

Université de Montréal

**Conscience et intentionnalité : une évaluation critique
des théories de l'intentionnalité phénoménale**

Par
Rémi Tison

Département de philosophie
Faculté des arts et sciences

Mémoire présenté en vue de l'obtention du grade
de maîtrise en philosophie, option recherche

Août 2019

© Rémi Tison, 2019

Université de Montréal

Département de philosophie, Faculté des arts et sciences

Ce mémoire intitulé

**Conscience et intentionnalité : une évaluation critique
des théories de l'intentionnalité phénoménale**

Présenté par

Rémi Tison

A été évalué par un jury composé des personnes suivantes

Christine Tappolet

Présidente-rapporteuse

Maxime Doyon

Directeur de recherche

Daniel Laurier

Directeur de recherche

Aude Bandini

Membre du jury

Résumé

Les états mentaux peuvent essentiellement avoir deux types de propriétés : des propriétés intentionnelles, qui font en sorte que les états mentaux ont un contenu, et des propriétés phénoménales, qui font en sorte que les états mentaux sont consciemment vécus. L'instanciation de chacun de ces deux types de propriétés constitue respectivement ce qu'on appelle l'intentionnalité et la conscience phénoménale. Une question cruciale en philosophie de l'esprit consiste à se demander quelle est la relation entre l'intentionnalité et la conscience phénoménale. Les théories de l'intentionnalité phénoménale, qui ont gagné en popularité dans les dernières années, soutiennent que l'intentionnalité dépend fondamentalement de la conscience phénoménale. Comme ces théories représentent aujourd'hui une des principales conceptions de l'intentionnalité disponibles, il est crucial d'évaluer leur plausibilité, ce que je me propose de faire dans le présent mémoire. Or, comme je tenterai de le montrer, les propriétés intentionnelles ne dépendent pas des propriétés phénoménales au sens où l'entendent les défenseurs des théories de l'intentionnalité phénoménale. En effet, les théories de l'intentionnalité phénoménale ne sont pas en mesure d'expliquer une des caractéristiques fondamentales de l'intentionnalité, à savoir le fait que les états intentionnels s'accompagnent de conditions de satisfaction, et si elles y parviennent ce n'est qu'en présupposant l'intentionnalité en attribuant des caractéristiques intentionnelles aux états phénoménaux. Ce résultat nous contraint à nous tourner vers une autre conception de la relation entre l'intentionnalité et la conscience phénoménale.

Mots clés : conscience phénoménale, intentionnalité, intentionnalité phénoménale, contenu, représentation, esprit, perception, pensée

Abstract

Mental states can essentially have two types of properties: intentional properties, in virtue of which mental states have content, and phenomenal properties, in virtue of which mental states are consciously experienced. The instantiation of each of these two types of properties constitutes respectively what is called intentionality and phenomenal consciousness. A crucial question in philosophy of mind is to ask what the relationship between intentionality and phenomenal consciousness is. The phenomenal intentionality theories, which have gained popularity in recent years, argue that intentionality is fundamentally dependent on phenomenal consciousness. Since these theories now represent one of the main conceptions of intentionality available, it is crucial to assess their plausibility, which I propose to do in this master's thesis. As I will try to show, intentional properties do not depend on phenomenal properties as understood by the advocates of the phenomenal intentionality theories. Indeed, the phenomenal intentionality theories are not able to explain one of the fundamental characteristics of intentionality, namely the fact that intentional states are accompanied by conditions of satisfaction, and that if they succeed in doing so, it is only by presupposing intentionality by assigning intentional characteristics to phenomenal states. This result forces us to turn to another conception of the relationship between intentionality and phenomenal consciousness.

Keywords: phenomenal consciousness, intentionality, phenomenal intentionality, content, representation, mind, perception, thought

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION	7
CHAPITRE 1. MISE EN SITUATION	9
1.1. INTENTIONNALITÉ	9
1.2. PHÉNOMÉNALITÉ	16
1.3. HISTOIRE DES CONCEPTIONS DE LA RELATION INTENTIONNALITÉ-PHÉNOMÉNALITÉ	22
CHAPITRE 2. PRÉSENTATION DES THÉORIES DE L'INTENTIONNALITÉ PHÉNOMÉNALE	37
2.1. INTENTIONNALITÉ PHÉNOMÉNALE	37
2.2. INTENTIONNALITÉ PHÉNOMÉNALE ET INTENTIONNALITÉ NON PHÉNOMÉNALE	45
2.3. ARGUMENTS EN FAVEUR DES THÉORIES DE L'INTENTIONNALITÉ PHÉNOMÉNALE	50
2.3.1. <i>Argument de l'introspection</i>	50
2.3.2. <i>Argument des duplicatas phénoménaux</i>	51
2.3.3. <i>Argument de la détermination du contenu</i>	53
2.4. INTENTIONNALITÉ PHÉNOMÉNALE ET NATURALISME ONTOLOGIQUE	55
2.5. INTENTIONNALITÉ PHÉNOMÉNALE ET EXTERNALISME DU CONTENU	61
CHAPITRE 3. UN ARGUMENT CONTRE LES THÉORIES DE L'INTENTIONNALITÉ PHÉNOMÉNALE	71
3.1. L'ARGUMENT	71
3.2. LES ALTERNATIVES	83
3.2.1. <i>Théories intentionnalistes traditionnelles</i>	83
3.2.2. <i>Approches énelles et incarnées de la cognition</i>	87
CONCLUSION	99
BIBLIOGRAPHIE	103

REMERCIEMENTS

Je tiens d'abord à remercier le Conseil de recherches en sciences humaines (CRSH) et le département de philosophie de l'Université de Montréal pour leur support financier et leur soutien tout au long de ma maîtrise, qui m'ont permis de me consacrer entièrement à la recherche dont est issu ce mémoire. J'aimerais aussi remercier mes directeurs Maxime Doyon et Daniel Laurier pour leur soutien, leurs judicieux conseils et pour la confiance qu'ils m'ont accordée durant ma rédaction. À mon sens, la présence de leurs orientations théoriques et de leurs positions parfois divergentes au sein de mon mémoire confère à celui-ci une profondeur et une largeur de vue que je n'aurais pu atteindre sans leur direction conjointe. Merci aussi à mes amis et collègues du département que j'ai côtoyés durant mon parcours à l'Université de Montréal, et plus spécifiquement à Erika, Fanny, Félix-Antoine, Marc-Kevin et Marie, qui ont décoré ce parcours de gaieté et d'amour. Merci à mes parents Céline et André de m'avoir toujours encouragé et d'avoir constamment nourri ma curiosité. Je ne serais bien évidemment pas où je suis aujourd'hui sans votre amour et votre soutien. Merci finalement à Noémie, grâce à qui mes journées sont emplies de bonheur et d'émerveillement et qui donne à ma vie toutes ses couleurs.

INTRODUCTION

Les philosophes s'accordent généralement pour dire que les états mentaux peuvent essentiellement avoir deux types de propriétés : des propriétés intentionnelles, qui font en sorte que nos états mentaux ont un contenu, et des propriétés phénoménales, qui font en sorte que nos états mentaux sont consciemment vécus. L'instanciation de chacun de ces deux types de propriétés constitue ce qu'on appelle l'intentionnalité et la conscience phénoménale. Dans les discussions contemporaines portant sur la nature des états mentaux, on soutient habituellement que c'est ou bien son intentionnalité ou bien sa phénoménalité qui fait d'un état donné d'un sujet un état *mental*. Étant donné que la majorité de ceux qui sont impliqués dans de telles discussions accepte à la fois l'existence des propriétés intentionnelles et des propriétés phénoménales, il leur faut spécifier quelle relation entretiennent ces deux types de propriétés. Tout d'abord, on peut soutenir que les propriétés phénoménales et les propriétés intentionnelles sont indépendantes, c'est-à-dire qu'il est métaphysiquement possible qu'un sujet instancie des propriétés phénoménales sans instancier des propriétés intentionnelles et vice-versa. Cette conception, qualifiée de séparatiste, a eu les faveurs de la vaste majorité des philosophes analytiques de l'esprit au courant du XX^e siècle, pour des raisons que je tenterai d'éclaircir plus loin. On peut aussi soutenir la position contraire selon laquelle les propriétés intentionnelles et les propriétés phénoménales sont métaphysiquement liées. Dès lors, deux options s'offrent à nous : soit les propriétés phénoménales dépendent des propriétés intentionnelles, ce qui revient à défendre une théorie intentionnaliste de la conscience phénoménale, soit les propriétés intentionnelles dépendent des propriétés phénoménales, ce qui revient à défendre une théorie de l'intentionnalité phénoménale. Ces deux types de théories correspondent respectivement à soutenir soit que l'intentionnalité est fondamentale à l'esprit, soit que la conscience est fondamentale à l'esprit.

Les théories intentionnalistes ont été en vogue dans les 20 dernières années, entre autres parce qu'elles promettaient de naturaliser la conscience phénoménale du moment qu'on les combinait avec une des nombreuses théories naturalistes de l'intentionnalité alors sur le marché. Cependant, ce programme a éventuellement connu certaines difficultés, que ce sont empressées d'exploiter les théories de l'intentionnalité phénoménale. Celles-ci,

mettant de l'avant une conception globalement internaliste et antinaturaliste de l'esprit, forment aujourd'hui une des principales conceptions de l'intentionnalité disponibles et assument le rôle de fer-de-lance des approches « consciousness-first » de l'esprit contre les approches globalement externalistes et naturalistes longtemps dominantes en philosophie de l'esprit contemporaine. Considérant ces enjeux, il apparaît crucial d'évaluer la viabilité des théories de l'intentionnalité phénoménale, ce que je me propose de faire dans le présent mémoire.

Dans le premier chapitre, je vais brièvement introduire les notions d'intentionnalité et de conscience phénoménale avant de présenter l'histoire récente des différentes conceptions concernant la relation entre les propriétés intentionnelles et les propriétés phénoménales en philosophie analytique de l'esprit contemporaine. Dans le second, je vais présenter plus en détail les théories de l'intentionnalité phénoménale, les différentes versions sous lesquelles elles peuvent être défendues ainsi que leur relation avec certaines thèses importantes de la philosophie de l'esprit, notamment le naturalisme et l'externalisme du contenu. Finalement, dans le troisième et dernier chapitre, je vais présenter un argument visant à montrer que les propriétés intentionnelles ne dépendent pas des propriétés phénoménales au sens où les théories de l'intentionnalité phénoménale l'entendent, ce qui nous contraint à nous tourner vers une autre conception de la relation entre l'intentionnalité et la conscience phénoménale. Je conclus en dressant un bref portrait de la situation et en esquissant rapidement les contours d'une théorie qui me paraît plus prometteuse à cet égard.

CHAPITRE 1. MISE EN SITUATION

1.1. Intentionnalité

On caractérise souvent intuitivement l'intentionnalité en disant qu'elle est le fait pour un état mental d'être à propos de, de représenter ou encore d'être dirigé vers un objet ou un contenu. Ces descriptions sont ambiguës, problématiques ou même métaphoriques, et sont d'ailleurs souvent reconnues comme telles. Il est en effet notoirement difficile de préciser davantage ce qu'est l'intentionnalité indépendamment d'une théorie particulière. L'usage d'exemples paradigmatiques permet parfois d'étoffer un peu ces caractérisations abstraites, sans toutefois clarifier vraiment la notion d'intentionnalité. Quand quelqu'un croit que la pomme est rouge, il entretient une certaine relation, ou a une certaine attitude à l'égard du contenu « la pomme est rouge ». La croyance que la pomme est rouge est dirigée vers, représente, est à propos de ou a pour objet le contenu « la pomme est rouge ». D'autres types d'états mentaux que les croyances sont intentionnels et ont donc un objet ou un contenu intentionnel. Par exemple, si un sujet perçoit une pomme ou a peur d'une pomme, pour une quelconque raison, la pomme peut être conçue comme l'objet de sa perception ou de son émotion. Les états mentaux d'un sujet *S* qui désire manger une pomme ou en a l'intention sont pareillement des états qui représentent ou sont à propos du contenu « *S* mange une pomme ». J'appellerai les états mentaux qui sont ainsi à propos d'un objet ou d'un contenu des états intentionnels. Les états intentionnels représentent ou sont dirigés vers ce qu'on peut appeler leur contenu intentionnel ou leur objet intentionnel. Les états intentionnels seront conçus comme des instanciations de propriétés intentionnelles, qui sont les propriétés en vertu desquelles ces états sont intentionnels, c'est-à-dire en vertu desquelles ces états ont un contenu ou un objet intentionnel, et ont le contenu ou l'objet qu'ils ont.

La notion d'intentionnalité est devenue courante relativement récemment dans l'histoire de la philosophie. Les auteurs médiévaux parlaient déjà d'« *intentio* » à peu près au sens où on parlerait aujourd'hui de concepts, mais c'est vraiment Brentano qui a introduit et popularisé l'usage du concept d'intentionnalité tel qu'on l'utilise aujourd'hui. On accompagne souvent ce genre de présentation générale de l'intentionnalité par le

fameux passage de Brentano dans lequel celui-ci introduit et définit la notion d'intentionnalité :

[c]e qui caractérise tout phénomène psychique, c'est ce que les Scholastiques du Moyen-âge ont appelé l'inexistence intentionnelle (ou encore mentale) d'un objet et ce que nous pourrions appeler nous-mêmes – en usant d'expressions qui n'excluent pas toute équivoque verbale – la relation à un contenu, la direction vers un objet (sans qu'il faille entendre par là une réalité) ou objectivité immanente. Tout phénomène psychique contient en soi quelque chose à titre d'objet, mais chacun le contient à sa façon. Dans la représentation, c'est quelque chose qui est représenté, dans le jugement quelque chose qui est admis ou rejeté, dans l'amour quelque chose qui est aimé, dans la haine quelque chose qui est haï, dans le désir quelque chose qui est désiré et ainsi de suite. Cette inexistence intentionnelle appartient exclusivement aux phénomènes psychiques. Aucun phénomène physique ne présente rien de semblable. Nous pouvons donc définir les phénomènes psychiques en disant que ce sont les phénomènes qui contiennent intentionnellement un objet en eux (Brentano, 1874/2008, p. 101)

Ce passage comprend plusieurs idées distinctes qui occuperont par la suite les philosophes pendant de nombreuses décennies. On peut y déceler plus ou moins trois thèses principales :

- 1) les états intentionnels contiennent, ou sont dirigés vers des objets distincts d'eux-mêmes;
- 2) ces objets ont ce que Brentano appelle une inexistence intentionnelle;
- 3) l'intentionnalité est la caractéristique essentielle du mental.

Ces trois thèses soulèvent chacune un ensemble de questions. La première thèse mène naturellement à la question de savoir quelle est la nature de la relation qu'entretiennent l'état intentionnel et son objet. Est-ce que les notions de « relation à un contenu », de « direction vers un objet » et d'« objectivité immanente » expriment la même idée, et que veulent-elles dire exactement? La seconde thèse nous amène à nous demander quelle est la nature des objets intentionnels et comment on doit comprendre l'idée d'inexistence intentionnelle. Quel genre d'objet est l'objet d'un état intentionnel, à quelle catégorie ontologique appartient-il? Doit-on interpréter l'inexistence intentionnelle comme le fait que l'objet intentionnel est non existant, ou plutôt comme le fait qu'il existe de manière interne à un état intentionnel?

Ces questions, manifestement liées, font encore aujourd'hui l'objet de nombreuses discussions et de nombreuses recherches. Je tenterai la plupart du temps de les mettre de côté dans le présent travail, mais elles referont évidemment surface lorsque le traitement de mon sujet le nécessitera. Je me contenterai de souligner deux caractéristiques généralement attribuées à l'intentionnalité et qui ont été conçues comme découlant de la caractérisation qu'en donne Brentano.

Premièrement, les états intentionnels peuvent être dirigés vers des objets ou des états de choses fictifs ou qui n'existent pas. Par exemple, je peux penser au Père Noël ou espérer que les poules aient des dents. La question de savoir quel est le statut de tels objets demeure centrale dans les discussions sur l'intentionnalité. Peu importe l'issue de ces discussions, il est clair qu'une caractérisation adéquate de l'intentionnalité doit pouvoir expliquer comment les états intentionnels peuvent être à propos d'objets de ce genre. Deuxièmement, les états intentionnels présentent leur objet sous un certain aspect, ou à partir d'une certaine perspective sur l'objet. Ils caractérisent celui-ci comme étant d'une certaine façon, ou comme ayant une certaine propriété. Ce faisant, ils donnent accès à leur objet par le biais d'une description ou d'un mode de présentation, sans nécessairement donner accès aux autres descriptions ou modes de présentation de l'objet intentionnel. Searle (1992) nomme cette caractéristique des états intentionnels la « forme aspectuelle » de l'intentionnalité. Par exemple, lorsque je perçois une pomme, je n'ai accès qu'à une face de celle-ci, du point de vue d'où je suis. Ou encore, je pourrais croire que Hulk est un gros monstre vert sans croire que Bruce Banner est un gros monstre vert dans le cas où je n'aurais pas accès à cette description ou à ce mode de présentation de l'individu qu'est Hulk.

Cette seconde caractéristique des états intentionnels implique qu'on peut évaluer ceux-ci en fonction de la question de savoir s'ils caractérisent ou spécifient leur objet de façon correcte ou incorrecte. Autrement dit, la description ou le mode de présentation par lequel ils donnent accès à leur objet peut plus ou moins bien correspondre à la façon dont est l'objet ou l'état de choses qu'ils visent. En ce sens, les états intentionnels ont des conditions de satisfaction, qu'ils remplissent s'ils saisissent adéquatement leur objet. Par exemple, une croyance fautive ou une hallucination seraient des cas où les conditions de

satisfaction d'un état intentionnel doxastique ou perceptuel, respectivement, ne seraient pas remplies. On dira alors que ces états intentionnels sont incorrects. On exprime parfois le fait que les états intentionnels peuvent être évaluables comme corrects ou incorrects en disant que l'intentionnalité est normative¹.

On introduit souvent ces deux caractéristiques des états intentionnels en disant que l'intentionnalité est intensionnelle, c'est-à-dire que les énoncés décrivant les états intentionnels ne respectent pas les principes de substitution des termes coréférentiels *salva veritate* et de généralisation existentielle caractéristiques des langages dits extensionnels. Le premier principe soutient que, dans un langage extensionnel, deux énoncés dont tous les termes coréfèrent doivent avoir la même valeur de vérité, et le second soutient que, dans un langage extensionnel, on peut affirmer l'existence des entités auxquelles réfère un énoncé vrai. Par exemple, si je dis que Margaret Thatcher boit la tasse de thé, mon énoncé est vrai si et seulement s'il est vrai que la Dame de fer boit la tasse de thé. Chacun des termes des deux énoncés coréfèrent, les énoncés ont donc la même valeur de vérité. On peut également inférer de la vérité de cet énoncé que la tasse de thé existe, ainsi que Margaret Thatcher. Les deux principes sont donc respectés. Mais les énoncés décrivant les états intentionnels violent ces principes. Si je dis que Pierre croit, désire, pense ou imagine que Margaret Thatcher boit la tasse de thé, cela n'implique pas que Pierre croit, désire, pense ou imagine effectivement que la Dame de fer boit la tasse de thé puisqu'il se peut que Pierre ne sache pas que Margaret Thatcher est parfois surnommée « la Dame de fer ». De plus, ces énoncés, même vrais, n'impliquent pas que la tasse de thé en question ou que Margaret Thatcher existe puisqu'il se peut très bien qu'en fait Margaret Thatcher n'ait pas bu de tasse de thé ou n'ait jamais existé, quoi que Pierre puisse en penser. Il semble donc à première vue que le critère d'intensionnalité parvient à capturer adéquatement les deux caractéristiques de l'intentionnalité notées plus haut.

¹ On peut également soutenir que les états intentionnels sont normatifs en un sens plus fort. Pour certains, attribuer un contenu à l'état intentionnel d'un sujet ne revient pas à décrire ce sujet ou son état, mais plutôt à lui attribuer un ensemble de permissions et d'obligations concernant les croyances qu'il peut former et les énoncés qu'il peut produire par rapport à ce contenu. Je ne me pencherai pas dans le présent mémoire sur les relations que pourraient entretenir la normativité forte et la normativité faible de l'intentionnalité.

Le lecteur attentif aura remarqué que nous sommes passés d'une discussion sur le phénomène de l'intentionnalité à une discussion sur les énoncés rapportant le phénomène de l'intentionnalité. Il s'agit d'un exemple d'« ascension sémantique », caractéristique de la philosophie analytique du XX^e et de ce qu'on a appelé le « tournant linguistique² », où on choisit de parler d'énoncés portant sur un certain sujet plutôt que de parler directement de ce à quoi réfèrent ces énoncés. Suivant cette voie, Chisholm (1957) et Quine (1960), notamment, ont proposé l'intensionnalité comme critère linguistique de l'intentionnalité. L'ascension sémantique a entre autres un avantage important : « [it carries] the discussion into a domain where both parties are better agreed on the objects (viz., words) » (Quine, 1960, p. 271).

Mais le critère intensionnel fait face à plusieurs problèmes. Premièrement, il n'est pas suffisant pour l'intentionnalité puisque plusieurs autres types d'énoncés sont intensionnels sans porter sur des états intentionnels. Les énoncés modaux, par exemple, sont intensionnels sans être à première vue intentionnels. L'énoncé « il est nécessaire que $4 + 5 = 9$ » est vrai, mais l'énoncé « il est nécessaire que $4 + 5 =$ le nombre de planètes dans le système solaire » est faux même si tous les termes des deux expressions coréfèrent. Les énoncés modaux ne respectent pas le principe de substitution et sont donc intensionnels. Deuxièmement, le critère intensionnel n'est pas nécessaire à l'intentionnalité puisqu'il semble que certains rapports de perception dits « non épistémiques » (Dretske, 1969), manifestement intentionnels, respectent le principe de substitution et ne sont donc pas intensionnels. Si je dis que Pierre a vu Margaret Thatcher, il est aussi vrai que Pierre a vu la Dame de fer même s'il ne sait pas que Margaret Thatcher est parfois surnommée la Dame de fer. Finalement, un critère linguistique ne nous dit pas vraiment ce qu'est, essentiellement, l'intentionnalité. On a l'impression qu'une théorie de l'intentionnalité devrait porter sur le phénomène de l'intentionnalité plutôt que sur les énoncés intentionnels. C'est entre autres pour ce genre de raison que la philosophie de l'esprit contemporaine, tout en conservant le plus souvent une place de choix à l'analyse conceptuelle, s'est quelque peu détournée du « tournant linguistique » dans les dernières décennies. Bien que le critère intensionnel puisse servir d'indicateur de la présence

² Voir le recueil de Rorty (1992) sur le sujet.

d'intentionnalité et parvienne à saisir relativement bien les deux caractéristiques de l'intentionnalité énoncées plus haut, il ne saurait nous servir de critère nécessaire et suffisant, et encore moins de théorie de l'intentionnalité.

Indépendamment de la question de savoir si nous parvenons à comprendre adéquatement les deux premières thèses de Brentano et à définir l'intentionnalité de manière appropriée, la troisième thèse, elle, apparaît plus claire. Elle dit qu'un état est mental si et seulement s'il est intentionnel. On peut donc la comprendre comme affirmant que l'intentionnalité est ce qu'on appelle la marque du mental. Ce qui fait d'un état d'un sujet un état mental est son intentionnalité, ce qui implique que tous les états mentaux sont intentionnels, et rien de ce qui n'est pas mental est intentionnel; autrement dit, un état est mental si et seulement s'il est intentionnel. Plusieurs philosophes ont accepté la troisième thèse de Brentano au courant du XX^e siècle³, mais il est probablement juste de dire que la majorité l'a rejetée, comme nous le verrons plus loin, parce qu'il leur apparaissait évident qu'il y avait des états mentaux phénoménaux, mais non intentionnels.

On pourrait cependant interpréter la thèse différemment en la comprenant non pas comme une définition du mental, mais plutôt comme une affirmation de l'irréductibilité des phénomènes intentionnels aux phénomènes non intentionnels. En effet, Brentano affirme que « [l'] inexistence intentionnelle appartient exclusivement aux phénomènes psychiques. Aucun phénomène physique ne présente rien de semblable » (1874/2008, p. 102). Ceci semble indiquer que les états intentionnels ne peuvent être réduits ou identifiés à des états non intentionnels, par exemple des états physiques des sujets, puisque de tels états ne peuvent pas manifester d'intentionnalité. Il faut noter qu'on pourrait soutenir l'existence d'états mentaux non intentionnels tout en acceptant cette version de la thèse, c'est-à-dire en affirmant que les états mentaux qui sont intentionnels sont irréductibles à des états non intentionnels. Il est en tout cas effectivement difficile de voir comment le fait pour une chose d'être à propos d'une autre chose ou de représenter cette autre chose pourrait provenir d'états de choses n'ayant pas eux-mêmes d'intentionnalité. S'il ne justifie pas un dualisme des substances pur et dur à la Descartes, un tel mystère

³ Voir Chisholm (1957), par exemple, ou plus récemment Crane (1998).

semble néanmoins nous inciter à penser que les sujets ont des propriétés intentionnelles irréductibles à leurs propriétés non intentionnelles.

Face à ce genre de problème, plusieurs ont affirmé l'irréductibilité du vocabulaire intentionnel au vocabulaire non intentionnel tout en maintenant que les occurrences d'états intentionnels ou de propriétés intentionnelles elles-mêmes pouvaient être identiques à des occurrences d'états physiques ou de propriétés physiques des sujets⁴. De nombreux autres, contre cette seconde interprétation de la troisième thèse de Brentano, ont malgré tout tenté de montrer comment l'intentionnalité pouvait se réduire à des phénomènes non intentionnels. Dans les années 80 et 90, une très grande part des discussions en philosophie de l'esprit portait sur la question de la naturalisation de l'intentionnalité, c'est-à-dire sur la question de savoir comment les états intentionnels peuvent être produits à partir d'états de choses eux-mêmes non intentionnels, de manière à « cuisiner un gâteau mental en n'utilisant que de la levure et de la farine physique » (Dretske, 1981). Comme nous le verrons plus tard, l'évolution du programme de recherche de la naturalisation de l'intentionnalité et la question du naturalisme en général en philosophie de l'esprit ont fortement influencé l'évolution des conceptions concernant la relation entre l'intentionnalité et la phénoménalité.

J'ai fait remarquer plus haut que la troisième thèse de Brentano implique le fait que les seules choses qui manifestent de l'intentionnalité sont des choses mentales. Or, il existe des choses non mentales qui présentent plus ou moins toutes les caractéristiques de l'intentionnalité. Les entités linguistiques comme les phrases, ou les différents artefacts que nous utilisons pour représenter, comme les cartes routières ou les portraits, semblent en effet avoir un contenu ou représenter un objet. Une phrase ou une carte décrit un objet ou un état de choses d'une certaine façon, par le biais d'un mode de présentation, et peut tout aussi bien représenter des objets inexistantes. Doit-on alors conclure que la thèse selon laquelle l'intentionnalité est la marque du mental est falsifiée par ces exemples triviaux? Non, car plusieurs philosophes introduisent une distinction entre intentionnalité originelle, ou intrinsèque, et intentionnalité dérivée⁵. Il y aurait une certaine classe de phénomènes

⁴ C'est notamment le cas du monisme anomal de Davidson (1970).

⁵ Voir cependant Dennett (1987) pour un rejet de cette distinction.

intentionnels dont l'intentionnalité proviendrait de phénomènes intentionnels plus fondamentaux. Les phrases, les cartes et les portraits, en somme les entités intentionnelles non mentales, n'auraient pas d'intentionnalité par elles-mêmes, mais se la verraient conférer par des états mentaux qui, eux, seraient intrinsèquement intentionnels. Il y a évidemment toute une variété de manières de concevoir la façon dont les états intentionnels prêtent leur intentionnalité aux phénomènes intentionnels non mentaux. Il demeure que les exemples d'intentionnalité non mentale, selon ce genre de conception, ne constituent pas des cas d'intentionnalité au sens propre. On pourrait alors maintenir la troisième thèse de Brentano en avançant que celle-ci porte spécifiquement sur l'intentionnalité originelle, qui demeure exclusivement mentale.

La notion d'intentionnalité génère une multitude de problèmes qu'il ne sera pas possible d'aborder ici. La présentation générale offerte plus haut ne vise évidemment pas l'exhaustivité, mais elle donne une caractérisation suffisante pour les besoins du présent travail. Dans la prochaine section, je vais présenter de manière similaire la notion de phénoménalité, qui est l'autre caractéristique fondamentale généralement attribuée aux états mentaux.

1.2. Phénoménalité

On dit souvent de beaucoup de nos états mentaux qu'ils sont conscients. Une telle expression peut vouloir dire un grand nombre de choses. Je ne recenserai pas ici toute la diversité de sens qu'on peut lui attribuer. Je me contenterai de renvoyer le lecteur à certains ouvrages traçant des distinctions importantes et répertoriant les différents sens associés au terme « conscient » (Rosenthal, 1986; Block, 1995; Hill, 2009, chap. 1). Au moins une des choses qu'on peut vouloir dire en utilisant cette expression est que le fait d'être dans l'état mental en question s'accompagne d'un effet qualitatif particulier. Dans son célèbre article « What it's like to be a bat » (1974), Nagel remarque qu'il y a ce qu'il appelle un « effet que cela fait » (*what it's like*) d'être dans ce genre d'états mentaux conscients. Le caractère phénoménal, ou la phénoménalité, d'un état mental est l'effet que cela fait d'être dans cet état mental. Nagel utilise l'exemple de la chauve-souris pour illustrer son idée. Les chauves-souris s'orientent dans leur environnement par écholocalisation, c'est-à-dire qu'elles émettent des sons stridents et sont en mesure de se situer en ressentant les échos

que ces sons produisent en entrant en contact avec les objets autour d'eux. Nagel affirme qu'il y a un effet que cela fait particulier pour la chauve-souris de se déplacer par écholocalisation. Même s'il est impossible pour nous de nous imaginer à quoi pourrait ressembler ce genre d'effet qualitatif, il demeure que nous avons l'impression, intuitivement, qu'il y a quelque chose que cela fait d'être une chauve-souris et de se déplacer par écholocalisation.

De la même manière, un grand nombre de nos états mentaux sont accompagnés d'effets qualitatifs. On affirme souvent que les états perceptuels ont un caractère phénoménal. Il y a un effet que cela fait de voir une tomate rouge, qui serait différent de celui associé au fait de voir un citron jaune. Il y a un *feeling* particulier associé au fait de goûter du citron ou du *vegemite*⁶, d'entendre un crissement de pneu, une sonate de Schubert ou le cri d'une chauve-souris, de sentir une fleur ou un verre de vin, etc. Chaque modalité sensorielle a une phénoménalité particulière, et différentes expériences dans chacune de ces modalités ont également des caractères phénoménaux variés, quoique manifestement similaires à plusieurs égards. Les sensations en général s'accompagnent aussi d'un effet que cela fait. Les sensations de douleur, par exemple, ont une phénoménalité très caractéristique. Finalement, les émotions sont aussi reconnues pour leur caractère phénoménal marquant. Faire l'expérience d'une émotion de peur, de joie ou de peine implique de ressentir un « effet que cela fait » particulier et distinctif.

Mais qu'en est-il des pensées, des croyances, des intentions et des désirs, ou de tout autre état mental de ce type, qu'on pourrait qualifier de supérieur, ou de non perceptuel? Comme nous le verrons, la question de savoir si les états mentaux supérieurs ont un caractère phénoménal qui leur est propre a fait dans les dernières années l'objet de débats cruciaux pour les conceptions de la relation entre la phénoménalité et l'intentionnalité. En effet, si on soutient que l'intentionnalité dépend de la phénoménalité et qu'on reconnaît le caractère manifestement intentionnel des états mentaux supérieurs, il faut soit maintenir que ceux-ci ont également un caractère phénoménal, soit avancer que leur intentionnalité

⁶ Le *vegemite* est une pâte à tartiner brun foncé relativement salée à base d'extrait de levure, essentiellement consommée en Australie et en Nouvelle-Zélande et qui est, selon plusieurs témoignages, absolument indigeste.

dérive en quelque sorte d'états qui, eux, ont un caractère phénoménal, faute de quoi on ne voit pas vraiment comment leur intentionnalité pourrait dépendre de la phénoménalité. Ces débats concernant ce qu'on a appelé la phénoménologie cognitive⁷, c'est-à-dire le caractère phénoménal des états mentaux supérieurs, sont très complexes et sont traversés d'enjeux connexes. Je ne m'étendrai pas sur le sujet dans le présent mémoire faute d'espace, mais nous verrons qu'il a des implications importantes pour les questions concernant la relation entre l'intentionnalité et la phénoménalité.

J'appellerai les états mentaux qui sont accompagnés d'un effet que cela fait d'être dans cet état mental pour un sujet des états phénoménaux ou des expériences, que j'utiliserai comme synonymes. De la même manière que les états intentionnels sont conçus comme des instanciations de propriétés intentionnelles, en vertu desquelles ces états ont un contenu, les états phénoménaux seront conçus comme des instanciations de propriétés phénoménales, en vertu desquelles ces états ont un caractère phénoménal et ont le caractère phénoménal qu'ils ont. Cela implique que les propriétés phénoménales, tout comme les propriétés intentionnelles, ne sont en fait pas des propriétés des états mentaux des sujets, comme j'ai pu laisser le croire en introduction, puisque les états mentaux sont constitués par leur instanciation et ne peuvent donc se les voir attribuer. On peut alors supposer que ces propriétés sont instanciées par les sujets des états mentaux eux-mêmes. Des arguments présentés par Speaks (2014, 2015; voir aussi Nida-Rumelin, 2018 et Peressini, 2018) m'incitent en effet à penser que présupposer que les propriétés phénoménales sont des propriétés d'états mentaux plutôt que des propriétés des sujets peut facilement mener à des confusions conceptuelles⁸. C'est une possibilité théorique, mais cela ne devrait néanmoins pas être le point de départ de la discussion.

Pour parler de conscience phénoménale, on a longtemps utilisé le terme de *qualia*. Les *qualia* étaient souvent justement conçus comme des propriétés d'expériences, ou

⁷ Voir Bayne et Montague (2011) et Breyer et Gutland (2016) pour des recueils récents sur la question.

⁸ En effet, si on suppose que les propriétés phénoménales sont des propriétés des états mentaux, on peut facilement avoir tendance à penser qu'elles sont identiques au contenu des états mentaux, voir qu'elles sont des propriétés de ces contenus, ce qui est problématique. Lorsque je perçois un crayon rouge, par exemple, on peut dire que mon expérience a un certain caractère phénoménal. Mais ce caractère phénoménal n'est pas une propriété du crayon, ou même de l'expérience; il n'y a pas d'effet que cela fait pour ce crayon d'être rouge, pas plus qu'il y a un effet que cela fait pour l'expérience d'avoir ce caractère phénoménal.

même, à l'origine, des propriétés de *sense-data*⁹. On associe souvent à la notion de *qualia* plusieurs caractéristiques additionnelles qui en font une notion lourde d'implications philosophiques. Selon les caractéristiques qu'on leur attribue, l'existence des *qualia* peut être considérée soit comme tout à fait évidente, soit comme hautement controversée.

On dit souvent que les *qualia* sont des propriétés intrinsèques des expériences, c'est-à-dire qu'ils ne consistent pas en une ou plusieurs relations de cette expérience avec quoi que ce soit d'autre. Cette caractéristique est la plupart du temps utilisée par les défenseurs de cette conception des *qualia* pour rejeter toute analyse fonctionnelle, et donc relationnelle, des *qualia*. On suppose aussi parfois que les *qualia* sont non représentationnels, et qu'ils seraient irréductibles à des propriétés représentationnelles ou intentionnelles¹⁰. Les *qualia* seraient donc des propriétés des expériences qui n'auraient aucun rapport avec le fait que ces expériences ont un certain contenu. Finalement, d'ordinaire pour la raison qu'ils possèdent les deux caractéristiques précédemment énoncées, on considère parfois que les *qualia* sont également non physiques, c'est-à-dire qu'ils ne sont pas des propriétés physiques et ne se réduisent pas à des propriétés physiques. En effet, les analyses fonctionnelles permettent de montrer comment les états mentaux sont réalisés par des processus physiques, ou plus précisément neurophysiologiques. De plus, comme nous le verrons plus loin, on s'entend souvent pour dire, à tort ou à raison, que les propriétés intentionnelles sont plus faciles à naturaliser et à réduire à des propriétés physiques que les propriétés phénoménales. Si les *qualia* sont intrinsèques et non représentationnels, alors on voit difficilement comment ils pourraient être ramenés à des propriétés physiques. Dire qu'il existe des *qualia*, si on attribue aux *qualia* de telles caractéristiques, revient donc à avancer une thèse très forte, qui équivaut finalement à rejeter le physicalisme, c'est-à-dire la thèse selon laquelle toutes les propriétés sont identiques ou se réduisent à des propriétés physiques.

⁹ Voir Russell (1912), Price (1950) et Ayer (1963) pour des présentations classiques de la théorie des *sense-data*.

¹⁰ Affirmer que les *qualia* sont intrinsèques et affirmer qu'ils sont non représentationnels n'est pas la même chose, même si les deux thèses vont habituellement ensemble. On pourrait en effet soutenir qu'une analyse fonctionnelle des *qualia* est possible sans que ceux-ci soient représentationnels, et on pourrait tout autant affirmer qu'ils sont intentionnels sans adopter une conception relationnelle de l'intentionnalité.

Je ne présupposerai pas ici une conception particulière ou controversée de la conscience phénoménale, qui impliquerait par exemple son caractère intrinsèque, non représentationnel ou non physique. J'éviterai d'utiliser la notion de *qualia* de manière à éviter le lourd bagage philosophique qu'elle traîne avec elle. J'emploierai la notion de conscience phénoménale la plus large et la plus consensuelle possible : un état phénoménal est un état pour lequel il y a un effet que cela fait d'être dans cet état pour un sujet. Sous cette acception, à moins d'être un éliminativiste radical en ce qui a trait à la phénoménalité¹¹, il apparaît assez évident qu'il y a des états phénoménaux, et donc des propriétés phénoménales.

J'ai noté plus haut que présenter la notion d'intentionnalité implique souvent de faire appel à un vocabulaire métaphorique et imprécis. C'est probablement encore plus vrai de la notion de phénoménalité. On peut avoir l'impression de saisir intuitivement ce que veut dire l'expression « effet que cela fait pour un sujet », mais il demeure qu'il s'agit d'une expression tout à fait vague et même quelque peu étrange, dont les termes n'ont pas le sens qu'ils auraient habituellement dans d'autres contextes. Certains croient qu'il s'agit en fait d'une expression technique introduite par les philosophes (Lewis, 1995; Byrne, 2004), tandis que d'autres croient plutôt que l'expression était déjà utilisée en ce sens dans le langage courant avant sa récupération par Thomas Nagel (Farrell, 2016). Il est en tout cas crucial de chercher à mieux comprendre ce qu'on veut dire exactement lorsqu'on l'emploie, faute de quoi on aura de la difficulté à produire une théorie de la conscience phénoménale, et encore plus de difficulté à savoir comment vérifier si elle est adéquate. Et comme nous le verrons plus loin, donner une explication précise de ce qu'on entend par « l'effet que cela fait » est encore plus important si on compte se servir de la phénoménalité comme d'un *explanans* dans une théorie de l'intentionnalité, comme le font les théories de l'intentionnalité phénoménale.

Je vais tenter de clarifier quelque peu ce qu'il faut entendre par cette expression, sans toutefois trop entrer dans les détails. La notion d'effet que cela fait pour un sujet d'être

¹¹ Même Dennett (1988), éliminativiste des *qualia* par excellence, nie leur existence sur la base du fait qu'on leur attribue souvent un ensemble de caractéristiques relativement controversées (ineffables, intrinsèques, privées, directement accessible à la conscience), qu'il juge contradictoires. Il n'est pas clair qu'il rejetterait l'existence des propriétés phénoménales au sens très général décrit ici.

dans un état donné semble comprendre au moins deux éléments (Levine, 2001; Kriegel 2005 et 2009). Tout d'abord, il y a un aspect qualitatif associé au fait d'être dans l'état en question. Lorsque je vois une étendue de ciel bleu, mon expérience perceptuelle a un certain caractère qualitatif, distinct et beaucoup plus détaillé, par exemple, qu'une description de ce même ciel bleu. On peut exprimer cette caractéristique des contenus qualitatifs d'expériences en disant qu'ils ont un « grain fin » (*fine grain*), par opposition à des contenus linguistiques ou conceptuels qui auraient un « grain grossier » (*coarse grain*). Cette façon de s'exprimer est cependant quelque peu trompeuse, au sens où elle présuppose que les expériences ont un contenu intentionnel. Il semble en effet étrange de dire d'une expérience de douleur, qu'on ne considère habituellement pas comme intentionnelle, qu'elle a un grain fin ou grossier.

Ensuite, la notion d'effet que cela fait pour un sujet inclut aussi un aspect subjectif. L'effet que cela fait d'avoir une expérience est toujours l'effet que cela fait pour quelqu'un, pour un sujet. Pour reprendre les mots de Kriegel et Zahavi, le « what-it's-like-ness is properly speaking what-it's-like-for-me-ness » (2015, p. 36). Il ne peut y avoir d'expérience sans sujet de l'expérience, qui appréhende le contenu de l'expérience de son point de vue subjectif.

Il y a évidemment plusieurs interprétations possibles de ce qu'implique le *for-me-ness* de l'expérience. Il pourrait ne s'agir que du fait tout à fait trivial que le sujet d'une expérience perceptuelle, par exemple, occupe un point dans l'espace et n'a toujours accès aux objets qui l'entourent que de ce point de vue, ou du fait « métaphysique » (Zahavi et Kriegel, 2015) encore plus trivial qu'il ne peut y avoir d'état mental sans sujet de cet état mental au sens où on ne peut pagayer sans pagaie et on ne peut skier sans ski. Les défenseurs de l'importance du *for-me-ness* pour la conscience phénoménale (Kriegel, 2003, 2009; Zahavi, 2005, 2011) vont habituellement avoir en tête une interprétation un peu plus forte. Pour eux, le *for-me-ness* est une dimension phénoménale à part entière de l'expérience, dont la présence constitue un fait phénoménologique substantiel et fondamental. Je ne m'engagerai pas ici dans le débat sur la question de savoir exactement quelle interprétation doit être favorisée. Je considérerai tout de même que le caractère subjectif de l'expérience va au-delà d'un simple fait métaphysique et constitue un fait

phénoménologique à expliquer, et donc qu'expliquer la conscience phénoménale implique minimalement d'expliquer son caractère subjectif, tout en laissant ouverte la question de savoir ce qu'est exactement ce caractère subjectif. Je laisse également ouverte la question de la relation entre l'aspect subjectif et l'aspect qualitatif de l'expérience. Il se pourrait que le caractère subjectif d'une expérience soit à la source de son caractère qualitatif, ou encore que l'inverse soit vrai, tout comme il se pourrait que ces deux aspects de l'expérience soient indépendants. Je reste neutre sur ces questions de manière à conserver la notion de conscience phénoménale la plus générale et la plus consensuelle possible comme point de départ.

Comme pour la présentation de la notion d'intentionnalité, la présentation de la notion de conscience phénoménale offerte ici n'est qu'un survol de quelques éléments qui seront essentiels pour ce qui suivra. Dans la prochaine section, je vais proposer une brève histoire des conceptions de la relation entre l'intentionnalité et la phénoménalité dans la seconde moitié du XX^e siècle de manière à mettre la table pour la famille de conceptions qui sera étudiée plus en profondeur dans la suite du travail, les théories de l'intentionnalité phénoménale.

1.3. Histoire des conceptions de la relation intentionnalité-phénoménalité

Comme je l'ai indiqué plus haut, on s'entend généralement pour dire que les propriétés intentionnelles et les propriétés phénoménales sont les deux types de propriétés dont l'instanciation chez un sujet peut donner lieu à des états mentaux. Le « mental », pour ainsi dire, est ou bien constitué par l'intentionnalité ou bien par la phénoménalité, ou bien par les deux. Cela étant, on a envie de savoir si ces deux types de propriétés entretiennent des relations systématiques, et si oui, quelle est la nature de ces relations. Dans ce qui suit, je vais esquisser un portrait global de l'évolution des conceptions sur la relation entre l'intentionnalité et la phénoménalité en philosophie analytique de l'esprit¹² depuis plus ou moins cinquante ans.

¹² J'ajoute cette spécification étant données les importantes différences théoriques entre le traitement de cette question dans la tradition analytique et dans la tradition phénoménologique continentale de l'époque. Pour la tradition phénoménologique, l'intentionnalité et la phénoménalité ont toujours été conçus comme étroitement

Pour la majorité des philosophes analytiques de l'esprit jusqu'aux années 80 et 90¹³, les propriétés intentionnelles et les propriétés phénoménales étaient conçues comme distinctes et complètement indépendantes. Selon cette conception, il est métaphysiquement possible qu'un sujet instancie des propriétés intentionnelles sans instancier des propriétés phénoménales et vice-versa. Il existerait en effet des états intentionnels dénués de phénoménalité ainsi que des états phénoménaux dénués d'intentionnalité. On peut compter les états mentaux supérieurs comme les croyances, les désirs et les intentions comme des membres du premier groupe, tandis que des sensations diverses telles que des douleurs et toute une variété de sensations intéroceptives, qu'on pourrait appeler des états somatiques, font partie du second groupe.

Lorsqu'on parle d'états mentaux supérieurs, il faut distinguer entre les états occurrents et ce qu'on pourrait appeler les états dispositionnels (*standing states*). Les états occurrents sont constitués par le flot de pensées et d'images qui traversent l'esprit d'un sujet à un moment donné, tandis que les états dispositionnels sont des états disposant un sujet à réagir de telle ou telle façon dans telle ou telle situation et pouvant être attribués à un sujet même s'il n'a pas le contenu de l'état en tête¹⁴. Il est clair que les états dispositionnels sont dépourvus de phénoménalité dans la mesure où un sujet peut très bien être dans un état dispositionnel sans jamais en être conscient d'aucune façon. La question est plus complexe pour ce qui est des états occurrents, qui s'accompagnent d'un discours interne et d'images. On pourrait soutenir que leur caractère phénoménal, s'ils doivent en avoir un, n'est que perceptuel ou quasi-perceptuel et pas proprement cognitif, ce que les défenseurs de la phénoménologie cognitive ont tenté de remettre en question dans les dernières années. En tout cas, il est suffisant de remarquer que les états dispositionnels,

liés. Un des développements importants sur cette question a justement été l'apparition d'un dialogue et d'un rapprochement entre ces deux traditions dans les dernières années.

¹³ Et même après, voir par exemple Kim (2005).

¹⁴ Un sujet pourrait même se voir attribuer correctement un état dispositionnel dont il n'aurait jamais considéré le contenu. Par exemple, plusieurs d'entre nous avons la croyance que la Terre est plus grosse que le petit orteil de Céline Dion, bien qu'il soit peu probable qu'une telle pensée nous ait jamais traversé l'esprit. On peut appeler de tels états dispositionnels des états virtuels.

intentionnels parce que doués d'un contenu, sont dépourvus de caractère phénoménal pour conclure qu'il y a des états intentionnels non phénoménaux¹⁵.

Les états somatiques, quant à eux, sont des exemples paradigmatiques d'états phénoménaux, mais ne semblent pas à première vue manifester une quelconque intentionnalité. En effet, il y a évidemment un effet que cela fait d'avoir une sensation, mais les sensations, incluant les douleurs, ne semblent pas être dirigées vers quelque objet que ce soit, ou dire quoi que ce soit sur un contenu ou un objet quelconque. Les sensations ne sont pas à propos de quoi que ce soit d'autre qu'elles-mêmes. On pourrait même dire qu'une sensation n'est rien d'autre que l'instanciation d'une propriété phénoménale. Si c'était le cas, il y aurait donc des états phénoménaux non intentionnels.

Étant donné qu'on considérait qu'il y avait plusieurs états manifestant une telle dissociation entre les propriétés intentionnelles et phénoménales, il semblait évident qu'elles devaient être conçues comme distinctes et indépendantes. Les états perceptuels, quant à eux, semblent avoir à la fois un caractère phénoménal et un caractère intentionnel. Il y a définitivement un effet que cela fait d'être dans un état perceptuel, qu'on peut d'ailleurs aussi appeler une expérience perceptuelle, et on peut dire que les états perceptuels ont un objet ou un contenu, ce qu'ils présentent au sujet percevant. Les états perceptuels sont donc à la fois des états phénoménaux et des états intentionnels. Mais puisque les propriétés phénoménales et les propriétés intentionnelles sont distinctes et indépendantes en général, on pourrait les distinguer également dans les états perceptuels.

Du moment qu'on les considère comme distinctes et indépendantes, le mystère de savoir quelle relation entretiennent les propriétés phénoménales et les propriétés intentionnelles au sein des états perceptuels apparaît. Il s'apparente à un problème tout à fait classique dont on peut retracer la genèse au moins jusqu'à Kant et à sa tentative de conjuguer la réceptivité de l'intuition avec la spontanéité des concepts. Ce problème consiste à chercher à comprendre comment les capacités conceptuelles d'un sujet contribuent à organiser et à constituer le contenu de ses états perceptuels. Je crois qu'une

¹⁵ Les défenseurs des théories de l'intentionnalité phénoménale vont tenter de résister à cette conclusion en soutenant que l'intentionnalité des états dispositionnels n'est que dérivée de l'intentionnalité d'états occurrents ayant un caractère phénoménal.

des principales raisons pour lesquelles les propriétés intentionnelles et phénoménales étaient vues comme si étrangères les unes aux autres dans la tradition analytique est qu'en même temps qu'on concevait les propriétés phénoménales comme des *qualia* ineffables, intrinsèques, etc., on concevait les états intentionnels comme nécessairement conceptuels¹⁶, c'est-à-dire comme impliquant un ensemble de capacités inférentielles rationnelles concernant le contenu des états en question. Un état ne peut alors être intentionnel que s'il prend place dans le proverbial « espace des raisons » (Sellars, 1956), où il peut entrer dans le jeu de donner des raisons et de justifier des assertions et des actions. Il est alors tout à fait naturel d'avoir des difficultés à comprendre comment s'agencent les propriétés phénoménales et intentionnelles dans le contenu perceptuel si ces dernières impliquent nécessairement des concepts et une notion de justification, semble-t-il totalement absents de la notion de phénoménalité.

La situation a évolué notamment lorsqu'est apparu et a pris de l'ampleur ce que j'appellerai le programme de la naturalisation de l'esprit. Suivant l'injonction de Quine (1969), plusieurs philosophes ont entrepris au courant de la seconde moitié du XX^e de « naturaliser » l'esprit. On peut distinguer deux formes de naturalisme, le naturalisme ontologique et le naturalisme méthodologique. Le naturalisme ontologique est la thèse selon laquelle toutes les propriétés sont identiques ou se réduisent à des propriétés postulées par nos meilleures théories scientifiques. Si on considère que les propriétés postulées par nos meilleures théories scientifiques sont soit des propriétés fonctionnelles soit des propriétés physiques et que les propriétés fonctionnelles se réduisent elles-mêmes à des propriétés physiques, alors adopter le naturalisme ontologique revient à adopter ce qu'on appelle le physicalisme, c'est-à-dire la thèse selon laquelle toutes les propriétés sont identiques ou se réduisent à des propriétés physiques. Le naturalisme méthodologique, quant à lui, est la thèse selon laquelle la méthode de la philosophie doit globalement s'inspirer de celle des sciences. Cette seconde thèse est beaucoup plus vague et touche des

¹⁶ C'est notamment un des points de divergence avec la tradition phénoménologique, au sein de laquelle, suivant Heidegger, on acceptait qu'il y a des états intentionnels qu'on pourrait aujourd'hui qualifier de non conceptuels. En effet, le rapport primaire au monde, aussi appelée intentionnalité pré-réflexive, était conçu par Heidegger comme de nature « pragmatique », donc non conceptuel. Ceci contribue probablement à expliquer en partie pourquoi l'intentionnalité et la phénoménalité étaient plus étroitement liés dans la tradition phénoménologique. Le fait qu'à la fois l'intentionnalité et la phénoménalité y étaient pensés à partir de la subjectivité est cependant sans doute la raison majeure de cette indissociabilité.

enjeux qui dépassent de beaucoup le présent travail. On peut considérer qu'elle motive autant ce qu'on appelle la philosophie expérimentale que le simple fait de faire appel à des résultats empiriques pour supporter une théorie philosophique. Bien que le naturalisme méthodologique ait tout de même influencé le programme de naturalisation de l'esprit, je le laisserai pour le moment de côté.

Adopter le naturalisme ontologique en philosophie de l'esprit consiste à soutenir que les propriétés mentales, c'est-à-dire les propriétés phénoménales et les propriétés intentionnelles, sont identiques, se réduisent à ou sont déterminées par des propriétés physiques ou fonctionnelles. On peut employer la notion de survenance pour expliquer ce qu'on veut dire lorsqu'on dit qu'une propriété est déterminée par une autre. Un ensemble de propriétés A survient sur un ensemble de propriétés B si et seulement s'il ne peut y avoir de différences dans l'ensemble de propriétés A sans qu'il y ait de différences dans l'ensemble de propriétés B. Les propriétés B déterminent ou nécessitent donc en quelque sorte les propriétés A. Il peut y avoir différentes forces de survenance, variant selon la force de l'opérateur modal employé. Pour formuler la thèse du naturalisme ontologique, on voudra probablement dire au moins qu'il est métaphysiquement impossible qu'il y ait des différences dans les propriétés mentales (phénoménales ou intentionnelles) sans qu'il y ait des différences dans les propriétés physiques ou fonctionnelles¹⁷. Autrement dit, deux mondes instanciant de la même manière les mêmes propriétés physiques ou fonctionnelles vont nécessairement, au sens métaphysique, c'est-à-dire en vertu de la nature des propriétés instanciées, instancier les mêmes propriétés intentionnelles et phénoménales.

Il y a néanmoins une différence entre le fait pour une propriété A de survenir sur une propriété B et le fait pour A de se réduire à B. La notion de survenance avait justement été introduite à l'origine en philosophie de l'esprit (Davidson, 1970) pour formuler un physicalisme non réductionniste, selon lequel il existerait des propriétés mentales ne se

¹⁷ On pourrait aussi employer une notion de nécessité nomologique : il serait impossible, en vertu des lois naturelles tenant dans le monde considéré, que diffèrent les propriétés A sans que diffèrent les propriétés B. Il pourrait également s'agir d'une nécessité conceptuelle : il est inconcevable que les propriétés A diffèrent sans que les propriétés B diffèrent. La nécessité nomologique est probablement trop faible, mais certains soutiennent que le physicalisme doit reposer sur une nécessité conceptuelle, beaucoup plus forte, et que les concepts mentaux doivent donc pouvoir être déduits *a priori* des concepts physiques ou fonctionnels; autrement dit, que le physicalisme doit être *a priori* (Chalmers et Jackson, 2001).

réduisant pas à des propriétés physiques¹⁸, mais qui dépendraient tout de même d'une certaine manière des propriétés physiques. Cette dépendance était exprimée par la relation de survenance. Mais si cette relation elle-même doit être conçue comme primitive et inexplicable par des états de chose physiques, il n'est pas clair qu'elle puisse nous donner une forme acceptable de physicalisme. Le naturalisme ontologique semble requérir que la relation de survenance puisse à son tour être expliquée, en expliquant comment les propriétés B fixent ou déterminent les propriétés A. Une telle explication nous donnerait les conditions d'identité ainsi que les conditions d'existence des propriétés A en termes de propriétés B. Autrement dit, elle nous dirait à quelles conditions spécifiées en termes de propriétés B deux propriétés de type A sont une seule et même propriété et quelles conditions spécifiées en termes de propriétés B doivent être réunies pour qu'une propriété A soit instanciée. Ce n'est qu'à ces conditions qu'on pourrait dire que les propriétés A se réduisent aux propriétés B. Horgan (1993) appelle, non sans humour, ce type de survenance la « superdupervenience ». Dans la suite de ce travail, sauf contre-indication, je considérerai que la relation de survenance pertinente est la « superdupervenience », et qu'un type de propriété A se réduit à un type de propriété B seulement si A « superdupervient » sur B.

Vers la fin des années 70 et le début des années 80 est né ce qu'on a appelé le programme de naturalisation de l'intentionnalité, visant justement à montrer comment les propriétés intentionnelles peuvent être réduites à des propriétés physiques ou fonctionnelles, qu'on pourrait interpréter comme une tentative d'expliquer la relation de survenance entre les propriétés intentionnelles et les propriétés physiques/fonctionnelles. Suivant notamment un article de Stampe (1977) offrant une théorie causale de l'intentionnalité linguistique, plusieurs philosophes ont tenté d'expliquer l'intentionnalité en général à partir de notions naturelles, par exemple en termes de relations causales et de fonctions biologiques (Dretske, 1981, 1986; Millikan, 1984, 1993; Fodor, 1990). On appelle parfois ce type de théorie des « tracking theories », au sens où elles soutiennent que l'intentionnalité consiste en différentes relations de « tracking » entre des états du cerveau,

¹⁸ Davidson lui-même parlait plutôt de prédicats, mais la même idée peut être exprimée à propos de propriétés.

par exemple, et des états physiques de l'environnement. Un état A « track » un état B si et seulement si l'état dans lequel se trouve A dépend d'une manière systématique de l'état dans lequel se trouve B. Une théorie naturaliste de l'intentionnalité de type « tracking » a donc pour objectif de spécifier et d'expliquer cette dépendance systématique¹⁹.

Je vais présenter la théorie des fonctions d'indication de Dretske pour donner un exemple de ce à quoi peut ressembler ce genre de théorie. Supposons qu'un état physique A accompagne plus ou moins systématiquement un état physique B dans la nature, peut-être parce que B cause A, ou peu importe pour quelle autre raison. En un certain sens, A est un indicateur, ou un « signe naturel » (Grice, 1957), de la présence de B. Les cernes indiquant l'âge d'un arbre, ou la fumée indiquant la présence d'un feu sont des exemples de signes naturels. Or, on peut facilement imaginer que A, covariant avec B, soit l'état d'un organisme. Cet état de l'organisme indique donc en quelque sorte la présence de B dans son environnement. On peut imaginer ici un organisme qui se retrouverait, par hasard, avec des cellules photosensibles réagissant de manière différenciée à certaines longueurs d'onde de lumière.

À ce stade-ci, on ne peut cependant pas encore dire que A représente B, ou que B est le contenu intentionnel de A. En effet, comme je l'ai brièvement indiqué dans ma présentation de l'intentionnalité, on s'entend généralement pour dire qu'un état intentionnel doit pouvoir être évalué comme correct ou incorrect. Autrement dit, les états intentionnels exhibent une certaine forme minimale de normativité, ils ont des conditions de satisfaction qui peuvent être remplies ou non. À l'époque du programme de la naturalisation de l'intentionnalité, on exprimait cette idée par le slogan « no representation without misrepresentation ». On doit considérer comme inadéquate une théorie de l'intentionnalité, naturaliste ou autre, qui n'arriverait pas à rendre compte de la normativité minimale de l'intentionnalité, et entre autres du fait qu'un état intentionnel peut être dans l'erreur. Ce point est important, et j'y reviendrai plus loin. Or, même si un état A d'un organisme indique ou a pour signe naturel un état de son environnement B, rien ne nous

¹⁹ Il faut spécifier qu'une théorie naturaliste de l'intentionnalité n'est pas nécessairement une théorie du « tracking ». Les théories du rôle conceptuel (Block, 1987; Harman, 1987), pour lesquelles le contenu d'un état est déterminé par les relations conceptuelles ou fonctionnelles que celui-ci entretient avec d'autres états, peuvent être des théories naturalistes de l'intentionnalité se dispensant de la notion de « tracking ».

permet de dire qu'il fait erreur s'il advient même lorsque B n'est pas présent, par exemple parce que la connexion causale entre les deux serait coupée. Aucune norme ne nous permet de dire que la fumée ne devrait pas être présente s'il n'y a pas de feu, ou que les cernes de l'arbre font erreur s'ils ne correspondent pas à l'âge de l'arbre, puisqu'ils n'ont jamais eu ce rôle.

Dretske complète donc son analyse en ajoutant que pour que A ait B pour contenu, il faut non seulement que A indique la présence de B, mais aussi qu'il se voit assigner la fonction d'indiquer B, autrement dit que A possède ou acquière la fonction d'indiquer B. Donc, l'état intentionnel A a pour contenu l'état de l'environnement ou l'objet B si et seulement si A a pour fonction d'indiquer B. Ces attributions de fonction peuvent se faire de deux manières : soit par la sélection naturelle, soit par une forme ou une autre d'apprentissage. Si le fait qu'un état A de l'organisme *S* indique B confère, pour une raison ou une autre, un avantage évolutif à *S*, alors le fait qu'A indique B peut éventuellement être recruté par la sélection naturelle. À terme, cela fera en sorte que A acquiert la fonction biologique d'indiquer B, de la même façon que les cœurs sont sélectionnés pour pomper le sang et ont donc pour fonction de pomper le sang. Si on reprend l'exemple des cellules photosensibles, on peut imaginer que la corrélation entre certains états de ces cellules et la présence de certaines longueurs d'onde de lumière dans l'environnement peut être utile pour avertir l'organisme de la présence de différentes choses pertinentes pour lui dans son environnement. Si cette corrélation est sélectionnée assez longtemps pour que les cellules acquièrent la fonction d'indiquer ce avec quoi ils sont corrélés, on pourra dire que certaines configurations de ces cellules représentent différentes choses dans l'environnement. De manière similaire, le fait qu'A indique B peut être renforcé par conditionnement, ou par quelque méthode d'apprentissage que ce soit, et ainsi conférer à A la fonction d'indiquer B. Un tel processus d'apprentissage n'a pas besoin de faire appel à des fonctions biologiques pour assigner à des états d'un sujet la fonction d'indiquer quelque chose.

Ces attributions de fonctions, biologiques ou par conditionnement, permettent, en tout cas à première vue, de résoudre le problème de la normativité et de l'erreur identifié plus haut pour les théories du « tracking ». En effet, si A a pour fonction d'indiquer B, et que A est présent sans que B ne soit présent, A échoue à remplir sa fonction. On peut donc

spécifier à quelles conditions un état d'un organisme qui a pour fonction d'indiquer quelque chose est incorrect, ce qui peut nous donner les conditions de satisfaction pour cet état.

Dans les années 90, on considérait que les théories du « tracking » avaient fait un bon bout de chemin pour expliquer l'intentionnalité à partir d'états de choses naturels. Il y avait bien encore quelques problèmes à régler, par exemple comment passer de ces fonctions d'indication à des états intentionnels conceptuels de haut niveau permettant des discriminations fines dans le contenu, mais il ne s'agissait que de détails ne demandant qu'un peu de temps pour être résolus. Ayant en main cette notion naturaliste d'intentionnalité, on en vint à contempler la possibilité de naturaliser la conscience phénoménale elle-même en réduisant ou en identifiant les propriétés phénoménales aux propriétés intentionnelles. On pouvait ainsi espérer naturaliser l'entièreté de l'esprit en se basant sur les succès du programme de naturalisation de l'intentionnalité. On appelle les théories cherchant à réduire la conscience phénoménale à l'intentionnalité des théories intentionnalistes, ou représentationnalistes. Pour les théories intentionnalistes, les propriétés phénoménales sont déterminées par, ou se réduisent à des propriétés intentionnelles. Il existait déjà des théories intentionnalistes de la conscience phénoménale avant l'arrivée du programme de naturalisation de l'intentionnalité (Anscombe, 1965; Hintikka, 1969), mais leur popularité s'est grandement accrue à partir du début des années 90, notamment avec les travaux de Tye (1995) et de Dretske (1995). Ces derniers réduisent la phénoménalité à l'intentionnalité comprise en termes de « tracking », mais une théorie réduisant la phénoménalité à l'intentionnalité comprise en termes de rôle conceptuel (par exemple, Harman, 1990) compterait tout autant comme une théorie intentionnaliste.

Il y a différentes variétés de théories intentionnalistes. On peut tout d'abord soutenir que le caractère phénoménal d'un état mental est déterminé par les propriétés représentées par cet état mental²⁰, ou encore par le contenu plus globalement, c'est-à-dire incluant un

²⁰ Il est important de distinguer les propriétés intentionnelles d'un sujet, dont l'instanciation constitue un état intentionnel, des propriétés que cet état représente. Les propriétés intentionnelles sont les propriétés en vertu desquelles l'état a un contenu et a le contenu qu'il a, tandis que les propriétés représentées sont celles que l'état représente comme étant dans le monde (par exemple). Si un état représente une pomme comme étant rouge, les propriétés *rouge* ou *être une pomme* ne sont pas des propriétés intentionnelles, ce sont des propriétés représentées par un état intentionnel en vertu de l'instanciation par un sujet d'un ensemble de propriétés intentionnelles.

mode de présentation de ces propriétés, ou encore par le contenu ainsi que par l'attitude qu'entretient le sujet envers ce contenu. Les théories intentionnalistes vont normalement vouloir adopter cette dernière approche pour pouvoir rendre compte de la différence évidente de caractère phénoménal entre des états ayant le même contenu, mais des attitudes différentes à l'égard de ce contenu. Par exemple, craindre que Donald Trump soit réélu et espérer que Donald Trump soit réélu s'accompagnent de caractères phénoménaux manifestement très différents, mais ont pourtant le même contenu.

On peut également adopter une théorie dite d'ordre supérieur (Rosenthal, 1986), pour laquelle un état phénoménal est un état intentionnel qui doit être représenté de la bonne façon par un autre état intentionnel, qui est donc un état d'ordre supérieur. Cet état d'ordre supérieur peut être perceptuel (Lycan, 1996) ou de l'ordre de la pensée, qui peut elle-même être actuelle (Rosenthal, 1986, 2005) ou dispositionnelle (Carruthers, 2000). Les théories intentionnalistes comme les théories d'ordre supérieur affirment essentiellement que l'effet que cela fait d'être dans un état donné est fixé par les propriétés intentionnelles instanciées par le sujet qui est dans cet état. La différence entre les théories intentionnalistes classiques et les théories d'ordre supérieur vient d'une différence dans la structure de ces propriétés. Pour toutes ces théories, il ne pourrait y avoir des états qui seraient constitués par l'instanciation des mêmes propriétés intentionnelles, mais dont le caractère phénoménal différencierait.

Comme nous l'avons vu, les philosophes ont longtemps considéré les propriétés phénoménales et les propriétés intentionnelles comme indépendantes, surtout parce qu'il leur semblait y avoir des états phénoménaux non intentionnels, comme les douleurs et les autres états somatiques, ainsi que des états intentionnels non phénoménaux, comme les croyances et les autres états dispositionnels. Les théories intentionnalistes vont distinguer les états intentionnels phénoménaux des états intentionnels non phénoménaux en spécifiant que les états intentionnels phénoménaux sont des états intentionnels d'un certain type. Ceci les engage à fournir un critère clair distinguant les états intentionnels phénoménaux des

états intentionnels non phénoménaux, ce qui n'est pas évident²¹. Plusieurs (Dretske, 1995, par exemple) soutiennent que les états intentionnels phénoménaux sont les états intentionnels qui sont non conceptuels. Cela ne va cependant pas de soi si on accepte qu'il y a une phénoménologie cognitive, donc que les états conceptuels ont un caractère phénoménal qui leur est propre, ou encore si on considère qu'il y a une différence phénoménologique entre deux expériences perceptuelles d'un même objet, mais où le sujet d'une de ces expériences possède le concept de l'objet et l'autre non (Siegel, 2010). Malgré ces difficultés, on peut tout de même supposer qu'il existe une manière de faire la distinction entre les états intentionnels phénoménaux et non phénoménaux.

Il reste néanmoins à montrer que les états somatiques, phénoménaux mais en apparence non intentionnels, sont en fait des états intentionnels. Tye (1995, 2000), par exemple, tente de montrer que les douleurs sont des représentations de dommage corporel, ce qui en ferait des états intentionnels. De nombreux débats font rage encore aujourd'hui concernant un certain nombre d'états mentaux dont il n'est pas clair qu'ils soient intentionnels. Il y a encore désaccord, par exemple, sur la question de savoir si les humeurs (« moods ») sont des états intentionnels ou non (Mendelovici, 2013a, 2013b; Kind, 2013, Bordini, 2017a). Je ne préjugerai pas de la réponse à cette question, mais je supposerai néanmoins que ce genre de problème ne rend pas l'intentionnalisme non viable.

Il est pertinent de remarquer que la question de savoir si tous les états mentaux sont intentionnels est importante indépendamment de son impact sur la naturalisation de l'esprit. En effet, il s'agirait d'un grand progrès dans notre compréhension de l'esprit et des états mentaux si on pouvait montrer que l'intentionnalité est bel et bien la marque du mental, même si on soutenait par ailleurs que l'intentionnalité ne peut être naturalisée. Cela nous permettrait de confirmer la troisième thèse de Brentano, au moins sous sa première interprétation. À ce sujet, il est curieux que pour plusieurs philosophes aujourd'hui, sous l'effet du programme de naturalisation de l'intentionnalité, réduire un phénomène quelconque à l'intentionnalité revient pratiquement à naturaliser ce phénomène. Il s'agit

²¹ Le problème ne se pose évidemment pas pour les théories d'ordre supérieur, puisque la formulation même de ces théories est l'expression d'un tel critère. Les états intentionnels phénoménaux sont les états qu'un état intentionnel d'ordre supérieur prend pour contenu.

d'un étrange retournement de situation puisque pour Brentano, l'intentionnalité était justement ce qui rendait les phénomènes psychiques irréductibles aux phénomènes physiques.

Armés d'une théorie intentionnaliste classique ou d'ordre supérieur réduisant la conscience phénoménale à l'intentionnalité ainsi que d'une théorie permettant de naturaliser l'intentionnalité, de type « tracking » ou en termes de rôle conceptuel, on semble avoir les moyens de montrer comment les propriétés phénoménales se réduisent aux propriétés intentionnelles et ensuite de montrer comment ces dernières se réduisent à des propriétés physiques ou fonctionnelles. On se dirige donc vers une naturalisation pleine et entière de l'esprit et tout est bien qui finit bien.

Or, l'histoire ne s'achève pas ainsi. En effet, pour différentes raisons, de nombreux philosophes jugent que ce plan global de naturalisation de l'esprit échoue à remplir ses promesses. Tout d'abord, le programme de naturalisation de l'intentionnalité et les théories du « tracking » en particulier semblent avoir quelque peu stagné dans les dernières années. Les quelques problèmes qui touchaient le programme, longtemps considérés comme temporaires, ont perduré au lieu de se dissoudre. Lycan, un des principaux défenseurs des théories intentionnalistes d'ordre supérieur, ira même jusqu'à dire que le programme de naturalisation de l'intentionnalité, qu'il appelle la psychosémantique matérialiste, est un « sombre échec » (*dismal failure*) (2009, p. 551).

Le problème qui est probablement le plus pressant pour les théories du « tracking », notamment connu sous le nom de problème de la disjonction, concerne la détermination du contenu et l'intensionnalité de l'intentionnalité. Il s'agit du fait que le contenu spécifié par les relations de « tracking » ne semble pas pouvoir être individué aussi finement que le contenu d'états mentaux qu'on attribue ordinairement. Supposons qu'un état visuel d'une grenouille a été sélectionné pour indiquer la présence de mouches dans son environnement et a donc acquis la fonction d'indiquer ces mouches. Lorsque cet état de son système visuel capte des petits points noirs se déplaçant rapidement, il active un programme moteur projetant la langue de la grenouille dans la direction de ces points noirs. Mais quel est le contenu de cet état, sous quel mode de présentation vise-t-il sa référence? Il n'est pas clair

que cet état fasse la différence entre « mouches », ou « petits points noirs se déplaçant rapidement », ou « nourriture ». On ne voit pas comment des fonctions d'indication pourraient nous permettre de distinguer des contenus dont la référence est coextensive même de façon contingente, encore moins si leur coextension est nomologiquement nécessaire, ce que nous faisons très facilement dans nos attributions habituelles d'états mentaux²². C'est manifestement un problème pour les théories du « tracking ». De manière générale, elles semblent avoir de la difficulté à se généraliser aux états mentaux supérieurs conceptuels, qui admettent des distinctions assez fines dans le contenu. Cette incapacité à surmonter ce genre de problème, conjuguée au fait que les chercheurs ont fini par s'intéresser à d'autres questions²³, a fait en sorte que le programme de naturalisation de l'intentionnalité est resté quelque peu en suspens. Pour certains, ce désintérêt venait du fait que la tâche était achevée, mais pour plusieurs autres, il signifiait plutôt un essoufflement du mouvement face aux problèmes qui le minaient.

Parallèlement à ce ralentissement du programme de naturalisation de l'intentionnalité a commencé à s'exprimer quelque chose comme un ressac contre les théories de l'intentionnalité et des états mentaux qui avaient trop longtemps écarté la conscience phénoménale de la place centrale qui devrait lui revenir. Ce retour de l'importance de la conscience phénoménale s'est manifesté de plusieurs façons, mais ce sont probablement les travaux de David Chalmers (1995, 1996) et sa formulation claire et concise du « hard problem of consciousness » vers la fin des années 90 qui ont le mieux à la fois exprimé et dirigé ce mouvement. Chalmers tentait plus précisément de montrer que la conscience phénoménale est irréductible à des propriétés physiques ou fonctionnelles grâce à ses tristement célèbres zombies philosophiques, mais ses travaux s'inscrivent néanmoins dans un mouvement de revalorisation globale de la conscience phénoménale, cherchant à donner à celle-ci un rôle central dans la théorie de l'esprit. Tandis que les théories intentionnalistes de la conscience phénoménale représentaient une approche

²² Ce problème rappelle des discussions antérieures de Quine (1960) et de Kripke (1982) sur la détermination du contenu, visant à montrer respectivement que des informations empiriques sur le comportement de locuteurs et des dispositions comportementales de ces locuteurs ne permettent pas de déterminer le contenu d'un état intentionnel. C'est entre autres ce genre de problème qui incite plusieurs philosophes à soutenir que le contenu intentionnel est normatif au sens plus fort identifié plus haut.

²³ Il est intéressant de noter que le déclin de l'intérêt pour les problèmes soulevés par les théories du « tracking » coïncide avec l'arrivée sur la scène philosophique du « hard problem of consciousness ».

« intentionality-first » de l'esprit, ce mouvement milite plutôt pour une approche « consciousness-first » (Pautz, 2013), pour laquelle la conscience doit occuper une place fondamentale dans notre théorisation des phénomènes mentaux.

La présence de cette approche « consciousness-first » dans l'espace théorique contemporain est entre autres indiquée par le développement florissant d'ensembles de théories quelque peu exotiques, voir fantaisistes, comme le panpsychisme (Strawson, 2006; Bruntrup et Jaskolla, 2017) ou le monisme russellien (Alter et Nagasawa, 2012; Goff, 2017). Ne voyant pas comment la simple matière physique pourrait produire la conscience phénoménale, ces théories la placent au fondement même de la réalité. Ces réactions au problème de la conscience me semblent démesurées, mais elles signalent tout de même un besoin compréhensible et légitime de donner un plus grand rôle à la conscience phénoménale.

C'est dans cette conjoncture, alors que les programmes de naturalisation de l'intentionnalité se butaient à des problèmes persistants et que la conscience phénoménale revenait à l'avant-plan des discussions philosophiques, qu'est apparu le programme de recherche de l'intentionnalité phénoménale. La thèse fondamentale des théories de l'intentionnalité phénoménale est qu'il existe des états intentionnels qui sont intentionnels en vertu de leur phénoménalité, et qui ont le contenu qu'ils ont en vertu du caractère phénoménal qu'ils ont. On appelle ce type d'intentionnalité l'intentionnalité phénoménale. L'idée plus globale que cherche à motiver ce programme est que l'intentionnalité est « injectée dans le monde » (Kriegel, 2013, p. 3) par la conscience phénoménale. Ainsi, s'il existe des états intentionnels non phénoménaux, ce que nient certains tenants de cette position, ceux-ci n'ont qu'une intentionnalité dérivée qui doit provenir d'une intentionnalité originelle, l'intentionnalité phénoménale. Ces théories ont fait leur apparition dans les discussions contemporaines avec les travaux de Horgan et Tienson (2002) et de Loar (2003), mais on peut supposer que le phénomène que tentaient de cerner Brentano (1874/2008) et Husserl (1901/2001) était déjà l'intentionnalité phénoménale²⁴.

²⁴ Nous pouvons le supposer compte tenu du fait que pour eux, il ne pouvait y avoir d'intentionnalité non consciente. Je ne m'avancerai cependant pas sur la question de savoir s'ils ont effectivement soutenu que les

Le programme de recherche de l'intentionnalité phénoménale semble résulter directement des deux tendances évoquées plus haut. Il s'agit d'une théorie de remplacement pour les théories de l'intentionnalité de type « tracking » qui commençaient à battre de l'aile au début des années 2000, et elle place la conscience phénoménale à la source de toute l'intentionnalité, ce qui lui donne finalement le rôle central qui devrait lui revenir dans notre théorisation de l'esprit. On peut donc en quelque sorte comprendre l'apparition des théories de l'intentionnalité phénoménales comme le point d'aboutissement d'une tendance s'étant dessinée dans les dernières décennies. Le programme de recherche de l'intentionnalité phénoménale a fait couler beaucoup d'encre ces dernières années (Farkas, 2008; Pautz, 2008; Kriegel, 2011 et 2013; Horgan, 2013, Mendolovici et Bourget, 2014; Mendelovici, 2018) et doit être considéré comme un concurrent sérieux aux théories du « tracking » et du rôle conceptuel. S'il devait les supplanter, il opérerait une sorte de renversement de la conception dominante de l'esprit qui a eu cours au moins depuis les années 1980. Il est donc tout à fait crucial d'évaluer sa viabilité. Dans la prochaine section, je vais présenter plus en détail les théories de l'intentionnalité phénoménale, en distinguer plusieurs versions et présenter quelques-unes des raisons qu'on pourrait avoir de les adopter.

états mentaux ont une intentionnalité en vertu de leur phénoménalité, comme le proposent les théories contemporaines de l'intentionnalité phénoménale.

CHAPITRE 2. PRÉSENTATION DES THÉORIES DE L'INTENTIONNALITÉ PHÉNOMÉNALE

2.1. Intentionnalité phénoménale

Comme c'est souvent le cas pour les courants d'idées en philosophie, il est inexact de dire que les théories de l'intentionnalité phénoménale forment une théorie en bonne et due forme. Il y a des différences significatives sur plusieurs dimensions entre les différentes formes de théorie de l'intentionnalité phénoménale, qui ont en conséquence des implications variées relativement à différentes questions. Elles partagent malgré tout certaines thèses ou orientations fondamentales les distinguant d'autres ensembles de théories concernant l'intentionnalité. Elles s'apparentent donc beaucoup plus à ce qu'on pourrait appeler avec Kriegel un programme de recherche, c'est-à-dire un « cadre général pour l'étude d'un certain phénomène, au sein duquel plusieurs théories distinctes partageant un point commun fondamental peuvent être proposées » (2013, p. 2). Dans la section qui va suivre, je vais présenter ce qu'on peut considérer comme étant ce point commun fondamental, avant de distinguer les différentes formes de théories de l'intentionnalité phénoménale et d'indiquer sur quelles dimensions celles-ci peuvent varier.

L'idée générale qui se trouve au cœur du programme de l'intentionnalité est, approximativement, l'idée selon laquelle l'intentionnalité dépend, en un sens métaphysiquement fort, de la conscience phénoménale. On retrouve ce point commun dans la vaste majorité des ouvrages portant sur les théories de l'intentionnalité phénoménale : « [t]here is a kind of intentionality, pervasive in human mental life, that is constitutively determined by phenomenology alone » (Horgan et Tienson, 2002, p. 520); « intentionality is originally injected into the world with the appearance of a certain kind of phenomenal character » (Kriegel, 2011); « [a]ll original intentionality arises from phenomenal consciousness » (Mendelovici, 2018, p. 83). Ces passages affirment, dans des termes variés mais manifestement apparentés, qu'il existe une relation de dépendance métaphysique quelconque entre l'intentionnalité et la conscience phénoménale. Il s'agit maintenant de déterminer précisément ce qu'est cette relation de dépendance ainsi que la manière de la formuler adéquatement.

Le point de départ de toutes les théories de l'intentionnalité phénoménale, au-delà des déclarations programmatiques, est qu'il existe un certain type d'états mentaux qui sont intentionnels ou qui ont un contenu en vertu du fait qu'ils ont un caractère phénoménal. Immédiatement après le passage cité plus haut, Horgan et Tienson affirment en effet que « [certains] états mentaux intentionnels ont un tel contenu *en vertu de* leur phénoménologie²⁵ » (2002, p. 520). On appelle ce type d'intentionnalité l'intentionnalité phénoménale. On peut donc dire qu'un état intentionnel x d'un sujet S est phénoménalement intentionnel (ou P-intentionnel) si et seulement si 1) il existe un état phénoménal y et 2) S est dans x en vertu du fait que S est dans y . Suivant la terminologie établie plus haut, x consistera en l'instanciation par S de certaines propriétés intentionnelles et y consistera en l'instanciation par S de certaines propriétés phénoménales. Il s'avère donc que le fait pour un sujet d'être dans un état P-intentionnel est le fait pour ce sujet d'instancier certaines propriétés intentionnelles, et d'instancier ces propriétés intentionnelles en vertu du fait qu'il instancie certaines propriétés phénoménales. Cette thèse peut être illustrée à l'aide d'un exemple. Supposons que je perçois une pomme rouge sur la table. Cet état perceptuel est un état intentionnel ayant comme contenu la pomme rouge sur la table, ou le fait qu'il existe une pomme rouge sur la table²⁶. Une telle perception s'accompagne également d'un certain caractère phénoménal. Il y a un effet que cela fait pour moi de voir la pomme rouge sur la table. Si on dit que cet état perceptuel est un état P-intentionnel, on affirme que l'état perceptuel a pour contenu la pomme rouge sur la table en vertu du fait qu'il s'accompagne du caractère phénoménal qu'il a un contenu tout court en vertu du fait qu'il s'accompagne d'un caractère phénoménal tout court. En

²⁵ Dans une certaine littérature, on utilise parfois le terme « phénoménologie » appliqué à un état mental, d'une manière quelque peu abusive, pour parler du caractère phénoménal de cet état. Il ne faut évidemment pas confondre ce premier sens de phénoménologie avec la discipline de la phénoménologie, qu'on pourrait imparfaitement définir comme l'étude du caractère phénoménal, donc l'étude de la phénoménologie au premier sens.

²⁶ Je laisse pour le moment ouvertes les questions concernant la structure des contenus intentionnels. On pourrait d'une part soutenir une conception russellienne du contenu, selon laquelle le contenu est constitué soit par l'objet singulier auquel réfère l'état intentionnel ainsi que par les propriétés de cet objet, soit par une proposition existentiellement quantifiée affirmant l'existence d'un objet instanciant ces propriétés (voir par exemple Speaks, 2015). On pourrait d'autre part soutenir une conception frégéenne du contenu, selon laquelle le contenu est plutôt le mode de présentation de l'objet, de la propriété ou de l'état de choses auquel réfère l'état intentionnel (voir par exemple Chalmers, 2004).

somme, les états P-intentionnels sont les états mentaux d'un sujet qui ont un contenu en vertu du fait qu'ils ont un caractère phénoménal.

Il faut maintenant préciser quelque peu ce qu'on entend par « en vertu de ». Comme le remarque Kriegel (2011, p. 44), cette expression peut être interprétée d'au moins deux manières. Selon la première interprétation, dite neutre, un état intentionnel x d'un sujet S est P-intentionnel si et seulement si 1) il existe un état phénoménal y , 2) S est dans y et 3) si S n'était pas dans y , alors S ne serait pas dans x . L'intentionnalité dépend donc ici de façon contrefactuelle de la phénoménalité. L'interprétation neutre est compatible avec la thèse selon laquelle les propriétés phénoménales et les propriétés intentionnelles sont identiques, puisque le fait que les propriétés intentionnelles soient identiques aux propriétés phénoménales implique qu'une propriété intentionnelle ne pourrait pas être instanciée sans qu'une propriété phénoménale ne soit également instanciée, et vice-versa. Mais la thèse selon laquelle les propriétés phénoménales et intentionnelles sont identiques ne garantit pas par elle-même la sorte de priorité métaphysique que veulent conférer les défenseurs des théories de l'intentionnalité phénoménale aux propriétés phénoménales²⁷. En effet, un défenseur des théories intentionnalistes de la conscience pourrait tout autant soutenir que les propriétés phénoménales sont identiques aux propriétés intentionnelles.

Il faut donc préférer l'interprétation dite doctrinale, qui stipule qu'un état intentionnel x d'un sujet est P-intentionnel si et seulement si 1) il existe un état phénoménal y , 2) S est dans y et 3) x est métaphysiquement dépendant de y , ou y « fonde » (*grounds*) x ²⁸. Cette nouvelle paraphrase de ce que veut dire « en vertu de » n'est évidemment pas très éclairante, mais il n'est de toute façon pas clair qu'on puisse vraiment analyser de façon satisfaisante ce genre de notion. Il reste qu'on saisit intuitivement l'idée : les propriétés intentionnelles dépendent non seulement contrefactuellement, mais même métaphysiquement des propriétés phénoménales. C'est très probablement ce que voulaient dire Horgan et Tienson lorsqu'ils soutenaient qu'un certain type d'intentionnalité n'était

²⁷ Je reviendrai plus loin sur la question de savoir si une théorie identifiant simplement les propriétés phénoménales et les propriétés intentionnelles peut compter comme une théorie de l'intentionnalité phénoménale (voir à ce sujet Mendelovici, 2018, p. 109-113).

²⁸ Les approches du « grounding » (Fine, 2001; Rosen, 2010, Correia et Schneider, 2012; Audi, 2012) représentent une nouvelle manière de tenter de formuler une relation de dépendance métaphysique satisfaisante qui surmonterait notamment les limitations de la notion de survenance.

pas simplement déterminé par la phénoménalité, ce qui correspondrait à l'interprétation neutre, mais plutôt « constitutivement déterminé » (2002, p. 520) par la phénoménalité, ce qui correspondrait à l'interprétation doctrinale.

Dans une discussion portant exactement sur la question de savoir comment interpréter ce « en vertu de » dans le passage de Horgan et Tienson (2002) cité plus haut, Pautz (2008) soutient que la relation « en vertu de » doit non seulement être modale, mais également explicative. Cette relation pourrait donc être assimilée à ce que j'ai appelé plus haut la superdupervenience, qui requiert non seulement qu'un type de propriété A survienne avec une certaine force modale sur un type de propriété B, mais aussi que cette relation puisse être explicable; autrement dit, qu'on puisse fournir des conditions d'instanciation nécessaires et suffisantes pour les propriétés A en termes de propriétés B. Nous reviendrons plus loin sur cette condition explicative, qui jouera un rôle important dans la suite.

La thèse fondamentale commune à toutes les approches de l'intentionnalité phénoménale consiste donc à dire qu'il existe certains états mentaux qui ont un contenu et qui ont le contenu qu'ils ont en vertu du fait qu'ils ont un caractère phénoménal et qu'ils ont le caractère phénoménal qu'ils ont; autrement dit, qu'il existe des états P-intentionnels. La caractérisation de l'intentionnalité phénoménale proposée plus haut implique que les états P-intentionnels s'accompagnent nécessairement d'un caractère phénoménal. Or, comme je l'ai indiqué plus haut, nous attribuons souvent des états intentionnels qui ne semblent pas être phénoménalement conscients. Ce que j'ai appelé les états dispositionnels, comme les croyances ou les désirs qu'on peut attribuer à une personne même si leur contenu ne leur traverse pas l'esprit au moment de l'attribution, peuvent être considérés comme des états intentionnels non phénoménaux. C'est encore plus évident pour ce que j'ai appelé les états dispositionnels virtuels, qui sont attribués à un sujet alors même que celui-ci n'a jamais eu leur contenu en tête. Les états dispositionnels ne sont donc pas des états P-intentionnels. Il y a également débat sur la question de savoir si certains états intentionnels occurrents de haut niveau comme les pensées ont un caractère phénoménal et si ce caractère phénoménal est proprement cognitif ou simplement sensoriel (Prinz, 2007; Bayne et Montague, 2011; Smithies, 2013). On retrouve ici les problèmes entourant la

question de la phénoménologie cognitive. Si les pensées n'ont pas de caractère phénoménal propre, elles ne peuvent être considérées comme des états P-intentionnels. Dans tous les cas, on pourrait compter parmi les états intentionnels d'un sujet autant des états P-intentionnels que des états non P-intentionnels.

Les théories de l'intentionnalité phénoménale ont généralement une ambition qui dépasse le simple fait de dire qu'il existe des états P-intentionnels parmi d'autres types d'états intentionnels distincts²⁹. Lorsque Kriegel dit que l'intentionnalité est « injectée » dans le monde par la conscience phénoménale, cela semble impliquer que toute l'intentionnalité dérive d'une manière ou d'une autre de la conscience phénoménale. Les théories de l'intentionnalité phénoménale doivent donc expliquer comment les états dispositionnels ou en général non P-intentionnels peuvent dériver des états P-intentionnels, ou plus globalement comment l'intentionnalité non phénoménale se rapporte à la conscience phénoménale.

On peut en ce sens concevoir les théories de l'intentionnalité phénoménale comme un programme en deux étapes. La première étape consiste à affirmer l'existence de l'intentionnalité phénoménale et à en donner une caractérisation précise. La deuxième étape consiste à préciser la relation qu'entretient celle-ci avec l'intentionnalité non phénoménale et, le cas échéant, à expliquer comment l'intentionnalité non phénoménale dérive de l'intentionnalité phénoménale. J'ai introduit plus haut une distinction entre intentionnalité originale et intentionnalité dérivée. Il est utile de concevoir le projet des théories de l'intentionnalité phénoménale en ces termes, ce que plusieurs font explicitement (Kriegel, 2013, p. 2-3; Mendelovici, 2018, p. 22-23, p. 84). L'intentionnalité phénoménale correspondrait à l'intentionnalité originale, tandis que l'intentionnalité non phénoménale ne serait qu'une intentionnalité dérivée, tirant son origine de l'intentionnalité phénoménale. Si plus ou moins toutes les théories de l'intentionnalité phénoménale s'entendent sur la première étape, affirmant l'existence de l'intentionnalité phénoménale, elles ne s'accordent pas sur la seconde, portant sur la façon de concevoir la dérivation de

²⁹ Il s'agit cependant manifestement d'une option théorique possible. On pourrait très bien soutenir qu'il existe différents types d'intentionnalité irréductibles les uns aux autres, parmi lesquels figurerait l'intentionnalité phénoménale.

l'intentionnalité non phénoménale à partir de l'intentionnalité phénoménale. On peut distinguer trois formes de théories de l'intentionnalité phénoménale, différant quant à leur conception concernant la relation qu'entretiennent l'intentionnalité phénoménale et l'intentionnalité non phénoménale.

Il serait tout d'abord possible de soutenir une théorie de l'intentionnalité phénoménale faible. La théorie faible se limite à ce que j'ai appelé la première étape du programme de l'intentionnalité phénoménale. Elle affirme simplement qu'il existe de l'intentionnalité phénoménale sans toutefois soutenir additionnellement que celle-ci est d'une quelconque façon à l'origine de l'intentionnalité non phénoménale. Comme je l'ai indiqué plus haut, une telle théorie demeure une option théorique, mais on ne peut la compter comme une théorie de l'intentionnalité phénoménale proprement dite dans la mesure où elle ne soutient pas que l'intentionnalité phénoménale a un statut original privilégié et n'a pas l'ambition d'être une théorie globale de l'intentionnalité³⁰.

On pourrait également soutenir une théorie de l'intentionnalité phénoménale modérée (Loar, 1987 et 2003; Searle, 1983 et 1991; Kriegel, 2011; Pautz, 2013). Selon une telle théorie, l'intentionnalité non phénoménale est dérivée de l'intentionnalité phénoménale. Il s'agit probablement de la version la plus populaire de théorie de l'intentionnalité. Elle permet à la fois de rendre compte des exemples d'états intentionnels non phénoménaux tout en conférant un statut privilégié à l'intentionnalité phénoménale dont ceux-ci dérivent. Il existe une variété de propositions concernant la façon dont une telle dérivation doit être conduite. J'y reviendrai après avoir présenté la dernière forme de théorie de l'intentionnalité.

Un défenseur des théories de l'intentionnalité phénoménale pourrait finalement soutenir une théorie de l'intentionnalité phénoménale forte (Pitt, 2004; Farkas, 2008; Mendelovici, 2018). Selon cette théorie, la seule intentionnalité qui existe est l'intentionnalité phénoménale. Autrement dit, tous les états intentionnels sont des états P-intentionnels. Une telle position implique que les états dispositionnels ne sont pas des états

³⁰ On peut interpréter Siewert (1998 et 2011) comme soutenant une forme de théorie faible. Il affirme qu'il y a des états qui sont intentionnels en vertu de leur caractère phénoménal, mais il reste neutre sur la question de savoir s'il y a d'autres types d'intentionnalité originale.

intentionnels, ce qui peut sembler contre-intuitif pour plusieurs. Elle va également de pair avec la thèse selon laquelle tous les états mentaux supérieurs occurrents ont un caractère phénoménal propre et distinctif. En effet, si on peut peut-être douter du fait que les états dispositionnels soient vraiment intentionnels, la nature intentionnelle d'une pensée occurrente, par exemple, semble indubitable. Or, si cette pensée est intentionnelle et que tous les états intentionnels sont P-intentionnels, alors elle doit être accompagnée d'un caractère phénoménal en vertu duquel elle a un contenu et a le contenu qu'elle a.

Je vais introduire ici une petite parenthèse concernant l'idée que le caractère phénoménal d'un état mental détermine à la fois son contenu et le fait qu'il a un contenu tout court. En un certain sens, cela veut dire que le caractère phénoménal détermine à la fois les conditions d'identité et les conditions d'existence du contenu d'un état mental, c'est-à-dire qu'il spécifie à quelles conditions deux contenus doivent compter comme un seul et même contenu et quelles conditions doivent être remplies pour qu'un état ait un contenu tout court. Le caractère phénoménal d'une expérience perceptuelle de pomme rouge détermine donc en même temps le fait que l'expérience a un contenu en général et a pour contenu la pomme rouge spécifiquement. J'ai tenu pour acquise l'idée que la conscience phénoménale détermine ces deux conditions du contenu intentionnel dans ma présentation des théories de l'intentionnalité phénoménale, mais il est possible de les distinguer. Un état intentionnel pourrait avoir un contenu en vertu du fait qu'il a un caractère phénoménal sans que celui-ci ne permette d'individuer le contenu de cet état. Il serait alors possible que deux états aient le même caractère phénoménal, mais deux contenus différents même s'ils ont un contenu tout court en vertu de leur caractère phénoménal. Inversement, il se pourrait que le caractère phénoménal d'un état détermine son contenu intentionnel sans qu'il détermine le fait qu'il a un contenu intentionnel. Dans les deux cas, d'autres facteurs que le caractère phénoménal viendraient garantir soit le fait que l'état intentionnel a le contenu qu'il a, soit le fait qu'il a un contenu tout court³¹.

³¹ On peut aussi distinguer les conditions d'identité des conditions d'existence pour le caractère phénoménal. Kriegel (2005; 2009, chap. 1), suivant notamment Levine (2001), affirme qu'on peut factoriser le caractère phénoménal en deux composantes distinctes déterminant chacune un type de condition. J'ai distingué plus haut entre l'aspect qualitatif et l'aspect subjectif du caractère phénoménal. Selon Kriegel et Levine, l'aspect qualitatif détermine les conditions d'identité du caractère phénoménal, c'est-à-dire que l'expérience a le caractère phénoménal qu'elle a en vertu de son aspect qualitatif, tandis que l'aspect subjectif détermine les

On peut dans tous les cas s'attendre à ce que les théories de l'intentionnalité phénoménale affirment que le caractère phénoménal détermine à la fois les conditions d'identité et les conditions d'existence du contenu. C'est en effet ce que devrait viser une théorie cherchant à fournir une explication complète de l'intentionnalité. Une théorie de l'intentionnalité phénoménale pourrait chercher à ne remplir qu'une seule de ces deux contraintes, mais ce serait au prix de l'ambition de produire une véritable théorie de l'intentionnalité.

Cette précision a une certaine importance. En effet, les théories de l'intentionnalité phénoménale fortes soutiennent que tous les états intentionnels ont un caractère phénoménal. Mais il ne leur suffit pas de soutenir que tous les états intentionnels ont un caractère phénoménal et qu'un état est intentionnel parce que, et à partir du moment où, il a un caractère phénoménal, puisque cela reviendrait à ne fournir que les conditions d'existence du contenu. Il faut également qu'elles nous donnent ses conditions d'identité et soutiennent que chaque état intentionnel a un caractère phénoménal propre et distinctif. Autrement dit, pour n'importe quels états intentionnels x et y , si x et y ont un contenu différent, alors ils ont un caractère phénoménal différent. Cette exigence a des implications importantes, notamment concernant le débat entre l'internalisme et l'externalisme du contenu, sur lequel nous reviendrons plus loin.

Comme je l'ai indiqué plus haut, il semble assez clair que les états mentaux supérieurs occurrents sont intentionnels. Adopter une théorie de l'intentionnalité forte implique donc de soutenir que ces états ont un caractère phénoménal propre et distinctif permettant d'individuer leur contenu, puisqu'il faut que le caractère phénoménal détermine les conditions d'identité du contenu. C'est ici qu'on trouve un des nombreux points de contact entre les débats autour de la phénoménologie cognitive et les théories de l'intentionnalité phénoménale. La théorie de l'intentionnalité phénoménale forte dépend de ces débats au sens où si on montre que les états intentionnels supérieurs occurrents soit n'ont pas de caractère phénoménal, soit n'ont pas de caractère phénoménal permettant de

conditions d'existence du caractère phénoménal, c'est-à-dire que l'expérience a un caractère phénoménal tout court en vertu de son aspect subjectif.

distinguer leur contenu, alors ou bien ces états ne sont pas P-intentionnels, ce qui falsifie la théorie, ou bien celle-ci ne nous donne pas les conditions d'identité pour le contenu³².

Les théories de l'intentionnalité phénoménale modérées ont également intérêt à tenir à l'œil les débats entourant la phénoménologie cognitive. En effet, bien qu'elles ne seraient pas directement falsifiées dans le cas où il s'avérerait que les états supérieurs n'ont pas de caractère phénoménal propre et distinctif, cela compliquerait grandement leur tentative de dériver l'intentionnalité non phénoménale à partir de l'intentionnalité phénoménale. En effet, moins la classe des états P-intentionnels est étendue, moins il y a de ressources pour en dériver l'intentionnalité des états non phénoménaux et plus il y a d'états intentionnels non phénoménaux à dériver.

2.2. Intentionnalité phénoménale et intentionnalité non phénoménale

Je vais maintenant présenter trois façons dont les théories de l'intentionnalité phénoménale peuvent tenter de dériver l'intentionnalité non phénoménale à partir de l'intentionnalité phénoménale. Selon la conception dite potentialiste défendue principalement par Searle (1990, 1991, 1992; voir aussi Bourget, 2010), les états intentionnels non phénoménaux sont des états potentiellement P-intentionnels. Une manière de comprendre cela revient à dire que les états intentionnels non phénoménaux sont des états dispositionnels d'un sujet qui consistent en certaines dispositions de ce sujet à avoir des états P-intentionnels. Le contenu d'un état non phénoménal d'un sujet est alors déterminé par le contenu des états P-intentionnels que ce sujet est disposé à avoir. Par exemple, la croyance que la neige est blanche consiste en la disposition à avoir des pensées occurrentes³³ que la neige est blanche, et la croyance a le contenu « la neige est blanche »

³² Ces débats ont également des implications importantes pour les théories intentionnalistes. Certaines de ces théories (Dretske, 1995) soutiennent que les états phénoménaux sont des états intentionnels non-conceptuels. Si les états intentionnels supérieurs, qui sont intuitivement des états conceptuels, ont un caractère phénoménal propre et distinctif, alors les théories intentionnalistes doivent trouver un autre moyen de distinguer entre les états intentionnels phénoménaux et non phénoménaux. La phénoménologie cognitive pose problème en général pour les théories intentionnalistes qui conçoivent la conscience phénoménale comme essentiellement perceptuelle (par exemple, Prinz, 2007 et 2011).

³³ Il est évidemment supposé ici que les pensées occurrentes ont un caractère phénoménal propre et distinctif. On voit donc pourquoi il peut être important, même pour les théories modérées, de soutenir qu'il existe quelque chose comme de la phénoménologie cognitive.

parce qu'elle consiste en une disposition à avoir des pensées occurrentes qui ont exactement ce contenu.

Une des principales objections portées contre cette suggestion consiste à soulever le fait que les sciences cognitives font appel à une multitude de représentations qui n'ont jamais été et ne seront jamais conscientes (Davies, 1995; Kriegel, 2011, p. 190-194). Par exemple, on peut expliquer la compétence linguistique des locuteurs par leur maîtrise implicite de règles grammaticales (Chomsky, 1965). Les états représentant ces règles seraient doués de contenu, mais ne seraient jamais accessibles à la conscience. De plus, on distingue souvent deux voies de traitement de l'information visuelle, la voie dorsale et la voie ventrale. La voie ventrale, consciente, est responsable de la reconnaissance d'objet tandis que la voie dorsale, généralement considérée comme inconsciente, sert à guider et à ajuster l'action en direct (Milner et Goodale, 1995). Dans les deux cas, on postule des états ayant un contenu, mais n'étant même pas potentiellement conscients³⁴. Une des manières de chercher à éviter ce problème est de soutenir que ces états n'ont qu'un contenu informationnel appauvri et non un contenu intentionnel riche, ce qui fait qu'on ne peut les considérer comme des états intentionnels proprement dits (Mendelovici, 2018, p. 184-190). Il faut cependant alors fournir de bonnes raisons pour refuser à ces états à première vue doués de contenu le statut d'intentionnalité, sans quoi on risque de commettre une pétition de principe en faveur des théories de l'intentionnalité phénoménale.

Une autre option, qu'on pourrait qualifier d'inférentialiste ou de fonctionnaliste, propose que les états intentionnels non phénoménaux tirent leur contenu de certaines relations inférentielles ou fonctionnelles qu'ils entretiennent avec les états P-intentionnels (Loar, 2003; Horgan et Tienson, 2002; Horgan, Tienson et Graham, 2004; Horgan et Graham, 2009). Selon cette conception, un état intentionnel non phénoménal aurait un contenu en vertu du fait qu'il est connecté de façon appropriée avec un ou des états P-intentionnels. Cette théorie s'apparente à ce que j'ai appelé la théorie du rôle conceptuel,

³⁴ Il s'agit également d'une objection contre les théories fortes de l'intentionnalité phénoménale. Les états de traitement de l'information non conscients considérés ici sont des cas putatifs d'états intentionnels non phénoménalement conscients au même titre que les états intentionnels dispositionnels, et donc des contre-exemples à la théorie. Ils posent problème spécifiquement au potentialisme en ce que, contrairement aux états dispositionnels, leur contenu n'est jamais accessible à la conscience et ne peut donc être potentiellement phénoménalement conscient.

selon laquelle le contenu d'un état intentionnel est déterminé par ses relations conceptuelles ou fonctionnelles avec d'autres états intentionnels. La différence ici est que parmi ces états se trouvent nécessairement des états P-intentionnels et que les relations qu'il entretient avec ces états P-intentionnels sont cruciales pour déterminer son contenu. Ces relations pourraient soit être des relations inférentielles entre les contenus, soit des relations causales entre les états portant ces contenus. Selon cette théorie, donc, un sujet *S* a un état intentionnel non phénoménal *x* ayant le contenu *F* soit a) en vertu du fait que *S* a un état P-intentionnel *y* ayant le contenu *G* et *G* est lié inférentiellement de façon adéquate avec *F*, soit b) en vertu du fait que *S* a un état P-intentionnel *y* ayant le contenu *G* et *y* est lié causalement de façon adéquate avec *x*.

L'option a) repose sur l'idée que le contenu des états P-intentionnel peut entrer en relation inférentielle. Il s'agit évidemment d'un problème si on adopte sous une forme ou une autre la conception selon laquelle le contenu des états P-intentionnels est non-conceptuel. Kriegel (2011, p. 194-6) trouve quant à lui l'option b) problématique en ce qu'elle peut potentiellement refuser le statut d'intentionnalité aux états doués de contenu postulés par les sciences cognitives qui posaient problème à la conception potentialiste. En effet, il est tout à fait concevable que la voie dorsale du système visuel décrite plus haut soit causalement ou fonctionnellement isolée de tout état P-intentionnel dans un sujet donné. On pourrait même imaginer un organisme simple qui n'aurait pour tout système visuel qu'une telle voie dorsale non phénoménale. Mais, soutient Kriegel, nous n'avons pas de raisons de refuser à de tels états le statut d'intentionnalité que semblent leur prêter les sciences cognitives³⁵.

Une troisième manière de dériver l'intentionnalité non phénoménale à partir de l'intentionnalité phénoménale est d'adopter un interprétationnisme du type de celui défendu par Kriegel (2011) (voir aussi Pautz, 2013). Cette théorie prend pour point de départ les travaux de Dennett sur la « posture intentionnelle » (Dennett, 1971, 1981, 1987)

³⁵ Je ne suis pas convaincu qu'un défenseur des théories de l'intentionnalité phénoménale va avoir tendance à se trouver particulièrement déstabilisé par ce genre d'arguments. Dans une telle situation, je crois qu'il aurait plutôt envie de mordre la boulette et d'introduire une distinction, qui resterait à préciser sans pétition de principe, entre les contenus informationnels des sciences cognitives et les contenus intentionnels au sens fort (voir Mendelovici, 2018, p. 184-88).

ainsi que ceux de Davidson sur l'interprétation radicale (Davidson, 1973, 1974, 1975). Dennett soutient que lorsque nous attribuons des états intentionnels, nous adoptons une posture théorique particulière, la posture intentionnelle, qui nous permet d'expliquer et de prédire plus efficacement le comportement d'un certain type de systèmes, qu'il appelle des systèmes intentionnels.

Il y a des différences significatives entre l'approche de Dennett et celle de Davidson, mais ils adoptent tous deux l'idée générale « interprétationniste » selon laquelle le fait pour un sujet d'être dans un état intentionnel ayant un certain contenu dépend de manière importante du fait pour ce sujet de pouvoir se voir attribuer cet état de manière justifiée par un interprète. Dans les termes de Dennett, « all there is to really and truly believing that *p* is being an intentional system for which *p* occurs as a belief in the best (most predictive) interpretation » (1981, p. 72). Il s'avère donc que le contenu de l'état intentionnel d'un système intentionnel (ou sujet) est déterminé par l'assignation de contenu de la meilleure interprétation du comportement du système intentionnel étudié³⁶. Ce point n'est pas seulement épistémique, au sens où ce ne serait que par une telle interprétation qu'on arriverait à connaître le contenu d'un état intentionnel donné. On peut qualifier cette détermination de métaphysique : c'est en vertu du fait que le système intentionnel peut être interprété de manière justifiée comme étant dans un état *x* que le système est dans un état *x*. Si on applique ce genre de théorie à l'intentionnalité non phénoménale, on obtient quelque chose comme la thèse suivante : pour tout état intentionnel non phénoménal *x*, un sujet *S* a *x* en vertu du fait que *S* peut se voir attribuer *x* dans la meilleure interprétation de *S*. Kriegel (2011, p. 202-3, p. 210-11) fait plutôt appel à la notion d'interprète idéal, faisant en sorte que *S* est dans *x* en vertu du fait qu'un interprète idéal peut assigner *x* à *S*. Peu importe comment on spécifie ce qu'est un interprète idéal ou ce qu'est la meilleure

³⁶ Il pourrait s'avérer que plusieurs interprétations incompatibles entre elles soient justifiées par les données probantes disponibles, notamment parce que l'assignation d'états intentionnels mentaux dépend de l'assignation de signification aux énoncés du sujet (et de l'assignation d'autres états intentionnels mentaux), et vice-versa. Par exemple, face à un sujet s'exclamant « voici un lama » devant une cafetière, nous ne saurions s'il faut lui attribuer la croyance qu'il y a un lama devant lui, ou plutôt la croyance que le terme « lama » réfère aux cafetières. Davidson propose de réduire ce genre d'indétermination en adoptant un principe de charité selon lequel il faut privilégier les interprétations rendant majoritairement vraies les croyances du sujet interprété (Davidson, 1973, p. 134-136; voir aussi Quine, 1960, p. 59). Le besoin d'avoir recours à un principe de ce genre pour déterminer le contenu est parfois invoqué en faveur de la thèse selon laquelle l'intentionnalité est normative au sens fort.

interprétation, ces deux notions me semblent pouvoir être considérées comme à toutes fins pratiques interchangeables.

Les théories interprétationnistes ont fait face à plusieurs objections. La première consiste à faire remarquer qu'il s'agit d'une position instable entre le réalisme et l'antiréalisme concernant les propriétés intentionnelles. En effet, si on soutient d'un côté que l'intentionnalité est « dans l'œil de l'observateur » et qu'elle n'existe pas indépendamment de son attribution par un interprète, cela reviendrait à soutenir un antiréalisme quant aux propriétés intentionnelles, ce qui serait problématique. Et si on affirme d'un autre côté que l'interprétation est justifiée parce que l'interprète identifie certaines propriétés instanciées indépendamment par le sujet, alors pourquoi ne pas identifier les propriétés intentionnelles avec ces propriétés et faire complètement fi de la notion d'interprétation? Dans « Real patterns » (1991), Dennett tente de ménager un espace pour une position mitoyenne entre ces deux options. Je vais laisser ouverte la question de savoir si une telle position est tenable ou non.

Une seconde objection aux théories interprétationnistes affirme que celles-ci sont contraintes de faire appel à une régression à l'infini. En effet, un sujet S a un état intentionnel x en vertu du fait que l'attribution de x à S figure dans la meilleure interprétation de S. Mais, à première vue, une interprétation est elle-même un acte intentionnel. Elle doit donc reposer à son tour sur une interprétation, qui attribue cet acte d'interprétation à l'interprète de S. Or, cette seconde interprétation doit présupposer une troisième interprétation, et ainsi de suite à l'infini.

Cette objection est potentiellement problématique pour les théories interprétationnistes globales comme celle de Dennett et de Davidson qui souhaitent faire dériver toute l'intentionnalité de l'interprétation. Cependant, si l'objectif n'est que de dériver l'intentionnalité non phénoménale de l'intentionnalité phénoménale, une solution apparaît. On peut soutenir que l'intentionnalité non phénoménale dérive de l'interprétation tout en ajoutant que les actes d'interprétation sont eux-mêmes P-intentionnels, ce qui bloque alors la régression puisqu'on n'a dès lors nul besoin d'une seconde interprétation

pour rendre compte de la première³⁷. Il ne reste alors qu'à appliquer la théorie de l'intentionnalité phénoménale à la première interprétation pour avoir une théorie complète, en deux étapes, de l'intentionnalité non phénoménale.

Des trois théories permettant de dériver l'intentionnalité non phénoménale de l'intentionnalité phénoménale présentées plus haut, je préfère les deux dernières, que je considère comme les plus prometteuses. Il demeure évidemment plusieurs problèmes avec chacune des deux que je n'aurai pas le temps de traiter ici, mais ce sont à première vue des propositions qui tiennent la route. Dans la prochaine section, je vais présenter les principaux arguments en faveur des théories de l'intentionnalité phénoménale.

2.3. Arguments en faveur des théories de l'intentionnalité phénoménale

2.3.1. Argument de l'introspection

Un premier argument militant en faveur des théories de l'intentionnalité phénoménale consiste à avancer que la simple introspection de nos états mentaux nous indique que certains de nos états mentaux sont intentionnels en vertu de leur caractère phénoménal; autrement dit, « l'intentionnalité phénoménale est simplement introspectivement manifeste » (Kriegel, 2011, p. 46; 2013, p. 7). Cet argument de l'introspection est invoqué, implicitement ou explicitement, par plusieurs défenseurs des théories de l'intentionnalité (voir notamment Mendelovici, 2018, p. 90-91). Il semble néanmoins plus propre à confirmer des intuitions déjà inclinées vers les théories de l'intentionnalité phénoménale qu'à convaincre ses opposants³⁸. Il est en effet clair que les appels à l'introspection vont rarement être le genre d'argument qui va trancher des querelles philosophiques. Si l'introspection à elle seule nous permettait de le faire, le débat aurait déjà pris fin.

De plus, la thèse selon laquelle il existe de l'intentionnalité phénoménale est une thèse de dépendance métaphysique. On voit difficilement comment l'introspection pourrait

³⁷ Cette solution présuppose, évidemment, que les actes d'interprétation sont P-intentionnels, et ont donc un caractère phénoménal. Supposant que ces actes ne sont pas perceptuels, elle dépend donc également du fait qu'il y ait une phénoménologie cognitive.

³⁸ Kriegel semble en être tout à fait conscient lorsqu'il dit : « [this] consideration [is] unlikely to win converts but central in motivating sympathizers » (2013, p. 7).

nous mettre en contact cognitif avec des relations de dépendance métaphysique. Elle nous permet probablement simplement de nous informer du fait qu'un état mental donné a un caractère phénoménal ou un contenu intentionnel, pas qu'un est instancié en vertu de l'autre ou vice-versa. En ce sens, elle pourrait nous indiquer si le contenu intentionnel et le caractère phénoménal covariant ou s'il y a des cas où un peut être instancié sans l'autre. Mais ce genre d'information ne pourrait pas justifier l'existence d'une relation de dépendance métaphysique, et ne pourrait donc pas justifier l'existence de l'intentionnalité phénoménale.

2.3.2. Argument des duplicatas phénoménaux

Un argument possiblement plus prometteur est proposé par Horgan et Tienson dans leur article pionnier de 2002. Il y est présenté de manière quelque peu fragmentée, je vais donc tenter de le reconstruire le plus fidèlement possible. Prenons Marc, une personne normalement constituée qui se trouve parfois dans des états phénoménaux et des états intentionnels. Imaginons maintenant un *duplicata* phénoménal de Marc, c'est-à-dire un individu qui instancie à un moment donné exactement les mêmes propriétés phénoménales que Marc, qu'on pourra appeler Kevin. On ne connaît par ailleurs absolument rien de cet individu, mis à part le fait qu'il fait l'expérience du même caractère phénoménal que celui dont Marc fait l'expérience. Kevin pourrait en fait, par exemple, être un cerveau dans une cuve, une âme désincarnée, la nation chinoise³⁹ ou quoi que ce soit d'autre, pourvu qu'il instancie les mêmes propriétés phénoménales que Marc.

Si Marc perçoit visuellement un cadre incliné sur un mur, il y a un caractère phénoménal associé à cette expérience du cadre incliné. Par hypothèse, Kevin vivra exactement le même caractère phénoménal que celui qui accompagne l'expérience que Marc a du cadre. Horgan et Tienson avancent que nous avons l'intuition que l'expérience de Marc et celle de Kevin vont partager certaines conditions de satisfaction. Dans les deux cas, l'expérience sera correcte ou véridique s'il y a effectivement un cadre sur le mur et si

³⁹ S'il s'avérait, finalement, que la conscience phénoménale peut faire l'objet d'une analyse fonctionnelle (Block, 1978).

le cadre est effectivement incliné⁴⁰. Il se pourrait tout à fait que l'environnement réel de Kevin ne comprenne aucun cadre et aucun mur, et soit en fait constitué de connexions électrochimiques transportant de l'information ou d'idées dans l'esprit de Dieu. Mais il demeure qu'on a envie de dire que son expérience serait véridique aux mêmes conditions que celle de Marc. Le simple caractère phénoménal de l'expérience que Kevin partage avec Marc suffit à déterminer le contenu intentionnel de cette expérience. Il s'ensuit donc que les propriétés phénoménales que Marc et Kevin instancient lors de cette expérience déterminent les propriétés intentionnelles produisant son contenu⁴¹.

Comme le remarquent Horgan et Tienson, il y a néanmoins un sens en lequel les conditions de satisfaction des expériences de Marc et de Kevin diffèrent. On considère en effet parfois que les objets singuliers présentés dans une expérience donnée font partie du contenu de la perception. Si c'est le cas, les expériences de Marc et de Kevin n'ont pas les mêmes conditions de satisfaction. Mais Horgan et Tienson soutiennent qu'elles partagent tout de même un certain type de conditions de satisfaction, déterminé par le caractère phénoménal, qui est à distinguer d'un autre type de conditions de satisfaction, déterminé par l'environnement dans lequel se trouve le sujet⁴².

Cet argument est déjà plus élaboré que l'argument de l'introspection. Il génère cependant des inquiétudes similaires quant à sa capacité à justifier une thèse de dépendance métaphysique. En effet, il établit que le caractère phénoménal détermine le contenu intentionnel au sens où, une fois le caractère phénoménal fixé, le contenu intentionnel est également fixé. Mais il ne semble pas permettre de conclure que Marc et Kevin instancient

⁴⁰ Il n'est pas clair qu'un caractère phénoménal puisse à lui seul être considéré comme véridique ou non véridique, ou plus généralement avoir des conditions de satisfaction. Siewert (1998, chap. 4) argumente longuement que c'est le cas, et Horgan et Tienson le supposent également. Il s'agit d'un point crucial, sur lequel je reviendrai dans le prochain chapitre.

⁴¹ Il peut être intéressant de noter que l'intuition sur laquelle s'appuie cet argument semble se trouver en tension avec l'intuition mobilisée par l'argument du spectre inversé (Shoemaker, 1982), qui conclut que le caractère phénoménal peut varier indépendamment du contenu. Cette tension n'est pas nécessairement surprenante dans la mesure où l'argument du spectre inversé est typique de la conception « séparatiste » de la conscience phénoménale et de l'intentionnalité, à laquelle s'opposent à la fois les théories de l'intentionnalité phénoménale et les théories intentionnalistes.

⁴² On peut voir cette distinction comme correspondant à la distinction entre contenu large et contenu étroit dans le contexte des discussions concernant l'externalisme du contenu. Je reviendrai plus loin sur cette question et plus globalement sur les relations qu'entretiennent l'externalisme du contenu et les théories de l'intentionnalité phénoménale.

leurs propriétés intentionnelles *en vertu du fait* qu'ils instancient leurs propriétés phénoménales. Il nous montre que nous avons l'intuition que les propriétés intentionnelles et les propriétés phénoménales covarient, et justifie en ce sens ce que j'ai appelé l'interprétation neutre de la thèse de l'intentionnalité phénoménale, selon laquelle les propriétés intentionnelles dépendent contrefactuellement des propriétés phénoménales. Il ne semble cependant pas pouvoir justifier l'interprétation doctrinale, selon laquelle les propriétés intentionnelles dépendent « métaphysiquement » des propriétés phénoménales⁴³.

2.3.3. Argument de la détermination du contenu

Un dernier argument soutient que les théories de l'intentionnalité phénoménale permettent de résoudre le problème de la détermination du contenu auquel sont confrontées les autres théories de l'intentionnalité. Il part du constat que les actuelles théories de l'intentionnalité, souvent de type « tracking » ou plus globalement inscrites dans le programme de naturalisation de l'intentionnalité, éprouvent des difficultés à individuer aussi finement le contenu que nous le faisons lors de nos attributions habituelles d'états intentionnels. Pour reprendre l'exemple classique de Quine, aucune quantité d'information sur le comportement d'un locuteur ne nous permettra de déterminer si celui-ci veut dire *lapin*, *brefs segments temporels de lapins* ou *parties non détachées de lapin* lorsqu'il produit l'expression « gavagai » en pointant un lapin du doigt (Quine, 1960, p. 50-51). Ce type de problème ne touche pas uniquement le genre de théorie behaviorale de la signification considéré par Quine, mais vraisemblablement toutes les théories de type « tracking » aussi. Même si nous connaissions la totalité de l'histoire causale de ce locuteur, il semble que nous ne pourrions pas déterminer précisément la signification de son énoncé. Un exemple différent menant à un résultat similaire dû à Kripke (1982) met en scène un locuteur qui répond 125 lorsqu'on lui demande d'additionner 68 et 57. Mais qu'est-ce qui nous permet d'affirmer que le locuteur effectue une addition, et non pas une *quaddition*, qui est exactement la même fonction que l'addition mis à part le fait, supposons, qu'elle donne 5 comme résultat si les arguments de la fonction sont entre

⁴³ Comme nous le verrons plus loin, la conclusion de cet argument est compatible avec certaines formes d'intentionnalisme, au même titre que l'est l'interprétation neutre de la thèse de l'intentionnalité phénoménale.

126 233 et 126 237? Kripke, ou plutôt Kripkenstein⁴⁴ soutient qu'il n'y a pas de réponse à cette question. Rien dans les dispositions comportementales ou l'histoire causale du locuteur ne permet de déterminer ce contenu. Il va même jusqu'à soutenir de manière plus générale qu'il n'y a tout simplement pas de fait concernant la question de savoir quel est le contenu d'un état intentionnel.

Or, plusieurs considèrent que les théories de l'intentionnalité phénoménale, contrairement aux autres théories de l'intentionnalité actuellement sur le marché, seraient en mesure de résoudre ces problèmes et de répondre à ce genre de scepticisme (Graham, Horgan et Tienson, 2007; Horgan et Graham, 2012)⁴⁵. Ils avancent que le fait qui détermine qu'un état intentionnel a tel contenu plutôt que tel autre n'est pas à chercher dans les dispositions comportementales ou l'histoire causale d'un locuteur, mais bien dans le caractère phénoménal accompagnant l'état intentionnel en question :

[y]ou know what you are thinking and what you mean by your utterance, and there is a determinate fact of the matter about what you are thinking and what you mean by your utterance, because there is something it is like to think a determinate thought and to make an utterance that expresses that thought (Horgan et Graham, 2012).

Autrement dit, le fait qu'un locuteur signifie *lapin* plutôt que *parties non détachées de lapin* par « gavagai » ou effectue une addition et non une quaddition est déterminé par le fait qu'il y a un caractère phénoménal associé au fait de signifier *lapin* ou d'effectuer une addition, qui est distinct de celui associé au fait de signifier *parties non détachées de lapin* ou d'effectuer une quaddition.

La solution que peuvent offrir les théories de l'intentionnalité phénoménale ne requiert pas nécessairement qu'il y ait une phénoménologie propre à tous nos états intentionnels, bien qu'il s'agirait évidemment de la manière la plus simple de déterminer

⁴⁴ Il s'agit de l'espèce de sceptique imaginé par Kripke, dont les thèses sont le résultat de l'interprétation faite par Kripke de l'argument du langage privé de Wittgenstein (voir Kripke, 1982, p. 1-6).

⁴⁵ Il est intéressant de noter que Kripke (1982) prenait déjà au sérieux cette option théorique : « [p]resumably, the experience of *meaning addition* has its own irreducible quality, as does that of feeling a headache. The fact that I mean addition by 'plus' is to be identified with the possession of an experience of that quality » (p. 41). Il rejette cependant cette possibilité parce qu'il considère que l'expérience associée à la signification d'un terme ne pourrait pas indiquer au locuteur comment appliquer le terme dans de nouveaux cas (1982, p. 42-3).

le contenu⁴⁶. Les stratégies inférentialistes et interprétationnistes servant à dériver le contenu des états intentionnels non phénoménaux que j'ai présentées plus haut pourraient également permettre de déterminer le contenu de façon suffisamment précise pour éviter les problèmes sceptiques soulevés par Quine et Kripke⁴⁷.

À moins de prouver que toutes les théories de l'intentionnalité concurrentes aux théories de l'intentionnalité phénoménale sont incapables de résoudre ces problèmes sceptiques pour des raisons de principe, cet argument ne permet pas de conclure directement en faveur des théories de l'intentionnalité phénoménale. Comme il est improbable qu'on puisse fournir une telle preuve, l'argument ne nous contraint pas à accepter les théories de l'intentionnalité phénoménale. Cependant, on peut l'utiliser de manière comparable à une inférence à la meilleure explication. Toutes les théories de l'intentionnalité sont confrontées à ces importants problèmes sceptiques. Les théories de l'intentionnalité phénoménale leur opposent une piste de solution qui semble relativement prometteuse. Jusqu'à ce que d'autres théories de l'intentionnalité nous offrent des solutions au moins équivalentes, cela nous fournit des raisons d'adopter les théories de l'intentionnalité phénoménale.

Dans la prochaine section et en conclusion de ce second chapitre portant sur les théories de l'intentionnalité phénoménale, je vais discuter des relations qu'entretiennent les théories de l'intentionnalité phénoménale avec deux thèses importantes en philosophie de l'esprit contemporaine, le naturalisme ontologique et l'externalisme du contenu.

2.4. Intentionnalité phénoménale et naturalisme ontologique

Dans ce qui va suivre, je vais tenter de clarifier la relation entre le naturalisme ontologique et les théories de l'intentionnalité phénoménale. Nous verrons que même si elles peuvent être compatibles avec le naturalisme ontologique, ce n'est pas suffisant pour

⁴⁶ Pautz (2013) avance plusieurs arguments visant à montrer que la phénoménologie cognitive ne permet pas de déterminer le contenu. Il soutient cependant qu'on peut dériver ce dernier en combinant la conception fonctionnaliste de Lewis (1974) avec la phénoménologie sensorielle des états P-intentionnels. Cette proposition s'apparente à la suggestion interprétationniste présentée plus haut.

⁴⁷ Il est clair que montrer dans le détail comment les théories de l'intentionnalité phénoménale peuvent effectivement surmonter ces problèmes est une autre paire de manche. J'ai plutôt tenté de montrer qu'elles pouvaient être considérées comme de nouvelles pistes de solution intéressantes.

qu'elles puissent être considérées elles-mêmes comme des théories naturalistes. Cela nous permettra également d'éclairer au passage la relation entre la thèse du naturalisme ontologique et les conditions dans lesquelles on peut dire d'une théorie qu'elle est naturaliste.

Le naturalisme ontologique est la thèse selon laquelle toutes les propriétés sont identiques à ou dépendent métaphysiquement des propriétés postulées par nos meilleures théories scientifiques. On peut considérer ici que les propriétés postulées par nos meilleures théories scientifiques sont des propriétés physiques ou fonctionnelles. À première vue, les théories de l'intentionnalité phénoménale peuvent sembler incompatibles avec le naturalisme ontologique. En effet, selon elles, les propriétés intentionnelles dépendent métaphysiquement des propriétés phénoménales. Or, Chalmers (1995, 1996) semble pour plusieurs avoir montré que les propriétés phénoménales sont elles-mêmes irréductibles ou métaphysiquement indépendantes des propriétés physiques ou fonctionnelles. Si c'est le cas, alors les propriétés phénoménales, et donc les propriétés intentionnelles également, ne dépendent pas de propriétés physiques ou fonctionnelles. Cela fait en sorte que les théories de l'intentionnalité phénoménale sont *prima facie* incompatibles avec la thèse du naturalisme ontologique. Cette situation est bien connue. Les défenseurs des théories de l'intentionnalité phénoménale introduisent souvent leur théorie en l'opposant explicitement au programme de naturalisation de l'intentionnalité, qu'ils associent par exemple aux approches en termes de « tracking » (Montague, 2010, p. 765-67; Kriegel, 2013, p. 1-4). Horgan et Tienson mentionnaient aussi déjà qu'une des conséquences de l'intentionnalité phénoménale est que le problème difficile de la conscience, loin de se cantonner à la seule conscience phénoménale, s'étend en fait également à toute l'intentionnalité (2002, p. 530).

Il n'est cependant pas clair que cette situation constitue vraiment un problème pour les théories de l'intentionnalité phénoménale, même si on considère que le naturalisme ontologique est un engagement théorique relativement important. En effet, Mendelovici et Bourget (2014) et Mendelovici (2018) proposent un argument visant à montrer que le fait que les théories de l'intentionnalité phénoménale ne réduisent pas l'intentionnalité à des propriétés physiques ou fonctionnelles ne les rend pas incompatibles avec le naturalisme

ontologique. L'argument consiste essentiellement à dire que soit les théories de l'intentionnalité phénoménale sont naturalistes, soit le naturalisme ontologique n'est pas un engagement théorique approprié pour une théorie de l'intentionnalité. Mendelovici nous demande en effet de considérer deux cas de figure. Dans le premier cas, on suppose que la conscience phénoménale est naturalisable, c'est-à-dire que les propriétés phénoménales se réduisent à des propriétés physiques ou fonctionnelles. Si c'est le cas, alors Mendelovici suppose que les théories de l'intentionnalité phénoménale seraient naturalistes, puisqu'elles ne feraient appel qu'à des propriétés naturalisables. Dans le second cas de figure, la conscience phénoménale n'est pas naturalisable. Cela veut dire que les propriétés phénoménales sont irréductibles à des propriétés physiques ou fonctionnelles. Mais alors, le naturalisme ontologique est inapproprié puisqu'il nous contraint à nier l'existence de propriétés qui existent manifestement, les propriétés phénoménales. En effet, pour Mendelovici, l'éliminativisme concernant les propriétés phénoménales doit être exclu d'emblée étant donné l'évidence de l'existence de la conscience phénoménale. S'il s'avère que les propriétés phénoménales ne sont pas naturalisables, alors il faudra non pas les éliminer afin de sauvegarder le naturalisme ontologique, mais plutôt augmenter notre catalogue des types de propriétés fondamentales qui existent pour y inclure les propriétés phénoménales. Donc, ou bien les propriétés phénoménales sont naturalisables, auquel cas les théories de l'intentionnalité sont naturalistes, ou bien les propriétés phénoménales ne sont pas naturalisables, auquel cas les théories de l'intentionnalité phénoménale ne devraient pas avoir à être naturalistes⁴⁸. Dans tous les cas, le naturalisme ontologique ne pose pas de problème aux théories de l'intentionnalité phénoménale.

Je crois toutefois que cet argument n'autorise pas la conclusion qu'en tire Mendelovici. Je suis d'accord pour dire que si les propriétés phénoménales s'avéraient irréductibles à des propriétés physiques ou fonctionnelles, comme c'est le cas dans le second cas de figure, alors il pourrait être légitime d'abandonner le naturalisme ontologique. Mais il ne me semble pas qu'on puisse qualifier les théories de l'intentionnalité phénoménale de naturalistes dans le premier cas de figure. On peut en effet

⁴⁸ Une troisième option serait de soutenir que les propriétés phénoménales sont des propriétés naturelles mais qui sont fondamentales, et ne disposent donc pas à ce titre d'une explication naturaliste. Il s'agit de l'option empruntée par le genre de théories panpsychistes auquel j'ai brièvement fait allusion plus haut.

distinguer deux sens en lesquels on peut dire d'une théorie qu'elle est naturaliste. Une théorie peut être naturaliste₁ si elle porte sur des propriétés qui sont naturalisables, ou fait référence à des propriétés naturalisables. Une théorie naturaliste₂ est une théorie qui effectue cette naturalisation, c'est-à-dire qui montre comment les propriétés en question se réduisent à des propriétés naturelles ou qui, minimalement, contient la thèse que les propriétés dont elle traite se réduisent à des propriétés physiques ou fonctionnelles. Le naturalisme₁ et le naturalisme₂ peuvent également être distingués par leur relation avec la thèse du naturalisme ontologique. Les théories naturalistes₁ sont simplement compatibles avec le naturalisme ontologique, tandis que les théories naturalistes₂ impliquent le naturalisme ontologique.

Lorsque Mendelovici avance que les théories de l'intentionnalité phénoménale peuvent être naturalistes dans le premier cas de figure, elle emploie le premier sens. Mais ce sens de « naturaliste » est trivial, puisque toutes les théories portant sur des propriétés réelles vont être naturalistes₁ si le naturalisme ontologique s'avère être vrai pour ces propriétés. La théorie « arch-aquatique » de Thalès de Milet selon laquelle le principe matériel de toute chose est l'eau doit être comptée comme une théorie naturaliste₁ puisqu'elle réfère à la composition chimique H₂O, qui est manifestement naturalisable. Or, nous avons intuitivement l'impression que cette théorie ne devrait pas pouvoir compter comme une théorie naturaliste au sens où nous utilisons le terme aujourd'hui. Un autre exemple est l'explication mythologique du tonnerre comme étant la manifestation de la colère divine, qui pourrait à la limite être considérée comme naturaliste dans la mesure où elle porte sur le tonnerre, qui est un phénomène naturel et qui possède donc à ce titre une explication naturaliste indépendamment de son explication mythologique⁴⁹. Ce second exemple est peut-être un peu malhonnête parce qu'ici, l'explication mythologique est probablement directement incompatible avec l'explication naturaliste, ce qui n'est pas le cas de la théorie de l'intentionnalité phénoménale. Mais on comprend quand même l'idée générale. Le naturalisme₁ n'est pas une contrainte suffisamment forte sur une théorie pour

⁴⁹ Il est important de noter que ces deux exemples reposent sur quelque chose comme une théorie causale de la référence (voir par exemple Kripke, 1972).

qu'on puisse considérer qu'il s'agit d'une notion intéressante ou pertinente philosophiquement.

Le sens intéressant et non trivial de « naturaliste » est le second sens, celui qui caractérise les théories impliquant le naturalisme ontologique et éclairant ce faisant la relation entre les propriétés dont elle traite et les propriétés physiques ou fonctionnelles. La notion intéressante de naturalisme ontologique semble donc avoir une dimension épistémique, c'est-à-dire qu'une théorie véritablement naturaliste doit nous offrir une forme de compréhension du rapport entre les propriétés dont elle traite et les propriétés naturelles. Les théories de l'intentionnalité phénoménale ne sont manifestement pas naturalistes en ce sens-là. En conséquence, je crois qu'il est faux de dire, comme le fait Mendelovici, que le naturalisme ontologique ne pose aucun problème aux théories de l'intentionnalité phénoménale. Tout ce que son argument établit, c'est qu'elles ne sont pas incompatibles avec le naturalisme ontologique uniquement au sens où elles ne sont pas incompatibles avec une théorie naturaliste des propriétés phénoménales ou des propriétés intentionnelles indépendamment établie. Mais, pour les raisons avancées plus haut, ce n'est pas suffisant pour qu'on puisse considérer les théories de l'intentionnalité phénoménales elles-mêmes comme des théories naturalistes⁵⁰. Il est donc clair qu'un philosophe à tendance naturaliste ne devrait pas se tourner vers les théories de l'intentionnalité phénoménale s'il souhaite mieux comprendre la place de la conscience et de l'intentionnalité dans la nature.

Ce résultat ne discrédite évidemment pas à lui seul les théories de l'intentionnalité phénoménale. Tout d'abord, dans l'arène philosophique contemporaine, le naturalisme ontologique tient plus du bris d'égalité que du prix d'entrée à la discussion. À peu près tout le monde s'entend pour dire que, pour deux théories ayant un pouvoir explicatif équivalent, la théorie naturaliste doit l'emporter. Mais une théorie naturaliste empiriquement

⁵⁰ Mais, pourrait-on rétorquer, il existe une pléthore de théories qui ne naturalisent pas leur objet d'étude mais qu'on ne considère pas comme particulièrement problématiques d'un point de vue naturaliste. On peut par exemple penser ici à la théorie de la décision ou encore à la théorie des avantages comparatifs en économie. Il faut cependant introduire une distinction entre les théories « métaphysiques », qui visent à élucider la nature fondamentale d'un phénomène, et les théories descriptives, ou « empiriques », qui visent à décrire et à prédire le comportement d'un phénomène. La théorie de la décision et la théorie des avantages comparatifs sont des théories descriptives. Mais la question du naturalisme ontologique ne se pose que pour les théories « métaphysiques », dont font partie les théories de l'intentionnalité phénoménale.

inadéquate ne saurait l'emporter sur une théorie non naturaliste empiriquement adéquate. Le naturalisme ontologique joue en ce sens un rôle dialectique similaire à celui d'un principe d'économie ontologique. Le fait que les théories de l'intentionnalité phénoménale ne soient pas naturalistes ne les disqualifie donc pas d'emblée.

De plus, du moment qu'on complète la théorie de l'intentionnalité phénoménale avec une théorie naturaliste des propriétés phénoménales, les scrupules naturalistes exprimés plus haut s'évaporent automatiquement. En effet, les théories de l'intentionnalité phénoménale ne sont pas naturalistes parce qu'elles réduisent l'intentionnalité à la conscience phénoménale, qui n'est apparemment pas naturalisable. Si on naturalise la conscience phénoménale, les théories de l'intentionnalité phénoménale peuvent dès lors être considérées comme naturalistes.

Le problème est que c'est beaucoup plus facile à dire qu'à faire. Toute une génération de philosophes s'est attaquée au « problème difficile », et il n'est à ce jour pas évident qu'une solution satisfaisante a été trouvée. Les théories intentionnalistes de premier ordre ou d'ordre supérieur, qui tentent de réduire les propriétés phénoménales aux propriétés intentionnelles, représentent probablement la meilleure avenue possible à cet égard. Or, ces options ne sont évidemment pas disponibles pour le défenseur des théories de l'intentionnalité phénoménale : la conscience phénoménale ne peut se réduire à l'intentionnalité si l'intentionnalité se réduit elle-même à la conscience phénoménale. Il lui faut donc soit trouver et emprunter une autre avenue vers la naturalisation de la conscience phénoménale, soit assumer une posture antinaturaliste.

Kriegel, notamment, choisit la première alternative et propose dans ce but une théorie autoreprésentationnelle de la conscience phénoménale (2009; 2011, chap. 2), selon laquelle un état est phénoménalement conscient si et seulement s'il se représente lui-même, et où la notion de représentation est comprise en termes de « tracking ». La théorie de l'intentionnalité phénoménale qu'il adopte ensuite sur la base de cette conception naturaliste de la conscience phénoménale peut donc être elle-même considérée comme naturaliste. La théorie autoreprésentationnelle est notamment motivée par le fait qu'elle rend bien compte du caractère subjectif de la conscience phénoménale. Il n'est cependant

pas clair qu'on puisse vraiment faire sens du fait pour un état de se « tracker » lui-même. Kriegel utilise une approche méréologique (2009, chap. 6; 2011, p. 98-99) selon laquelle un état x se « track » lui-même lorsqu'une partie de x « track » une autre partie de x . Mais il est à tout le moins étrange de parler de parties d'états mentaux, et à ce compte on ne voit pas pourquoi les deux parties de x ne compteraient pas comme deux états distincts⁵¹.

Dans tous les cas, fournir une théorie naturaliste de la conscience phénoménale n'est pas chose aisée, d'autant plus si on doit se priver des ressources des approches intentionnalistes⁵². On peut donc conclure de tout cela que les théories de l'intentionnalité phénoménale sont *prima facie* des théories non naturalistes, mais qu'elles peuvent devenir naturalistes à condition de fournir simultanément une théorie naturaliste de la conscience phénoménale, ce qui est une grosse commande. Finalement, si on considère qu'elles ne sont pas naturalistes, cela les place en situation de désavantage par rapport aux théories concurrentes de l'intentionnalité, mais ce désavantage peut néanmoins être comblé si elles s'avèrent avoir un pouvoir explicatif supérieur.

2.5. Intentionnalité phénoménale et externalisme du contenu

Je vais maintenant introduire la thèse de l'externalisme du contenu, que j'ai laissée de côté jusqu'ici, et expliquer les relations qu'elle entretient avec les théories de l'intentionnalité phénoménale. La thèse de l'externalisme du contenu est apparue avec les travaux de Kripke (1972), Putnam (1975) et Burge (1979) et a eu depuis une très grande influence en philosophie de l'esprit et en philosophie du langage, autant parce qu'elle a été très largement adoptée que parce qu'elle a des implications substantielles sur une variété de débats dans différents domaines philosophiques. Il s'agit de la thèse selon laquelle le contenu des états intentionnels n'est pas seulement déterminé par les états internes du sujet,

⁵¹ L'autoreprésentationnalisme deviendrait alors un type d'intentionnalisme d'ordre supérieur. De manière générale, je ne crois pas que les approches d'ordre supérieur soient appropriées pour comprendre la conscience phénoménale, puisqu'elles risquent de confondre conscience phénoménale et conscience de soi, qui sont à mon sens des phénomènes bien distincts (voir notamment Siewert, 1998, chap. 6). Il y aurait beaucoup plus à dire sur cette question, mais je n'ai malheureusement pas l'espace pour élaborer sur le sujet.

⁵² Une autre option serait d'adopter une théorie de l'identité concernant la conscience phénoménale (Place, 1956; Smart, 1959; Papineau, 2002; Gozzano et Hill, 2012), selon laquelle les propriétés phénoménales sont simplement identiques à des propriétés neurophysiologiques, pour ensuite en dériver les propriétés intentionnelles.

mais aussi par son environnement physique et social⁵³. L'externalisme « physique » soutient que la nature des entités avec lesquelles le sujet entre en relation causale dans son environnement contribue à déterminer le contenu de ses états mentaux. Par exemple, une conception rudimentaire de l'or comme étant un métal jaune et brillant qu'aurait un sujet pourrait inclure la pyrite dans son extension. Mais, d'après l'externalisme physique, lorsque ce sujet pense à de l'or, la pyrite est exclue des choses auxquelles il fait référence puisque la pyrite a une nature différente de celle de l'or. La description sommaire que peut avoir en tête le sujet lorsqu'il pense à de l'or ne détermine pas la référence de son état mental. L'externalisme « social » affirme quant à lui que le contenu intentionnel est en partie déterminé par la communauté linguistique à laquelle appartient le sujet. Par exemple, si une personne produit la phrase « j'ai de l'arthrite », la signification du mot « arthrite » qu'il utilise est déterminée non pas par ce qu'il croit être l'arthrite, mais plutôt, par exemple, par les experts en matière de maladies inflammatoires articulaires de sa communauté linguistique. On dit d'un contenu qui est uniquement déterminé par les états internes d'un sujet qu'il est *étroit*, tandis qu'un contenu en partie déterminé par des facteurs externes au sujet est dit *large*. Dans les deux exemples présentés plus haut, les termes « or » et « arthrite » ont un contenu large.

L'argument classique en faveur de l'externalisme sémantique est l'argument de Terre-jumelle proposé par Putnam (1975). Supposons qu'un individu nommé Oscar utilise le terme « eau » pour référer à la substance inodore et incolore qu'on trouve dans les lacs et les rivières sur Terre. Imaginons maintenant qu'il existe une planète, Terre-jumelle, qui est identique en tous points à la Terre, mis à part le fait qu'il n'y a pas d'eau, et que le liquide qui remplit les lacs et les rivières n'a pas la composition chimique H₂O, mais plutôt une composition chimique différente, la composition chimique XYZ. Le XYZ a exactement toutes les propriétés apparentes de l'eau, il est inodore et incolore, se trouve dans les lacs et les rivières, etc. Le jumeau de Oscar qui se trouve sur Terre-jumelle, Oscar-jumeau, utilise le terme « jum-eau » pour référer au XYZ. Puisque le H₂O et le XYZ sont

⁵³ Il est important de distinguer le débat entre l'internalisme et l'externalisme du contenu, qui cherche à déterminer si le contenu d'un état mental est uniquement déterminé par les états internes d'un sujet (Kripke, 1972; Putnam, 1975), du débat entre ce qu'on pourrait appeler l'internalisme et l'externalisme actif ou du véhicule, qui cherche à savoir si l'état mental lui-même est constitué par d'autres éléments que les seuls états internes d'un sujet (Clark et Chalmers, 1998; Adams et Aizawa, 2008).

des substances différentes, alors la référence du terme « eau » est différente de celle du terme « jum-eau ». Mais puisque la signification d'un terme doit déterminer sa référence, alors la signification de « eau » sur Terre et de « jum-eau » sur Terre-jumelle doit être différente. Il apparaît donc que la signification d'un terme dépend au moins en partie de l'environnement physique du locuteur qui emploie ce terme. Bien qu'il ait été introduit à l'origine comme une thèse sémantique portant sur la signification des noms propres et des termes d'espèces naturelles (Kripke, 1972; Putnam, 1975), l'externalisme peut être étendu sans difficulté au contenu intentionnel des états mentaux (McGinn, 1977; Burge, 1979)⁵⁴.

La question de l'externalisme du contenu a des implications importantes sur les débats concernant la relation entre l'intentionnalité et la phénoménalité et les théories de l'intentionnalité phénoménale en particulier. En effet, si une majorité de philosophes acceptent aujourd'hui que le contenu intentionnel est en partie individué par les relations causales que le sujet entretient avec son environnement, beaucoup continuent de maintenir que le caractère phénoménal, lui, est uniquement individué par les états internes du sujet. Il semble en effet plausible de dire qu'Oscar et Oscar-jumeau, qui sont par hypothèse physiquement identiques⁵⁵, font l'expérience du même caractère phénoménal et instancient donc les mêmes propriétés phénoménales. La posture orthodoxe serait donc de combiner à la fois un externalisme du contenu et un internalisme phénoménal.

Mais il semble cependant que s'ils adoptent l'externalisme du contenu, les philosophes qui défendent une théorie intentionnaliste de la conscience phénoménale pourraient être engagés à l'externalisme phénoménal (Dretske, 1996; Lycan, 2001; Byrne et Tye, 2006; Tye, 2016)⁵⁶. En effet, les théories intentionnalistes stipulent que le caractère phénoménal d'un état mental se réduit à son contenu intentionnel. Si le contenu

⁵⁴ Putnam (1975, p. 159) et Burge (1979, p. 79) notent également qu'il peut être étendu des noms propres et des termes d'espèce naturelle à une grande variété de types de termes. Une question cruciale est celle de savoir s'il s'applique également aux concepts phénoménaux, que nous utilisons pour référer au caractère phénoménal de nos expériences (sur cette question, voir Ball, 2009 et Veillet, 2012).

⁵⁵ Si on met de côté le fait qu'Oscar est composé à 60% de H₂O tandis qu'Oscar-jumeau est composé à 60% de XYZ.

⁵⁶ Ellis (2010) propose un argument visant à montrer que l'externalisme du contenu est incompatible avec l'internalisme phénoménal indépendamment de si on adopte une théorie intentionnaliste ou non. Je n'ai pas ici l'espace pour évaluer cet argument relativement complexe, mais s'il était probant, il s'agirait manifestement d'un résultat important.

intentionnel est en partie individué par l'environnement extérieur au sujet, alors le caractère phénoménal l'est également. En d'autres termes, deux sujets physiquement identiques pourraient faire l'expérience de caractères phénoménaux différents. Il s'agit d'un résultat que plusieurs considèrent comme tout à fait contre-intuitif⁵⁷. Les débats ont cependant toujours cours sur la question de savoir si l'externalisme phénoménal est une position tenable ou non (Schroer, 2009; Pautz, 2014; Sacchi et Voltolini, 2017; Ross, 2018).

Comme je l'ai noté plus haut, la question de l'externalisme du contenu est indépendante de la question de l'externalisme du véhicule⁵⁸. En effet, on pourrait être externaliste du contenu tout en étant internaliste du véhicule. C'était fort probablement la position adoptée *de facto* par tous les externalistes du contenu avant que l'externalisme du véhicule ne devienne une option théorique disponible à la suite de la parution de l'article de Clark et Chalmers (1998). Mais on pourrait aussi être externaliste du véhicule tout en étant internaliste du contenu. On pourrait effectivement soutenir que l'état mental d'un sujet est constitué par certains éléments de son environnement tout en maintenant que le contenu de cet état mental n'est déterminé que par les propriétés intrinsèques de ce qui constitue l'état mental en question. Autrement dit, les éléments de l'environnement qui constituent en partie l'état mental doivent en quelque sorte être considérés comme des états « internes » du sujet du point de vue de l'externalisme du contenu. Il faut cependant alors trouver une manière de redéfinir la notion vexante⁵⁹ d'état interne d'une autre manière qu'en faisant appel à la frontière de la peau, aux limites du cerveau ou à toute autre limite spatialement définie, qui permet de formuler l'externalisme du véhicule. J'adopterai ici l'idée qu'un état interne d'un sujet est un état véhicule ou porteur de contenu intentionnel, ou ce qu'on pourrait plus globalement appeler l'état mental lui-même, qu'on peut distinguer du contenu de cet état mental⁶⁰. La question de l'externalisme du contenu

⁵⁷ Voir l'argument de la Terre inversée de Block (1990) pour une tentative précoce et influente d'exposer le caractère contre-intuitif de l'externalisme phénoménal.

⁵⁸ Il est tout de même probable que les philosophes de sensibilité externaliste aient plus tendance à accepter l'externalisme du véhicule, et vice-versa. Ça ne veut néanmoins pas dire qu'une thèse implique l'autre.

⁵⁹ Gertler (2012) argumente même qu'il n'y a aucune manière de tracer une distinction satisfaisante entre les états internes et externes d'un sujet, ce qui devrait nous contraindre à abandonner les débats entre internalisme et externalisme.

⁶⁰ Pour illustrer la différence entre le véhicule du contenu et le contenu lui-même dans un contexte similaire, Davidson (1987, p. 451-2) utilise l'analogie du coup de soleil. Le coup de soleil n'est intrinsèquement rien d'autre qu'une brûlure de la peau, au même titre que le serait une brûlure occasionnée par de l'eau bouillante.

devient donc la question de savoir si le contenu est en partie déterminé par autre chose que le véhicule de ce contenu. Comprendre la notion d'état interne en ce sens « véhiculaire » ouvre la possibilité à l'externaliste du véhicule de défendre un internalisme du contenu.

Tout comme l'externalisme du contenu, l'externalisme phénoménal est une thèse indépendante de l'externalisme du véhicule. Ça semble moins évident pour l'externalisme phénoménal que pour l'externalisme du contenu, autant parce qu'on comprend normalement la notion d'état interne en termes « spatiaux » que parce que l'internalisme phénoménal est d'emblée pris pour acquis. Dès lors, l'extension du véhicule sera automatiquement aussi l'extension de ce qui détermine le caractère phénoménal, ce qui fait que l'externalisme phénoménal implique l'externalisme du véhicule et inversement. Or, si on comprend plutôt la notion d'état interne au sens véhiculaire proposé plus haut et qu'on ne présuppose pas l'internalisme phénoménal, il pourrait se faire que les états phénoménaux soient en partie constitués d'états externes au sens spatial (qui seraient internes au sens véhiculaire) et que leur caractère phénoménal soit en fait en partie déterminé par des propriétés externes au sens véhiculaire, comme il pourrait se faire que leur caractère phénoménal ne soit déterminé que par des états internes. L'externalisme phénoménal est donc la thèse selon laquelle le caractère phénoménal est déterminé en partie par des états externes au sens véhiculaire⁶¹.

Si les théories intentionnalistes semblent engagées à l'externalisme phénoménal du moment qu'elles acceptent l'externalisme du contenu, les théories de l'intentionnalité phénoménale, elles, semblent engagées à l'internalisme du contenu si elles acceptent l'internalisme phénoménal, au moins en ce qui concerne l'intentionnalité phénoménale. En effet, elles affirment que le contenu intentionnel se réduit au caractère phénoménal. Mais d'après l'internalisme phénoménal, que nous devons probablement considérer comme la position du sens commun, le caractère phénoménal est déterminé par les états internes du

Pourtant, ce qui fait de cette brûlure un coup de soleil est le fait qu'elle a spécifiquement été causée par l'action du soleil. De manière similaire, l'état mental lui-même est constitué par l'instanciation de propriétés qui pourraient, ou non, être distinctes des propriétés permettant d'identifier son contenu.

⁶¹ Cette reformulation permet de bien montrer à quel point l'externalisme phénoménal, tel que l'entendent ses défenseurs (Dretske, Tye, Byrne, etc.), est une thèse radicale. Des protagonistes du mouvement de la cognition éactive et incarnée comme Hurley (1998) ou Noë (2004, 2009), qu'on considère à juste titre comme des représentants par excellence de l'externalisme en général, pourraient même à ce titre compter comme des internalistes phénoménaux au sens défini ici.

sujet. Le contenu intentionnel doit donc également être déterminé par les états internes du sujet, ce qui implique que l'externalisme du contenu est faux au moins pour l'intentionnalité phénoménale.

Les théories de l'intentionnalité phénoménale sont donc fondamentalement des théories internalistes. Comme c'est le cas pour la relation qu'elles entretiennent avec le naturalisme ontologique, cette situation est bien connue. Faisant référence à l'intentionnalité phénoménale, Horgan et Tienson disent : « there is a kind of *narrow* intentionality that is pervasive in human mental life » (2002, p. 521), tandis que Mendelovici soutient que les théories de l'intentionnalité phénoménale présentent une « image radicalement internaliste de l'esprit » (2018, p. 247).

Cela dit, les théories de l'intentionnalité phénoménale disposent tout de même de certains moyens pour tenter de montrer comment certains types de contenus peuvent être déterminés par des facteurs externes, de manière à accommoder les intuitions mobilisées dans les arguments externalistes traditionnels, notamment concernant les termes d'espèces naturelles, les noms propres, les démonstratifs ou les termes singuliers en général. Plusieurs défenseurs des théories de l'intentionnalité phénoménale reconnaissent en effet qu'ils doivent rendre compte de ces cas impliquant *prima facie* un contenu large (Horgan et Tienson, 2002, p. 527-8; Horgan et al., 2004, p. 300; Mendelovici, 2018, p. 124-6)⁶².

Autant faute d'espace qu'en raison de la complexité de ces questions, je ne présenterai que brièvement les différentes suggestions proposées par les défenseurs des théories de l'intentionnalité phénoménale pour rendre compte du contenu large de certains états intentionnels. La plupart de ces explications ne montrent pas en elles-mêmes que le contenu large peut être directement dérivé du contenu étroit, mais plutôt que tout contenu

⁶² Ce ne sont toutefois pas tous les défenseurs des théories de l'intentionnalité phénoménale qui reconnaissent devoir rendre compte de ces contenus larges. Farkas (2008), notamment, tente de montrer qu'il n'est pas nécessaire pour les théories de l'intentionnalité phénoménale de chercher à dériver les contenus larges et qu'elles peuvent donc embrasser « sans compromis » leur caractère purement internaliste.

large présuppose ou doit reposer sur le contenu étroit, c'est-à-dire sur l'intentionnalité phénoménale⁶³.

Selon Horgan et Tienson (2002, p. 528), il y a un caractère phénoménal particulier qui accompagne le fait de considérer que les entités, relations ou propriétés qui nous sont présentées dans l'expérience existent réellement. L'intentionnalité phénoménale détermine donc un ensemble de présuppositions concernant l'existence et la persistance de ces différents types d'entités, que Horgan et Tienson appellent des « grounding presuppositions », ou présuppositions fondationnelles⁶⁴. Les entités actuelles qui satisfont les présuppositions d'un état intentionnel donné constitueront la référence de cet état intentionnel. Selon Horgan et Tienson, le contenu large d'un état intentionnel sera déterminé par les présuppositions fondationnelles de cet état ainsi que par l'entité qui satisfait celles-ci actuellement. Par exemple, le contenu large du terme « eau » est déterminé par les présuppositions fondationnelles d'Oscar et par la substance H₂O, alors qu'il est plutôt en partie déterminé par la substance XYZ pour Oscar-jumeau. Mais le fait qu'une entité donnée est la référence d'un état intentionnel est uniquement déterminé par les présuppositions fondationnelles générées par l'intentionnalité phénoménale. Le terme « eau » réfère au H₂O pour Oscar parce qu'il a des présuppositions fondationnelles selon lesquelles il existe dans son environnement une certaine substance ayant un certain nombre de propriétés, et la substance H₂O remplit ces conditions. Horgan et Tienson soutiennent donc qu'en un sens fondamental, le contenu large associé à cet état mental peut être considéré comme étroitement déterminé, et ce même si le contenu « eau » pour Oscar-jumeau a les mêmes présuppositions fondationnelles qu'Oscar, mais pas les mêmes conditions de satisfaction larges et donc pas le même contenu. En effet, l'entité qui constitue la référence de leur état intentionnel est celle qui remplit les conditions fournies par leurs présuppositions fondationnelles, déterminées par l'intentionnalité phénoménale.

⁶³ Allant à l'encontre de l'esprit des théories externalistes, Mendelovici dit dans ce contexte : « the reference conditions of a[n] [intentional state] are not imposed on us by the world, but are in an important way up to us » (2018, p. 140).

⁶⁴ Le type de caractère phénoménal déterminant les « grounding presuppositions » auquel font référence Horgan et Tienson n'est pas sans rappeler ce que d'autres appellent le sentiment de présence (Dokic, 2010; Matthen, 2010; Ferretti, 2018).

Horgan et Tienson concluent donc qu'il ne peut y avoir de contenu large s'il n'y a pas de prime abord un contenu étroit le rendant possible.

Mendelovici tente quant à elle d'expliquer le fait que certains de nos états intentionnels semblent avoir un contenu large par le fait que nous nous attribuons nous-mêmes ces contenus, qui ont alors un caractère dérivé. De la même manière que nous considérons⁶⁵ que le signe « arrêt » sur le bord de la route signifie qu'il faut s'arrêter, et que cette signification dérive du fait qu'on considère qu'il a cette signification, certains de nos états P-intentionnels auraient un contenu large en plus de leur contenu étroit parce que nous considérons que ces états représentent dérivativement ces contenus larges.

Selon Mendelovici, nous pouvons représenter dérivativement des contenus que nous ne sommes pas en mesure de représenter directement. Pour reprendre son exemple, nous pouvons considérer qu'une salière tient lieu de la personne la plus drôle au monde, même si nous ne savons pas nous-mêmes qui est cette personne. Donc, l'état intentionnel d'Oscar, qui pense par exemple que l'eau est mouillée, a un contenu étroit, mais Oscar peut aussi considérer que son état représente dérivativement un contenu large, et que le concept *eau* qui figure dans sa pensée inclut dans son contenu la référence⁶⁶ du terme « eau », c'est-à-dire la substance H₂O. Son état représente alors dérivativement l'espèce naturelle H₂O, et ce même s'il n'est pas en mesure de se représenter lui-même directement ce contenu. C'est en vertu du fait que Oscar s'autoattribue un contenu qui inclut dans ses conditions de satisfaction la référence de son état intentionnel que cet état a un contenu large, différent de celui d'Oscar-jumeau.

Comme pour les « grounding presuppositions » de Horgan et Tienson, même si ces autoattributions ne déterminent pas elles-mêmes le contenu large de ces états, elles déterminent néanmoins le fait qu'ils ont un contenu large. On peut en quelque sorte comprendre les propositions de Horgan et Tienson et de Mendelovici comme fournissant

⁶⁵ Bien entendu, ces états de considération sont eux-mêmes des états P-intentionnels.

⁶⁶ Ce stratagème permet de rendre compte d'une large gamme de contenus larges. Par exemple, le patient qui a une conception erronée de l'arthrite considère par ailleurs que les conditions d'application correctes de son concept d'arthrite sont déterminées par ce que les experts de sa communauté linguistique entendent par « arthrite », ce qui fait qu'il peut représenter dérivativement le contenu large du terme « arthrite », qui dépend de sa communauté linguistique.

les conditions d'existence du contenu large, mais pas ses conditions d'identité. L'intentionnalité phénoménale a donc une certaine priorité sur le contenu large, mais elle ne peut en rendre complètement compte.

Je vais ici laisser au lecteur le soin de décider s'il considère que ce manquement est un problème important pour les théories de l'intentionnalité phénoménale. Il faut ce faisant tout de même prendre conscience du fait que l'externalisme du contenu n'est plus aujourd'hui le dogme incontesté qu'il a déjà été. En effet, plus ou moins depuis ses débuts, il été confronté à au moins deux problèmes qui ont suscité de vifs débats et généré une littérature importante, mais qui ne semblent avoir commencé à dissuader les philosophes que relativement récemment. Premièrement, plusieurs ont soulevé le fait que l'externalisme paraît incompatible avec le type d'accès privilégié que nous avons à nos états mentaux et à leur contenu⁶⁷. En effet, il nous semble que nous savons souvent précisément non seulement dans quels états mentaux nous nous trouvons, mais aussi quel est leur contenu. Or, en permettant que le contenu de nos états mentaux soit déterminé par des faits extérieurs de notre environnement qui pourraient nous être systématiquement inaccessibles, l'externalisme du contenu semble menacer cette connaissance privilégiée que nous semblons avoir du contenu de nos états mentaux.

Deuxièmement, l'externalisme du contenu semble être incompatible avec l'idée selon laquelle le contenu des états mentaux contribue causalement à la production du comportement, si on suppose que le comportement doit être causé par les états internes du sujet (Stich, 1978; Fodor, 1980; Dretske, 1988; Burge, 1989; Fodor, 1991; Yablo, 1996). En effet, nous considérons normalement que les contenus que nous attribuons à nos états mentaux ont une pertinence causale dans la production de notre comportement. Si j'explique mon action d'ouvrir le réfrigérateur par le fait que je crois qu'il contient des cornichons à l'aneth et que je désire manger des cornichons à l'aneth, le contenu de ces états doit contribuer à expliquer pourquoi j'effectue cette action plutôt qu'une autre. Mais l'externalisme du contenu fait en sorte que les contenus sont individués par des facteurs

⁶⁷ La littérature sur cette question est immense. Pour les premiers échanges, voir Davidson (1987), Burge (1988), Boghossian (1989) et McKinsey (1991). Ludlow et Martin (1998) et Nuccetelli (2003) sont des recueils des textes les plus importants parus à l'époque sur le sujet, et Goldberg (2015) est un recueil plus récent portant sur cette question ainsi que sur des sujets connexes.

environnementaux, qui ne font potentiellement aucune différence dans la production du comportement. Si mon jumeau sur Terre-jumelle souhaite manger des cornichons à l'aneth et ouvre le réfrigérateur pour cette raison, le fait que les cornichons appartiennent à l'espèce des courgettes sur Terre-jumelle plutôt qu'à l'espèce des concombres, comme c'est le cas sur Terre, ne fait aucune différence quant à l'explication et à la production de son comportement. En d'autres termes, le contenu tel qu'individué par l'externalisme semble être causalement superflu⁶⁸.

Cette présentation schématique des problèmes auquel fait face l'externalisme du contenu ne vise certainement pas à montrer que ce dernier est non viable. Comme la majorité des philosophes aujourd'hui, je considère comme évident qu'il existe une grande variété de contenus larges. Mais il faut néanmoins reconnaître que l'externalisme du contenu vient avec ce genre de problèmes persistants, que certains pourraient considérer comme suffisamment importants pour alimenter un certain doute à l'égard des approches globalement externalistes de l'intentionnalité. Il est donc juste de laisser la chance à des programmes de recherche internalistes comme les théories de l'intentionnalité phénoménale de montrer dans quelle mesure elles peuvent fournir une alternative viable au programme externaliste dominant des quarante dernières années. En somme, l'incapacité à individuer les contenus larges est une faiblesse potentielle des théories de l'intentionnalité phénoménale au même titre que l'est son caractère antinaturaliste, mais en raison du contexte que je viens d'exposer, elle ne peut en elle-même servir d'argument décisif en sa défaveur.

Dans la prochaine section, je vais proposer et défendre un argument contre les théories de l'intentionnalité phénoménale. Cet argument, que je crois décisif, vise à montrer que ces théories ne contribuent pas à améliorer notre compréhension du phénomène de l'intentionnalité.

⁶⁸ Certains philosophes (Block, 1986, 1987; Fodor, 1980, 1987) en ont conclu qu'il fallait postuler deux types de contenus, un contenu large déterminé en partie par l'environnement, et un contenu étroit responsable de la production du comportement. Cette solution ne me semble pas dénuée de tout mérite, mais il reste tout de même à spécifier de manière satisfaisante la relation qu'entretiendraient ces deux types de contenu.

CHAPITRE 3. UN ARGUMENT CONTRE LES THÉORIES DE L'INTENTIONNALITÉ PHÉNOMÉNALE

3.1. L'argument

Comme je l'ai indiqué plus haut, les états intentionnels ont des conditions de correction ou de satisfaction, qu'on peut faire correspondre à leur contenu⁶⁹. Les conditions de satisfaction d'un état intentionnel, lorsqu'elles sont satisfaites, sont satisfaites par l'objet ou l'état de choses auquel réfère l'état intentionnel. La croyance que la neige est blanche est vraie si et seulement si la neige est blanche, le désir qu'il y ait une tempête de neige est assouvi si et seulement s'il y a une tempête de neige et la perception d'une pomme rouge est véridique si et seulement s'il y a effectivement une pomme et celle-ci est bel et bien rouge⁷⁰. Les états intentionnels exemplifient donc une forme minimale de normativité, au sens où on peut les évaluer comme corrects ou incorrects, satisfaits ou insatisfaits. Il y a un sens à dire d'une croyance qu'elle est vraie ou d'une représentation en général qu'elle est correcte, mais il n'y a pas de sens à dire qu'une table est vraie, par exemple, parce que la table n'est pas un état intentionnel et n'a en conséquence pas de conditions de satisfaction.

On dit aussi parfois que les états qui ont des conditions de satisfaction ont une direction d'ajustement. Cette expression sert à distinguer deux types de direction d'ajustement, la direction d'ajustement de type monde-tête propre aux états cognitifs comme les croyances, et la direction d'ajustement tête-monde propre aux états conatifs comme les désirs. Le fait qu'un état ait une direction d'ajustement implique qu'il ait des conditions de satisfaction, et le fait qu'un état ait des conditions de satisfaction implique qu'il ait une direction d'ajustement⁷¹.

⁶⁹ Il s'agit d'un fait tenu pour trivial par la vaste majorité des philosophes travaillant sur la notion d'intentionnalité. Voir Searle (1983, p. 10-13) et Siewert (1998, p. 188-94) pour une exposition plus détaillée de cette idée. Mendelovici, cependant, émet des doutes quant au fait qu'il soit nécessaire pour un état intentionnel d'avoir des conditions de satisfaction (2018, p. 92).

⁷⁰ Les concepts et les termes, qui sont respectivement les constituants des propositions et des énoncés, peuvent également être conçus comme ayant des conditions de satisfaction. Leurs conditions de satisfaction sont les conditions dans lesquelles il est correct de les appliquer.

⁷¹ Il peut parfois y avoir des cas où il n'est pas clair qu'il y ait à proprement parler une direction d'ajustement ou même des conditions de satisfaction. Si je me demande si *p*, ou si je doute que *p*, mon état semble avoir un contenu mais pas nécessairement de conditions de satisfaction. Ces cas semblent indiquer qu'avoir des conditions de satisfaction est une condition suffisante mais non nécessaire pour être intentionnel. On pourrait

Je souhaite demeurer le plus neutre possible sur la source ainsi que la nature de cette normativité minimale des états intentionnels. Je laisse donc ouverte la question de savoir si les normes qui gouvernent l'évaluation des états intentionnels en fonction de leur contenu peuvent être ramenées à des faits naturels non normatifs, ainsi que celle de savoir si la normativité des états intentionnels peut être d'ordre non conceptuel. À ce sujet, on pourrait penser que le fait qu'une représentation puisse être évaluée comme correcte ou incorrecte implique nécessairement qu'elle ait une structure propositionnelle. Mais avec la caractérisation très générale de la notion de condition de satisfaction que j'utilise ici, des représentations de type pictural ou iconique, ou sous forme de distributions de probabilité, par exemple, pourraient très bien avoir des conditions de satisfaction, à condition bien sûr d'en fournir une analyse appropriée. Le point important pour le moment est que les états intentionnels ont des conditions de satisfaction, peu importe la manière dont ils les acquièrent ou ce qui les constitue.

Mais, comme je vais tenter de le montrer, si on prend la caractérisation sommaire habituelle de la phénoménalité comme effet que cela fait d'être dans un état mental et qu'on adopte une théorie de l'intentionnalité phénoménale, il semble que rien ne nous permet de comprendre pourquoi les états intentionnels ont des conditions de satisfaction, et donc un contenu. On peut probablement admettre, si on met de côté l'externalisme du contenu pour un instant, que si deux états perceptuels diffèrent dans leur contenu, alors ils diffèrent dans leur caractère phénoménal. S'il y a une différence entre les contenus de deux expériences perceptuelles, cela implique normalement qu'il y a aussi une différence entre les caractères phénoménaux associés à ces expériences perceptuelles. En ce sens, il n'est pas faux de dire que le caractère phénoménal d'un état perceptuel détermine son contenu, ou en tout cas co-varie avec celui-ci. Mais même si le caractère phénoménal nous donnait des conditions d'identité pour le contenu intentionnel, c'est-à-dire qu'il nous permettrait d'individuer les contenus intentionnels, il ne nous donnerait pas les conditions d'existence du contenu intentionnel. Ou plus exactement, il ne nous explique pas à lui seul pourquoi un caractère

tout de même soutenir que ces exemples sont en fait des attitudes d'ordre supérieur et que se demander si p équivaut à vouloir savoir si p et que douter que p équivaut soit à se demander si p , soit à penser qu'on ne sait pas que p , auquel cas ces états seraient respectivement satisfaits si on sait si p et si on ne sait pas que p . Il s'agit quoi qu'il en soit de cas très minoritaires que j'écarterai pour le moment.

phénoménal, défini comme « effet que cela fait », serait accompagné d'un contenu ou de quoi que ce soit pouvant être évalué comme satisfait ou insatisfait.

Ici, le problème vient du fait que le concept traditionnel d'un « effet que cela fait d'être dans un état mental » n'est pas à première vue un concept minimalement normatif au sens où le concept d'intentionnalité l'est. La définition de la conscience phénoménale que nous avons initialement adoptée rend en quelque sorte les propriétés phénoménales représentationnellement inertes, s'apparentant à quelque chose comme une « peinture mentale » (Block, 1996, 2003) ne référant à rien, sauf peut-être à elle-même. Cette conception a manifestement encore trop partie liée avec la conception traditionnelle de la conscience phénoménale conçue en termes de *qualia*, essentiellement non représentationnels.

Ainsi défini, un « effet que cela fait » ne peut être évalué comme correct ou incorrect, satisfait ou insatisfait. Il n'y a pas de sens à se demander si l'effet que cela fait pour x de ressentir une douleur ou de goûter du chocolat est satisfait ou insatisfait. Ceci fait en sorte qu'on ne peut analyser ou expliquer le concept d'erreur, ou de conditions de satisfaction, en termes d'« effet que cela fait⁷² ». Mais la possibilité d'évaluer ainsi les états intentionnels se trouve au cœur de la notion d'intentionnalité. On peut dire que le fait pour un état d'avoir un contenu n'est en fait rien d'autre que le fait pour cet état d'avoir des conditions de satisfaction. Si, comme je l'ai soutenu plus haut, la relation *en vertu de* à laquelle font appel les théories de l'intentionnalité phénoménale doit avoir une dimension explicative et si le concept de conscience phénoménale ne peut expliquer pourquoi les états intentionnels ont des conditions de satisfaction, il faut renoncer à l'idée que certains états

⁷² Il s'agit d'un problème similaire au problème de l'erreur qui affligeait les premières théories du « tracking ». Si un état m d'un système S ne fait que covarier avec un élément e de l'environnement de S , rien dans cette situation nous autorise à qualifier d'erreur la situation où m est instancié sans que e ne le soit. Aucune norme nous dit que m doit être instancié si et seulement si e est instancié. Imaginons maintenant qu'un sujet expérimente l'effet que cela fait d'entendre une fanfare et considérons que ce caractère phénoménal est conçu comme une pure « peinture mentale » représentationnellement inerte. S'il n'y a pas de fanfare présente dans l'environnement du sujet, il semble que rien ne nous autorise à considérer que ce caractère phénoménal fait erreur, puisqu'aucune norme ne fait en sorte que ce caractère phénoménal est censé nous informer à propos des fanfares ou de quoi que ce soit d'autre.

ont un contenu en vertu de leur caractère phénoménal, et donc renoncer à l'idée qu'il existe de l'intentionnalité phénoménale⁷³.

On pourrait cependant vouloir rejeter l'idée selon laquelle la relation *en vertu de* doit être explicative et avancer plutôt que la relation entre les propriétés intentionnelles et les propriétés phénoménales est une relation de détermination primitive et inexplicable. Je vais commenter brièvement cette option, adoptée notamment par Woodward (2018), qu'on pourrait qualifier de primitiviste. Le primitivisme est un type de théorie concernant la relation de dépendance qui peut exister entre deux types de propriétés A et B. Une théorie primitiviste à propos de la relation de dépendance qu'entretiennent les propriétés A à l'égard des propriétés B va soutenir que cette relation est primitive, inexplicable ou encore *sui generis*. Autrement dit, les propriétés A dépendent des propriétés B, mais on n'a aucune explication de pourquoi c'est le cas⁷⁴. Le primitivisme s'oppose au réductionnisme, pour lequel la relation de dépendance est explicable d'une manière ou d'une autre, ce qui nous permet de réduire les propriétés A aux propriétés B. Dans le cas présent, adopter un primitivisme concernant la relation entre les propriétés intentionnelles et phénoménales consisterait à dire que les propriétés phénoménales déterminent les propriétés intentionnelles, ou que les sujets instancient des propriétés intentionnelles en vertu du fait qu'ils instancient des propriétés phénoménales, mais qu'on n'a pas d'explication de pourquoi c'est le cas.

Les théories primitivistes ne sont en général pas des théories très populaires étant donné la pauvreté de leur contribution à l'explication du phénomène dont elles traitent. On considère habituellement qu'il faut d'excellentes raisons théoriques pour les adopter. Comme je l'ai noté plus haut, certains ont soutenu, en réponse au « hard problem of consciousness », que les propriétés phénoménales surviennent sur des propriétés physiques ou fonctionnelles, même si on n'arrive pas à expliquer cette relation de survenance, qu'il

⁷³ On pourrait également raffiner ou enrichir notre conception de la conscience phénoménale de manière qu'on puisse comprendre comment elle peut par elle-même donner lieu à l'intentionnalité. Je discute de cette option un peu plus loin.

⁷⁴ Certains interprètent les théories matérialistes de type B (Chalmers, 2003), c'est-à-dire les théories qui soutiennent qu'il y a un fossé épistémique mais pas de fossé ontologique entre les propriétés phénoménales et les propriétés physiques ou fonctionnelles, comme des théories de type primitiviste. En général, les théories qui consistent en l'affirmation d'une relation de survenance entre deux types de propriétés sans fournir d'explication de cette relation peuvent compter comme des théories primitivistes au sens entendu ici.

faut alors considérer comme primitive. Ce genre de position est normalement motivé par le naturalisme ontologique, qu'on peut considérer ici comme une forme de principe d'économie ontologique. Mais même dans ce cas-là, il n'est pas clair que leurs vertus naturalistes permettent à ce genre de théories de justifier leur primitivisme. Or, il n'y a même pas de raison théorique comparable pour adopter une théorie primitiviste concernant la relation entre les propriétés intentionnelles et phénoménales. Comme nous l'avons vu plus haut, les théories de l'intentionnalité phénoménale ne peuvent être considérées comme des théories naturalistes. De ce point de vue, il y aurait même un coût théorique à adopter une théorie de l'intentionnalité phénoménale. Il semble donc que nous ne sommes même pas proches d'avoir des raisons théoriques suffisantes pour adopter un primitivisme concernant la relation entre les propriétés intentionnelles et phénoménales.

À la lumière de l'argument que j'ai présenté, la situation peut être considérée à plusieurs égards comme semblable à celle du « hard problem of consciousness » de David Chalmers. Le « hard problem of consciousness », comme je l'ai expliqué plus haut, consiste dans le fait qu'on ne voit pas comment les propriétés phénoménales pourraient se réduire à des propriétés physiques ou fonctionnelles. Il se manifeste notamment dans l'intuition, exploitée par Chalmers et apparemment partagée par de nombreux philosophes, que les zombies philosophiques sont concevables, c'est-à-dire qu'il est concevable que deux sujets soient fonctionnellement et physiquement identiques, mais qu'un des deux ait une conscience phénoménale et l'autre non⁷⁵. Cette intuition est alimentée par le fait que les états mentaux conscients semblent exemplifier certaines propriétés nouvelles, à savoir des propriétés conférant un effet que cela fait d'être dans cet état pour le sujet, qui ne se retrouvent pas au niveau des propriétés physiques et fonctionnelles.

Dans la situation qui nous occupe ici, ce sont plutôt les propriétés intentionnelles qui sont censées se réduire aux propriétés phénoménales. Je soutiens que, de manière comparable au « hard problem », la réduction apparaît problématique compte tenu du fait que les propriétés intentionnelles manifestent une caractéristique, ici le fait qu'elles

⁷⁵ Comme c'est bien connu, toute la question est de savoir si le fait que cette situation soit concevable implique qu'elle soit métaphysiquement possible. Sur cette question, voir entre autres Yablo (1993), Balog (1999), Gendler et Hawthorne (2002) et Chalmers (2009).

confèrent des conditions de satisfaction aux états intentionnels, qu'on ne retrouve pas dans les propriétés phénoménales simplement caractérisées en termes d'« effet que cela fait ». Si l'analogie tient bon et que les propriétés intentionnelles sont effectivement irréductibles aux propriétés phénoménales, il faudrait s'attendre à ce qu'on puisse concevoir des « zombies phénoménaux », c'est-à-dire des sujets instanciant des propriétés phénoménales, mais aucune propriété intentionnelle. De tels sujets se retrouveraient dans des états mentaux ayant un caractère phénoménal, mais aucun contenu.

Or, de nombreux philosophes considèrent aujourd'hui qu'il est difficile de concevoir une telle chose. Dans l'argument des *duplicatas phénoménaux* que j'ai présenté plus haut, Horgan et Tienson semblent montrer que le fait pour un sujet d'instancier des propriétés phénoménales implique toujours que celui-ci instancie également des propriétés intentionnelles. De manière similaire, les défenseurs des théories intentionnalistes font appel à l'intuition de la transparence de l'expérience pour argumenter que lorsqu'un sujet tente de porter attention au caractère phénoménal de son expérience, il ne trouve toujours que l'objet ou le contenu de son expérience (Harman, 1990; Tye, 1995; Crane, 2003). Cela semble impliquer qu'un état mental ne pourrait avoir de caractère phénoménal sans avoir également un contenu. Les zombies phénoménaux seraient donc inconcevables et il ne pourrait y avoir d'instanciation de propriétés phénoménales sans instanciation de propriétés intentionnelles. Mais alors, si tout cela est vrai, il doit y avoir un problème avec mon argument. Si, comme je le soutiens, les propriétés phénoménales ne sont pas en mesure de conférer un contenu aux états intentionnels de la même manière que les propriétés physiques ou fonctionnelles ne sont pas en mesure de conférer un caractère phénoménal aux états physiques d'un sujet dans le cadre du « hard problem of consciousness », pourquoi les zombies phénoménaux sont-ils inconcevables alors que les zombies de Chalmers, eux, sont concevables?

Il se pourrait en fait que l'expression consacrée « effet que cela fait » soit inadéquate ou insuffisante et occulte certaines caractéristiques de la conscience phénoménale. Notre conception de la conscience phénoménale serait en fait plus riche que ce que laissait croire la conception traditionnelle associée à la notion de *qualia* et nous permettrait de comprendre comment les propriétés phénoménales peuvent procurer un

contenu aux états intentionnels. Siewert (1998), dans un livre pionnier pour les théories contemporaines de l'intentionnalité phénoménale, propose une expression alternative au classique « what it's like » qui capturerait mieux cette seconde conception de la conscience phénoménale : « [t]he phenomenal character of vision⁷⁶ is the way it seems for it to look some way to someone » (p. 219). Je ne tenterai pas de proposer une traduction pour cette expression; elle serait inévitablement maladroite et alambiquée. Siewert remarque que cette nouvelle définition fait ressortir le fait que les états phénoménaux sont intrinsèquement « assessable for accuracy ». Le fait pour un état d'être « assessable for accuracy » correspond à ce que j'ai appelé la normativité minimale de l'intentionnalité, le fait que les états intentionnels sont évaluables en fonction de leurs conditions de satisfaction. Les propriétés phénoménales ne seraient donc plus représentationnellement inertes, comme elles pouvaient l'être sous la première définition de phénoménalité comme simple « effet que cela fait ». On aurait alors une seconde définition de la conscience phénoménale, qui expliciterait le fait qu'elle implique des conditions de satisfaction.

Siewert tente de montrer que les états phénoménaux sont « assessable for accuracy » en faisant remarquer qu'on ne peut pas concevoir d'état phénoménal qui ne soit pas déjà évaluable comme correct ou incorrect. C'est la raison pour laquelle les zombies phénoménaux, instanciant des propriétés phénoménales sans instancier de propriétés intentionnelles, sont inconcevables. Si je suis dans un état phénoménal manifestant l'effet que cela fait de voir un carré bleu devant moi (ou plutôt, *the way it seems for it to look to me as if there was a blue square before me*), par exemple, mon état est automatiquement évaluable en fonction de s'il y a bel et bien un carré bleu devant moi. Si on met de côté les traditionnels cas problématiques comme les humeurs et peut-être même les douleurs, il semble effectivement que toutes les expériences sont toujours « assessable for accuracy ».

Il est probablement juste de dire que la plupart des défenseurs des théories de l'intentionnalité phénoménale adoptent implicitement ou explicitement cette seconde

⁷⁶ Comme à peu près tous les philosophes travaillant sur ces questions, Siewert utilise la vision comme cas paradigmatique. On peut cependant supposer qu'il sera possible d'adapter cette expression pour les différentes modalités sensorielles.

conception de la conscience phénoménale⁷⁷ (par exemple, Horgan et Tienson, 2002, p. 521-2; Loar, 2003). J'ai commencé par présenter la première conception de la phénoménalité puis montrer qu'elle n'explique pas l'intentionnalité avant d'introduire la seconde, plus populaire parmi les défenseurs des théories de l'intentionnalité, parce que cela me semblait être le cheminement naturel de l'argumentation. Mais il est très probable que la plupart des défenseurs des théories de l'intentionnalité phénoménale soient tout à fait conscients des problèmes qui découleraient du fait de concevoir les propriétés phénoménales comme représentationnellement inertes, que j'ai exposés plus haut.

À l'inverse, adopter quelque chose comme la conception de la conscience phénoménale de Siewert, c'est-à-dire une conception selon laquelle le caractère phénoménal implique des conditions de satisfaction, semble permettre de résoudre ce genre de problème. En effet, si les états phénoménaux sont intrinsèquement évaluables comme satisfaits ou insatisfaits, il n'y a pas de difficulté à voir comment ils peuvent conférer cette même caractéristique aux états intentionnels. Les propriétés phénoménales pourraient alors non seulement individuer le contenu intentionnel, mais également expliquer pourquoi les états intentionnels ont un contenu. Il s'ensuivrait qu'on pourrait très bien soutenir, comme le font les théories de l'intentionnalité phénoménale, qu'il existe de l'intentionnalité phénoménale, c'est-à-dire des états qui sont intentionnels en vertu de leur caractère phénoménal.

Il y a cependant un problème avec cette nouvelle suggestion, problème qu'avait déjà identifié Gertler (2001) en réponse à Siewert, et qu'a également développé Bordini

⁷⁷ Il y a néanmoins quelques exceptions notables. Farkas (2013), par exemple, soutient que la phénoménalité n'a pas elle-même de conditions de satisfaction, mais qu'elle permet de constituer un contenu ou un objet intentionnel lorsqu'elle se trouve à être structurée de manière systématique, ordonnée et cohérente dans une expérience. Cette suggestion, comme celle, similaire, de Masrour (2013), arbore manifestement un certain air kantien. Je vais profiter de cette occasion pour traiter le problème que pourrait causer ce genre de position à mon argument. J'ai soutenu plus haut que la phénoménalité conçue comme « représentationnellement inerte » ne pouvait pas à elle seule déterminer l'existence du contenu. Farkas et Masrour avancent que les propriétés phénoménales elles-mêmes sont effectivement représentationnellement inertes, mais qu'elles parviennent néanmoins à déterminer le fait qu'un état a un contenu lorsqu'elles sont structurées d'une certaine façon. Ma réponse consiste à dire qu'il n'est pas clair que ces théories peuvent encore être considérées comme des théories de l'intentionnalité phénoménale, puisque ce ne sont plus à proprement parler les propriétés phénoménales qui déterminent l'existence du contenu, mais plutôt les propriétés structurant le caractère phénoménal de manière à ce qu'un contenu soit généré. L'état mental a donc un contenu non pas en vertu de ses propriétés phénoménales, mais en vertu de ces propriétés structurantes qui ne sont pas elles-mêmes des propriétés phénoménales.

(2017b) plus récemment. Le fait que les états phénoménaux soient intrinsèquement évaluables comme satisfaits ou insatisfaits est tout à fait compatible avec, et semble même militer en faveur de ce que j'ai appelé les théories intentionnalistes, selon lesquelles la conscience phénoménale dépend de l'intentionnalité. En effet, si, comme ces théories le soutiennent, les sujets instancient des propriétés phénoménales en vertu du fait qu'ils instancient des propriétés intentionnelles, il faut s'attendre à ce que les états phénoménaux soient intrinsèquement intentionnels, donc évaluables comme satisfaits ou insatisfaits, puisqu'il s'avère que les états phénoménaux se réduisent aux états intentionnels. Le fait que les états phénoménaux soient intrinsèquement « assessable for accuracy » ne ferait alors qu'exposer leur caractère fondamentalement intentionnel, et non expliquer pourquoi ils peuvent produire un contenu pour les états intentionnels. Dans ce contexte, il est tout à fait normal que les zombies phénoménaux soient inconcevables. En effet, on ne pourrait concevoir un sujet instanciant des propriétés phénoménales sans instancier des propriétés intentionnelles non pas parce que les propriétés intentionnelles dépendraient des propriétés phénoménales, mais plutôt au contraire parce que les propriétés phénoménales dépendraient des propriétés intentionnelles et que les états phénoménaux seraient fondamentalement intentionnels. La différence avec le « hard problem » vient du fait qu'aucune intuition ne nous incite à penser que les propriétés physiques pourraient dépendre des propriétés phénoménales, n'en déplaise à Berkeley, ce qui fait qu'on semble pouvoir tout à fait détacher les propriétés phénoménales des propriétés physiques ou fonctionnelles.

La seconde conception de la conscience phénoménale proposée par Siewert et selon laquelle les états phénoménaux impliquent des conditions de satisfaction, que j'ai recrutée ici pour essayer d'expliquer comment les propriétés phénoménales peuvent produire du contenu, soutient donc autant sinon plus les théories intentionnalistes que les théories de l'intentionnalité phénoménale. Elle ne fait que nous dire que les propriétés phénoménales et les propriétés intentionnelles sont étroitement liées, voire indissociables, sans nous indiquer lesquelles sont plus fondamentales. Nous sommes donc en quelque sorte revenus au point de départ. Comment décider qu'est-ce qui dépend de quoi?

À ce stade-ci, une des options qui s'offre à nous serait d'adopter une théorie de l'identité entre les propriétés intentionnelles et les propriétés phénoménales. Selon ce genre de théorie, l'intentionnalité et la phénoménalité seraient en fait une seule et même chose. Cette position est comme le point limite où se rencontrent les théories de l'intentionnalité phénoménale et les théories intentionnalistes. En effet, cette thèse est en quelque sorte à la fois compatible avec l'intentionnalisme et avec les théories de l'intentionnalité phénoménale. Il faut préciser que c'est à strictement parler inexact, puisque j'ai formulé ces thèses en termes de relation de détermination métaphysique, ce que j'ai appelé l'interprétation doctrinale. Or, si une propriété est identique à une autre propriété, il s'agit d'une seule et même propriété. Puisqu'il est en général tout à fait bizarre de dire qu'une propriété est instanciée en vertu du fait qu'elle est instanciée, on doit considérer que la thèse de l'identité n'est ni une thèse intentionnaliste ni une thèse de l'intentionnalité phénoménale à proprement parler. Mais si on utilise ces termes de manière plus relâchée, ou si on favorise l'interprétation neutre de la relation de détermination, la théorie de l'identité peut en un certain sens être considérée à la fois comme une théorie de l'intentionnalité phénoménale et comme une théorie intentionnaliste⁷⁸.

Il n'est cependant pas clair ici non plus pourquoi on devrait dire qu'il s'agit d'une théorie de l'intentionnalité en termes de conscience phénoménale plutôt que l'inverse. Mendelovici (2018) défend une théorie de l'identité entre les propriétés intentionnelles et les propriétés phénoménales qu'elle présente néanmoins comme une forme de théorie de l'intentionnalité phénoménale. Selon elle, on peut justifier une telle présentation si on soutient par ailleurs que les propriétés phénoménales/intentionnelles exhibent plus de caractéristiques associées à la conscience phénoménale qu'à l'intentionnalité : « such a theory claims that, at bottom, phenomenal consciousness/intentionality is more like what we generally take phenomenal consciousness to be like than what we generally take intentionality to be like » (2018, p. 112). Mendelovici compte parmi les caractéristiques de

⁷⁸ On voit donc ici que les théories de l'intentionnalité phénoménale et les théories intentionnalistes ne sont en fait pas des théories directement rivales. En effet, l'une est une théorie de l'intentionnalité tandis que l'autre est une théorie de la conscience phénoménale. On peut avoir l'impression qu'elles sont incompatibles notamment en raison de l'opposition entre les orientations philosophiques générales dans lesquelles elles ont tendance à s'inscrire, ainsi qu'en raison du fait qu'elles ne sont compatibles qu'à condition d'adopter une théorie de l'identité entre les propriétés phénoménales et intentionnelles.

l'intentionnalité, par opposition à celles attribuées à la conscience phénoménale, le fait qu'elle est relativement abondante, externaliste, relationnelle et naturalisable, etc.⁷⁹

Quoi qu'il en soit, comme nous le verrons, cette nouvelle option échoue tout autant à régler le problème que j'ai identifié pour les théories de l'intentionnalité, du moment qu'elle implique que les états phénoménaux/intentionnels ont intrinsèquement des conditions de satisfaction. En effet, dans ce qui va suivre, je vais essayer de montrer, sans nécessairement conclure en faveur des théories intentionnalistes, que soutenir que les états phénoménaux ont intrinsèquement des conditions de satisfaction ne permet pas aux théories de l'intentionnalité phénoménale d'expliquer l'intentionnalité.

Supposons pour un moment que les propriétés intentionnelles se réduisent effectivement aux propriétés phénoménales et que celles-ci sont intrinsèquement « assessable for accuracy », ce qui leur permet de conférer un contenu aux états intentionnels. J'ai noté plus haut que le fait pour un état intentionnel d'avoir des conditions de satisfaction était un élément crucial de l'intentionnalité. Expliquer l'intentionnalité implique d'expliquer cet élément de l'intentionnalité. Mais dire que les états phénoménaux ont intrinsèquement des conditions de satisfaction ne constitue pas une explication de pourquoi ils ont des conditions de satisfaction. Cela revient plus ou moins à stipuler que les états phénoménaux sont intentionnels, et ensuite à dire que les états intentionnels se réduisent aux états phénoménaux. Il s'agirait d'une bien piètre théorie de l'intentionnalité. On n'explique pas ce qu'est l'intentionnalité, on ne fait qu'affirmer que les états phénoménaux ont déjà des conditions de satisfaction, et donc un contenu. La question de savoir pourquoi les états intentionnels ont un contenu n'est alors que repoussée un niveau plus bas, au niveau des états phénoménaux. Rendue là, elle ne reçoit cependant aucune réponse des théories de l'intentionnalité phénoménale⁸⁰. Une théorie de l'intentionnalité adéquate serait une théorie qui nous expliquerait non seulement pourquoi ces états ont le

⁷⁹ Il peut être bon de noter que cette conception compte comme une théorie de l'intentionnalité phénoménale forte, au sens où tous les états intentionnels sont P-intentionnels. À ce titre, elle implique que tous les états intentionnels ont un caractère phénoménal propre et distinctif.

⁸⁰ Une manière de régler le problème pourrait être de trouver ensuite une théorie de la conscience phénoménale qui expliquerait comment les propriétés phénoménales peuvent produire des conditions de satisfaction. Mais une telle théorie serait en fait la théorie de l'intentionnalité qu'on cherchait au départ. Les théories de l'intentionnalité phénoménale deviendraient en quelque sorte superflues pour expliquer l'intentionnalité.

contenu qu'ils ont, mais surtout pourquoi ils ont un contenu tout court, ce que ne font pas les théories de l'intentionnalité phénoménale⁸¹. On voit donc qu'adopter la conception selon laquelle les propriétés phénoménales ont intrinsèquement des conditions de satisfaction, combinée avec une théorie de l'intentionnalité phénoménale, ne permet pas d'expliquer l'intentionnalité.

Ce qu'on cherche à savoir, autrement dit, c'est pourquoi il y a des conditions de satisfaction, peu importe si elles proviennent d'états phénoménaux ou intentionnels. Les défenseurs des théories de l'intentionnalité phénoménale qui adoptent une conception de la conscience phénoménale du type de celle de Siewert ne répondent pas à cette question. Les théories de l'intentionnalité phénoménale ne sont donc pas des théories de l'intentionnalité en un sens fondamental. Elles ne parviennent pas, ou n'ont pas pour objectif, de spécifier à quelles conditions un état doit être considéré comme intentionnel dans un vocabulaire qui ne ferait pas déjà référence à des conditions de satisfaction, et donc à de l'intentionnalité. En d'autres termes, elles n'expliquent pas ce qu'est l'intentionnalité, ou ne sont pas des théories explicatives de l'intentionnalité⁸². J'en conclus qu'à moins de résoudre ce problème, les théories de l'intentionnalité phénoménale doivent être considérées comme problématiques, dans la mesure où elles n'expliquent pas pourquoi les états intentionnels ont un contenu à partir de leur caractère phénoménal.

En somme, la forme globale de mon argument est la suivante. Ou bien la conscience phénoménale est représentationnellement inerte, ou bien elle n'est pas représentationnellement inerte. Si le défenseur des théories de l'intentionnalité phénoménale adopte la conception traditionnelle selon laquelle la conscience phénoménale est représentationnellement inerte, il n'arrive pas à rendre compte du fait que

⁸¹ Il n'est à vrai dire même pas clair qu'elle permette d'individuer le contenu. On peut supposer, encore une fois mettant de côté l'externalisme du contenu, que le caractère phénoménal covarie avec le contenu, mais cette covariation n'est peut-être pas suffisante pour constituer une explication de pourquoi les états intentionnels ont le contenu qu'ils ont en termes phénoménaux.

⁸² Certains de leurs développements théoriques pourraient par ailleurs avoir une autre utilité. Elles pourraient par exemple permettre d'introduire des distinctions pertinentes entre différents types d'intentionnalité et clarifier les relations entre eux, contribuant ce faisant à éclairer le phénomène de l'intentionnalité, sans pour autant pouvoir servir de théorie fondamentale de l'intentionnalité. Elles pourraient peut-être alors prendre le rôle de ce que j'ai appelé plus haut dans ma discussion sur le naturalisme une théorie descriptive, plutôt que celui d'une théorie « métaphysique » élucidant la nature fondamentale de l'intentionnalité.

les états intentionnels ont des conditions de satisfaction. Si, suivant Siewert, il modifie la définition traditionnelle pour tenir compte du fait que les états phénoménaux ont intrinsèquement des conditions de satisfaction, cette nouvelle définition est tout à fait compatible avec la théorie intentionnaliste, selon laquelle les états phénoménaux dépendent des états intentionnels. Mais favoriser l'option des théories de l'intentionnalité phénoménale est problématique puisqu'on se retrouve à présupposer sans explication le fait que les états phénoménaux ont des conditions de satisfaction, et donc que les états intentionnels ont des conditions de satisfaction. Le problème est que c'est justement ce qu'une théorie de l'intentionnalité devrait chercher à expliquer. Il faut donc rejeter la thèse fondamentale des théories de l'intentionnalité phénoménale, c'est-à-dire l'idée qu'il y a des états qui ont un contenu en vertu de leur caractère phénoménal. Autrement dit, il faut rejeter l'idée qu'il y a de l'intentionnalité phénoménale.

3.2. Les alternatives

3.2.1. Théories intentionnalistes traditionnelles

Dans la dernière section, j'ai tenté de montrer que les théories de l'intentionnalité phénoménale ne parviennent pas à rendre compte de l'intentionnalité, et plus précisément du fait que les états intentionnels ont des conditions de satisfaction, à partir de la conscience phénoménale, que celle-ci soit conçue comme représentationnellement inerte ou non. En d'autres termes, l'intentionnalité ne dépend pas de la conscience phénoménale au sens où l'entendent les défenseurs des théories de l'intentionnalité phénoménale. Quelles sont les conséquences de ce résultat, et quelle théorie de la relation qu'entretiennent la phénoménalité et l'intentionnalité devrait-on maintenant adopter? Dans la prochaine section, qui sera inévitablement plus spéculative, je vais examiner quelques-unes des options qui s'offrent maintenant à nous avant d'esquisser brièvement une proposition qui, sans résoudre totalement le problème de la relation entre l'intentionnalité et la phénoménalité, pourrait éventuellement nous permettre de surmonter certaines des difficultés rencontrées par les différentes théories croisées jusqu'ici.

Il faut tout d'abord spécifier que mon argument ne repose sur aucune conception particulière de la conscience phénoménale. Sa première prémisse est en fait la disjonction

des deux conceptions de la conscience phénoménale disponibles, la conception traditionnelle en termes d'« effet que cela fait » et la conception alternative de Siewert. Il est d'ailleurs autant compatible avec une conception « séparatiste », selon laquelle les propriétés intentionnelles et les propriétés phénoménales sont métaphysiquement indépendantes les unes des autres, qu'avec la conception inverse selon laquelle les propriétés phénoménales et intentionnelles sont métaphysiquement liées, excluant évidemment la possibilité que les propriétés intentionnelles dépendent des propriétés phénoménales⁸³. En effet, si on est attiré par la conception traditionnelle « séparatiste », le résultat de mon argument n'a évidemment rien de bien surprenant. Si on adopte plutôt la conception contraire selon laquelle l'intentionnalité et la conscience phénoménale sont métaphysiquement liées, que j'ai en quelque sorte présupposée tout au long de ce mémoire, on aura automatiquement tendance à se rediriger vers les théories intentionnalistes. On pourrait peut-être même éventuellement construire un argument en faveur des théories intentionnalistes prenant comme prémisses l'argument présenté plus haut ainsi que le rejet de la conception séparatiste. Je ne tenterai cependant pas moi-même de formuler un tel argument⁸⁴.

On pourrait donc penser que le cheminement de l'argumentation que j'ai mené jusqu'ici débouche naturellement sur une théorie de type intentionnaliste. Je ne suis cependant pas convaincu que les théories intentionnalistes, du moins telles que traditionnellement formulées, fournissent une explication satisfaisante ou complète de la conscience phénoménale, et plus spécifiquement de l'aspect subjectif du caractère phénoménal. Dans ma présentation de la conscience phénoménale, j'ai distingué l'aspect qualitatif de l'aspect subjectif de l'expérience et j'ai indiqué qu'une théorie de la conscience phénoménale se devait de rendre compte de ces deux aspects. Or, plusieurs (Zahavi, 2003; Kriegel, 2005, 2007 et 2009; Schlicht, 2011) considèrent que les théories intentionnalistes ne sont pas en mesure d'expliquer l'aspect subjectif de l'expérience. En

⁸³ On voit donc que mon argument a une portée assez restreinte. Il est incompatible avec les théories de l'intentionnalité phénoménale, mais demeure compatible avec à peu près toutes les conceptions restantes de l'intentionnalité, de la conscience phénoménale et de la relation entre les deux.

⁸⁴ Je ne suis pas certain qu'il soit valide. Il se pourrait par exemple qu'à la fois l'intentionnalité et la conscience phénoménale dérivent d'un phénomène plus fondamental, auquel cas elles ne seraient pas indépendantes l'une de l'autre mais la conscience phénoménale ne dépendrait pas de l'intentionnalité.

effet, dire que le caractère phénoménal d'une expérience est déterminé par son contenu n'explique pas nécessairement pourquoi cette expérience a un caractère phénoménal tout court ni pourquoi elle a la propriété d'être quelque chose pour le sujet de cette expérience⁸⁵. Cela s'explique peut-être par le fait que les théories intentionnalistes sont la plupart du temps présentées comme ayant pour objectif de rendre compte spécifiquement de l'aspect qualitatif de l'expérience (voir par exemple Harman, 1990, p. 33; Tye, 1995, p. 3; Speaks, 2015, p. 3-4; mais voir cependant Hill, 2009, p. 19), ce qui fait qu'elles n'ont pas une histoire particulièrement intéressante à raconter sur l'aspect subjectif.

Au contraire, les théories d'ordre supérieur (Rosenthal, 1986, 2005; Lycan, 1996; Carruthers, 2000), comme les théories autoreprésentationnelles (Kriegel, 2009), semblent avoir spécifiquement comme objectif de rendre compte de l'aspect subjectif de la conscience phénoménale (voir notamment Rosenthal, 1991 et Lycan, 1996, chap. 4). En effet, une manière d'expliquer l'aspect subjectif d'un état mental M_1 instancié par un sujet S au temps t serait de soutenir que S se trouve à t dans un état mental M_2 qui fait référence à ou a pour objet M_1 . M_2 pourrait être identique à M_1 , auquel cas on aurait affaire à une théorie autoreprésentationnelle, ou bien M_2 pourrait être numériquement distinct de M_1 , auquel cas on aurait plutôt affaire à une théorie d'ordre supérieur. Il s'agit dans les deux cas d'une manière somme toute élégante d'expliquer pourquoi un état mental conscient a un aspect subjectif. Cet aspect subjectif vient du fait que le fait d'être dans un état mental conscient implique une référence au sujet, et plus spécifiquement une référence à l'état mental conscient en question. Les théories d'ordre supérieur ont néanmoins dû faire face à un certain nombre d'objections⁸⁶.

Une des critiques les plus fréquentes contre les théories d'ordre supérieur consiste en l'exposition d'un dilemme. Ou bien l'état intentionnel d'ordre supérieur est conscient,

⁸⁵ Comme le fait remarquer Schlicht, ce même contenu aurait pu être inconscient, auquel cas il n'aurait été accompagné d'aucun caractère phénoménal (Schlicht, 2011, p. 505). C'est pour cette raison que les théories intentionnalistes doivent fournir des conditions supplémentaires pour spécifier, parmi l'ensemble des états intentionnels, lesquels sont phénoménalement conscients.

⁸⁶ Les théories autoreprésentationnelles ont comparativement fait leur apparition relativement récemment, ce qui explique pourquoi elles ne traînent pas encore ce genre de bagage d'objections. Il est en fait inexact de dire que les théories autoreprésentationnelles sont récentes puisqu'elles remontent fort probablement jusqu'à Brentano (Kriegel, 2009, p. 14), mais elles le sont certainement dans les discussions contemporaines en philosophie analytique de l'esprit.

ou bien il ne l'est pas. S'il l'est, il requiert à son tour un autre état d'ordre supérieur, et ainsi de suite jusqu'à l'infini. S'il ne l'est pas, on ne voit pas comment un état non conscient pourrait donner lieu à de la conscience⁸⁷. Kriegel (2003; 2005) utilise cet argument pour justifier la supériorité des théories autoreprésentationnelles sur les théories d'ordre supérieur. En effet, si l'état de premier ordre et l'état d'ordre supérieur sont un seul et même état, la régression s'arrête net.

Quoi qu'il en soit, l'argument principal en faveur des théories d'ordre supérieur comme des théories autoreprésentationnelles part de la prémisse, en apparence raisonnable, qu'un état mental conscient est un état mental dont on est conscient (Rosenthal, 1986, p. 465; Kriegel, 2011, p. 86-7). Mais il y a une ambiguïté ici. Lorsqu'on dit qu'on est conscient d'un état mental, on peut vouloir dire soit qu'on est conscient de l'état mental lui-même, c'est-à-dire du fait qu'on est dans cet état mental, soit qu'on est conscient de l'objet ou du contenu intentionnel de l'état mental. Je crois qu'il est faux de dire que pour qu'un état mental d'un sujet soit phénoménalement conscient, il faut que le sujet soit conscient du fait qu'il a cet état mental. Il s'agirait plutôt ici de conscience de soi ou de métacognition, qu'il faut distinguer de la conscience phénoménale. Je crois plutôt que la seule condition requise pour que l'état mental d'un sujet soit phénoménalement conscient est que le sujet soit conscient de l'objet ou du contenu intentionnel de son état mental. Il ne semble donc pas être nécessaire que le sujet d'un état conscient soit aussi dans un état qui fait référence à cet état conscient, peu importe que ce second état soit identique au premier ou non. Ainsi interprété, le fait qu'un état conscient soit un état dont on est conscient n'offre aucun soutien aux théories d'ordre supérieur et aux théories autoreprésentationnelles.

Ce très bref survol semble donc indiquer qu'aucune des théories intentionnalistes classiques, de premier ordre ou d'ordre supérieur, ne se révèle être une alternative complètement satisfaisante aux théories de l'intentionnalité phénoménale concernant la

⁸⁷ Une autre objection traditionnelle consiste à soulever le fait qu'on a tendance à attribuer des états conscients à de jeunes enfants et à une variété d'animaux. Or, si on doit comprendre l'état d'ordre supérieur comme un état dont le contenu contient par exemple le concept de croyance ou d'état mental, les jeunes enfants et les animaux, qui ne maîtrisent pas de tels concepts, ne pourraient avoir d'états conscients selon les théories d'ordre supérieur.

relation entre la conscience phénoménale et l'intentionnalité. En effet, les théories intentionnalistes de premier ordre ne fournissent que très peu de détails sur l'aspect subjectif de la conscience phénoménale, tandis que les théories d'ordre supérieur ou autoreprésentationnelles ne sont en fait pas appuyées par l'argument principal proposé en leur faveur et menacent de confondre conscience phénoménale et conscience de soi⁸⁸. Je vais maintenant présenter le genre de théorie qui pourrait éventuellement surmonter certaines de ces difficultés et nous mener vers une conception comparativement plus plausible de la relation entre l'intentionnalité et la phénoménalité. Il ne s'agit pas, du moins pas encore, d'adopter cette nouvelle théorie. Comme nous le verrons, elle vient elle-même avec certaines difficultés importantes. Néanmoins, il s'agit d'une nouvelle option qu'il vaudrait la peine d'explorer.

3.2.2. Approches énaactives et incarnées de la cognition

Depuis un peu plus d'une vingtaine d'années, un nouvel ensemble d'approches de la cognition a fait son apparition en philosophie des sciences cognitives, pour ensuite progressivement s'étendre à la philosophie de l'esprit plus traditionnelle⁸⁹. Il s'agit des approches dites énaactives et incarnées, selon lesquelles l'action et le corps du sujet jouent un rôle constitutif dans la cognition⁹⁰. Inspiré autant de la phénoménologie de tradition husserlienne (particulièrement Merleau-Ponty, 1945) que de la robotique (Brooks, 1991) et de la théorie des systèmes dynamiques (Thelen et Smith, 1993; Van Gelder, 1995 et 1998), ce courant regroupe un vaste ensemble de théories et de thèses variées, ce qui fait qu'il comprend évidemment ses dissensions internes⁹¹. Les approches énaactives et

⁸⁸ L'argumentation extrêmement schématique et très probablement injuste présentée plus haut ne vise évidemment pas à convaincre qui que ce soit. Il s'agit plutôt d'une forme de progression narrative menant aux théories qui me semblent être relativement plus prometteuses. Par exemple, il n'est pas clair du tout que la conscience de soi minimale décrite par Zahavi et Kriegel dans le cadre de leur théorie autoreprésentationnelle, à distinguer d'une conscience de soi de type métacognitif, tombe sous la critique présentée plus haut.

⁸⁹ Plusieurs idées misent de l'avant par ce courant étaient cependant déjà entretenues par Merleau-Ponty (1945) et Gibson (1979), notamment.

⁹⁰ Quelques-uns des ouvrages les plus influents et les plus importants pour cet ensemble d'approches sont Varela et al. (1991), Clark (1997), Hurley (1998), Noë (2004), Gallagher (2005) et Thompson (2007). La littérature sur le sujet a continué de prendre de l'ampleur dans les dix dernières années.

⁹¹ Un exemple de ce genre de tension est l'opposition entre les approches « transcendantalistes » d'inspiration phénoménologique décelables notamment dans Varela, Thompson et Rosch (1991), Thompson (2007) et peut-être Gallagher (2017), et les approches plus proches d'un naturalisme traditionnel, qu'on retrouve par exemple chez Clark (1997, 2008) et Hutto et Myin (2013, 2017).

incarnées cherchent cependant toutes à s'opposer aux approches computationnalistes classiques, selon lesquelles la cognition consiste essentiellement en la manipulation de représentations symboliques internes. Au contraire, les approches énaactives et incarnées mettent de l'avant l'idée fondamentale, quoiqu'encore imprécise, que la cognition est déterminée par un ensemble d'interactions dynamiques entre le corps, le cerveau et l'environnement du sujet. Cette thèse va aussi souvent de pair avec ce que j'ai appelé plus haut l'externalisme du véhicule.

On peut globalement comprendre cette idée de deux manières. Tout d'abord, on pourrait soutenir la thèse plus faible selon laquelle l'action et le corps du sujet influencent causalement les processus cognitifs. Cette interprétation est tout à fait compatible avec les approches plus conservatrices de la cognition⁹². Les approches énaactives et incarnées vont plutôt adopter la thèse plus forte selon laquelle l'action et le corps d'un sujet contribuent à constituer les processus cognitifs de ce sujet. Traduit dans le vocabulaire du présent mémoire, cela donne approximativement la thèse selon laquelle un sujet instancie des propriétés intentionnelles et des propriétés phénoménales en partie en vertu du fait qu'il a un certain corps et qu'il entre en interaction de manière dynamique avec son environnement⁹³.

Par exemple, Gibson (1979) a introduit l'idée, largement reprise par la suite par les approches énaactives et incarnées, selon laquelle une grande partie, si ce n'est la totalité de nos expériences perceptuelles, est constituée de perceptions d'*affordances*, c'est-à-dire de possibilités d'action. Les *affordances* sont des propriétés relationnelles de l'environnement, dépendant du type de corps qu'a le sujet ainsi que d'un ensemble de

⁹² Aizawa (2007) et Adams et Aizawa (2010) soutiennent que les arguments offerts par les approches énaactives et incarnées de la cognition, spécifiquement en ce qui a trait à l'externalisme du véhicule, n'appuient en fait que l'interprétation faible.

⁹³ Il est clair que d'autres conditions doivent être remplies pour qu'un sujet instancie des propriétés intentionnelles et phénoménales. Un arbre a un corps et entretient certaines relations dynamiques avec son environnement, mais ne semble pas, en tout cas à première vue, instancier de propriétés intentionnelles ou phénoménales (quoi que puissent en penser certains défenseurs de l'énaactivisme autopoïétique, ex : Thompson, 2007 et 2011; Froese et Di Paolo, 2011). Ces conditions sont donc évidemment non suffisantes pour l'intentionnalité et la conscience phénoménales, mais le point des approches énaactives et incarnées est qu'elles sont nécessaires, ce que n'ont généralement pas reconnu les approches traditionnelles. Je vais donner plus loin un peu plus de détails sur ce que pourrait être une conception énaactive et incarnée de l'intentionnalité qui fournirait également des conditions suffisantes pour l'instanciation de propriétés intentionnelles.

normes variées. Lorsque je perçois une chaise dans la vie quotidienne, je la perçois avant tout comme un objet sur lequel je peux m'asseoir. Je perçois le fait qu'elle m'offre la possibilité de m'y asseoir. La saillance de cette possibilité peut être modulée par le fait, par exemple, que j'ai mal aux jambes après avoir marché plusieurs heures, ou par le fait que la chaise en question est en fait une œuvre d'art dans un musée. L'*affordance* offerte par la chaise est aussi évidemment dépendante du type de corps que j'ai. Si j'avais le corps d'un chien, ou d'une pieuvre, par exemple, la chaise ne m'apparaîtrait pas comme un endroit approprié pour me reposer. De manière générale, nous percevons la situation et les éléments de l'environnement autour de nous comme nous permettant de réaliser certaines actions et pas d'autres, en fonction de notre corps et des normes s'appliquant dans le contexte⁹⁴. Le contenu de ce genre d'états perceptuels est constitutivement déterminé par le corps et l'action du sujet.

Il est pertinent de remarquer que la notion d'*affordance* peut être caractérisée en termes de contenu. Je peux percevoir qu'un élément de mon environnement me permet d'effectuer une certaine action alors qu'en fait il ne me le permettrait pas si j'entreprenais l'action en question⁹⁵. Merleau-Ponty offre une description phénoménologique de l'expérience du joueur de soccer (1942, p. 182-3), dans laquelle les ouvertures entre les joueurs adverses peuvent être interprétées comme des *affordances* d'effectuer une passe vers un coéquipier. Si la passe est interceptée parce que j'avais mal évalué la rapidité du défenseur ou la distance entre moi et mon coéquipier (et non parce que j'ai raté le geste technique d'effectuer la passe), il y a un sens en lequel je me suis mal représenté l'*affordance*. Peut-être plus simplement, si je vois une chaise comme une opportunité de m'asseoir, mais qu'il s'agit en fait d'un présentoir en carton représentant une chaise, on peut dire que je fais erreur en percevant la chaise comme une possibilité de m'asseoir. Dans les deux cas, la situation ne m'offrait en fait pas la possibilité d'action que j'avais perçue au départ. On peut donc spécifier des conditions de satisfaction pour les *affordances* et,

⁹⁴ Par exemple, « il ne faut pas s'asseoir sur une œuvre d'art » est une norme s'appliquant dans le contexte d'un musée.

⁹⁵ On pourrait se demander dans ce cas quelle est la direction d'ajustement des *affordances*. On considère habituellement qu'elles ont une double direction d'ajustement, à la manière des représentations *pushmi-pullyu* de Millikan (1995). Elles représentent l'environnement comme étant d'une certaine façon, mais elles engagent simultanément le sujet à effectuer l'action rendue possible.

plus généralement pour les contenus orientés vers l'action auxquels font appel les approches énaactives et incarnées⁹⁶. Elles semblent donc pouvoir répondre au critère devant lequel échouaient les théories de l'intentionnalité phénoménale.

Les approches énaactives et incarnées de la cognition apportent une contribution pertinente pour la question qui nous occupe, c'est-à-dire concernant la relation entre l'intentionnalité et la phénoménalité, car, comme nous le verrons plus loin, elles peuvent nous fournir une conception de l'intentionnalité éclairant mieux une variété de propriétés phénoménales et rendant mieux compte de l'aspect subjectif de la conscience phénoménale que d'autres types de conceptions de l'intentionnalité. Il s'agirait donc d'adopter quelque chose comme un intentionnalisme de premier ordre, mais fondé sur une conception énaactive et incarnée de l'intentionnalité plutôt que sur une des conceptions traditionnelles, par exemple comprises en termes de « tracking » ou de rôle fonctionnel⁹⁷.

Il existe toute une variété de conceptions possibles de l'intentionnalité dans le camp des approches énaactives et incarnées, que je n'aurai pas l'espace de défendre ou de présenter en détail. Il y a tout d'abord la théorie de l'intentionnalité habile (*skilled intentionality*) (Bruineberg et Rietveld, 2014) selon laquelle l'intentionnalité est la tendance d'un sujet à saisir de manière optimale (*optimal grip*) un champ d'affordances. Ensuite, Gallagher (Gallagher et Miyahara, 2012; Gallagher, 2017) propose la théorie de l'intentionnalité énaactive, qui lie la conception pragmatiste de Brandom (1994; 2000), selon laquelle l'intentionnalité serait déterminée par des normes sociales intégrées implicitement qui s'expriment par des pratiques d'engagement et d'obligations se manifestant dans l'action des agents intentionnels, avec l'intentionnalité opérative de Merleau-Ponty (1945), qui se développe dans l'interaction corporelle dynamique d'un système avec son environnement et avec d'autres systèmes intentionnels⁹⁸. Hutto et Myin

⁹⁶ Voir Siegel (2014) pour une défense de l'idée que toutes les *affordances* ont des conditions de satisfaction et pour une analyse détaillée du contenu des *affordances*.

⁹⁷ Comme nous le verrons plus loin, cette proposition a cependant d'autres limitations importantes qui ne lui permettent pas de résoudre à elle seule le problème de la relation entre l'intentionnalité et la phénoménalité. Elle me semble tout de même pertinente dans la mesure où elle offre des pistes de solution inaccessibles aux autres conceptions intentionnalistes.

⁹⁸ Cette conception hybride se présente en quelque sorte comme une dénaturation de la conception originale de Brandom, pour lequel l'intentionnalité est essentiellement discursive. Pour Gallagher, les pratiques

(2017) proposent quant à eux de reprendre la téléosémantique de Millikan (1984) selon laquelle un état intentionnel est un état consommé par un système pour réaliser sa fonction d'indiquer des éléments de l'environnement, mais pour caractériser spécifiquement une forme primitive et non représentationnelle d'intentionnalité, l'Ur-intentionnalité, à distinguer d'une intentionnalité représentationnelle, qui serait douée de contenu⁹⁹.

Finalement, il y a la théorie du guidage (Rosenberg et Anderson, 2008; Anderson et Chemero, 2009), pour laquelle, très grossièrement, un état intentionnel est un état qu'un sujet peut utiliser pour guider son action et qui est dirigé vers l'objet ou l'état de choses par rapport auquel l'action serait effectuée. Par exemple, si je perçois visuellement une balle de tennis que je veux frapper, mon action de frapper la balle est guidée par mon état perceptuel, et celui-ci représente la balle de tennis et pas autre chose parce que mon action est orientée vers la balle de tennis. Cette conception dérive en quelque sorte l'intentionnalité « mentale » de l'intentionnalité de l'action. Elle dispose également d'une solution relativement élégante au problème de l'erreur : un état intentionnel fait erreur si et seulement si l'action guidée par l'état en question aurait tendance à échouer spécifiquement à cause du guidage offert par l'état intentionnel. Comme pour les autres conceptions mentionnées plus haut, cette conception s'articule particulièrement bien avec l'idée selon laquelle les *affordances* jouent un rôle crucial dans le contenu intentionnel¹⁰⁰.

d'engagement et d'obligations décrites par Brandom s'expriment d'abord dans une interaction corporelle avant de s'étendre à une interaction proprement linguistique.

⁹⁹ C'est ici l'occasion, finalement, de dire deux mots sur la relation entre la notion d'intentionnalité et la notion de représentation. Dans la tradition analytique, ces deux notions ont toujours plus ou moins été utilisées de manière interchangeable. Cependant, de nombreux partisans des approches éactives et incarnées ont cherché à rejeter l'idée que la cognition est essentiellement une affaire de représentation, qu'ils associent aux conceptions computationnalistes classiques. Plusieurs de ces partisans souhaitent néanmoins conserver l'idée que la cognition est intentionnelle, c'est-à-dire qu'elle se caractérise par une certaine direction vers des objets (voir par exemple Gallagher, 2017, p. 83 et Hutto et Myin, 2017, p. 103). La relation entre la représentation et l'intentionnalité apparaît donc plus complexe (voir tout de même Roy (2015) pour une défense de la thèse selon laquelle l'intentionnalité implique la représentation). Je crois que la notion d'intentionnalité implique minimalement des normes spécifiant des conditions de satisfaction, ce qui semble impliquer une certaine notion de contenu. Mais il s'agit d'une contrainte relativement faible, dans la mesure où ce contenu n'a pas nécessairement à être conçu comme devant représenter le monde de manière objective et détaillée et peut être constitutivement orienté vers l'action, à la manière d'une *affordance*. Ce genre de compromis me semble être une posture relativement raisonnable dans le conflit persistant des « representation wars » en sciences cognitives.

¹⁰⁰ Elle n'est pas non plus très loin de la conception téléosémantique de Millikan (voir Rosenberg et Anderson, 2008, p. 3). En effet, dans les deux théories, le contenu est déterminé par l'utilisation que fait le système de l'état intentionnel. La différence se trouve dans le fait que, chez Millikan, cet usage est déterminé

Ces différentes propositions ne sont pas nécessairement incompatibles les unes avec les autres, et plusieurs combinaisons pourraient donner des résultats intéressants. Je crois que la théorie du guidage est, pour le moment, celle qui spécifie le plus clairement les conditions d'existence et d'identité du contenu intentionnel. Elle me semble également pouvoir jouer le rôle d'un cadre général pour l'intentionnalité éactive et incarnée dans lequel les autres conceptions peuvent prendre place pour souligner ou clarifier des aspects de certains types particuliers d'intentionnalité dans différents contextes ou à différents niveaux de complexité¹⁰¹.

Une conception de l'intentionnalité éactive et incarnée de ce genre rend mieux compte de l'aspect subjectif de la conscience phénoménale que les conceptions intentionnalistes de premier ordre traditionnelles, ou semble à tout le moins avoir plus de détails à donner sur la question. On peut supposer qu'une explication de l'aspect subjectif de l'expérience repose en partie sur une explication de comment certaines propriétés non triviales du sujet contribuent à déterminer et influencer le contenu de son expérience. Or, comme nous l'avons vu avec les *affordances*, les contenus intentionnels éactifs et incarnés sont constitutivement déterminés par le type de corps qu'a le sujet et le type d'agent qu'est le sujet. La perception d'une scène donnée par un sujet sera nécessairement teintée par ce genre de propriétés du sujet, l'orientation de son corps, sa position dans l'espace, ses possibilités d'actions dans le contexte et toute une gamme de sensations intéroceptives modulant son rapport à son environnement. Les états intentionnels éactifs et incarnés ont un aspect subjectif parce que leur contenu est constitutivement déterminé par le type de corps qu'ont leurs sujets et le type d'activités qui sont les leurs. La théorie éactive et incarnée est taillée sur mesure pour pouvoir fournir ce genre de détails, qui nous permettent de commencer à mieux comprendre ce que pourrait être l'aspect subjectif de la conscience phénoménale. De plus, elle nous offre ce genre de compréhension sans avoir à faire appel

par la fonction propre du système, elle-même déterminée par l'histoire évolutive de l'organisme, ce qui ouvre la porte au cas classique du *swampman* (Davidson, 1987). Le contenu intentionnel dans la théorie du guidage est plutôt déterminé par l'utilisation *actuelle* que fait le système de son état intentionnel en vue d'actions possibles (Rosenberg et Anderson, 2008, p. 24).

¹⁰¹ Par exemple, l'Ur-intentionnalité de Hutto et Myin se trouve manifestement à un niveau phylogénétique et ontogénétique plus primitif que l'intentionnalité éactive de Gallagher. On pourrait toutefois les comprendre toutes deux comme des manières plus ou moins élaborées pour le système intentionnel de guider des actions plus ou moins complexes.

aux théories intentionnalistes d'ordre supérieur et aux problèmes qui leur sont généralement associés.

Différentes théories proposées dans le giron des approches éactives et incarnées, pouvant fort probablement être intégrées à la forme d'intentionnalisme introduite plus haut, permettent également d'expliquer une grande variété d'aspects qualitatifs de l'expérience. La théorie sensorimotrice de Noë et O'Regan (O'Regan et Noë, 2001; Noë, 2004; Noë, 2009; O'Regan, 2011), notamment, offre la promesse d'expliquer entre autres les différences phénoménales entre les différentes modalités sensorielles ainsi que le caractère phénoménal associé au sentiment de présence mentionné plus haut. La théorie sensorimotrice affirme que la perception consiste en la compréhension implicite de schèmes de dépendance sensorimoteurs, c'est-à-dire des lois et régularités qui gouvernent les relations entre les mouvements du sujet et les entrées sensorielles¹⁰². Lorsque je bouge la tête ou effectue une saccade visuelle pour explorer mon environnement, les stimuli visuels imprimés sur ma rétine sont modifiés de manière systématique. Ces modifications suivent certaines régularités spécifiées mathématiquement, qui varient notamment en fonction des propriétés de l'objet ou de la scène perçue. Dans ce contexte, percevoir un objet ou une situation revient à comprendre comment la stimulation sensorielle liée à cette scène serait modifiée si je faisais tel ou tel mouvement.

Cette théorie pourrait potentiellement expliquer les différences de caractère phénoménal des différentes modalités sensorielles. Ces différences viendraient au moins en partie du fait que chaque modalité est gouvernée par un ensemble distinct de schèmes de dépendance sensorimoteurs. Des stimuli visuels et auditifs, par exemple, vont varier de manière significativement différente si j'effectue un mouvement donné, en accord avec les schèmes de dépendance sensorimoteurs qui sont propres à leur modalité (Noë, 2004, p. 106-13). Elle pourrait aussi expliquer le phénomène de constance perceptuelle, c'est-à-dire

¹⁰² Un des problèmes les plus pressants pour la théorie sensorimotrice est évidemment de spécifier plus exactement la nature de la compréhension implicite dont elle fait mention et sur laquelle elle repose (voir par exemple Block (2005) pour un commentaire en ce sens). Elle est le plus souvent comprise comme une forme de « savoir-comment » (*know-how*) (Noë, 2004, p. 117-22). Je considère que la théorie sensorimotrice doit s'intégrer dans une théorie plus large de l'intentionnalité éactive et incarnée entre autres pour la raison qu'une telle théorie pourrait lui fournir l'explication plus détaillée de la notion de compréhension implicite qu'elle requiert, qui est à première vue une notion intentionnelle.

le phénomène omniprésent en perception lors duquel on semble percevoir des propriétés des objets qui ne varient pas en fonction de la perspective particulière que nous avons sur l'objet, comme les propriétés de couleur ou de forme (Noë, 2004, p. 163-9). Par exemple, je perçois une pièce d'un dollar sur la table comme elliptique de l'endroit où je suis, mais je ne peux m'empêcher de la percevoir simultanément comme ronde. Je la perçois comme ronde parce que je comprends implicitement que si je bougeais pour changer ma perspective sur celle-ci, mon stimulus visuel varierait en accord avec les lois associées au fait que la pièce est ronde : elle deviendrait plus elliptique si je m'éloignais de la table ou deviendrait ronde si je me penchais au-dessus de la table. Finalement, la théorie sensorimotrice offre une explication du sentiment de présence. Le sentiment de présence est quelque chose comme le sentiment que les choses et l'environnement autour de nous existent réellement, pas comme de simples images, mais comme des objets en trois dimensions qu'on peut toucher et avec lesquels on peut interagir. Il s'agit d'une des propriétés permettant de distinguer la perception de l'imagination, qui ne s'accompagne pas d'un tel sentiment de présence. Le sentiment de présence des objets autour de nous vient du fait que les schèmes de dépendance qui gouvernent notre perception d'eux ne dépendent pas que de nous et de nos mouvements. Lorsque j'imagine une chaise, je peux en faire ce que je veux, la transformer en pâte à biscuit ou en quoi que ce soit d'autre. La chaise réelle, quant à elle, conserve certaines proportions constantes peu importe les mouvements que j'effectue¹⁰³. De plus, je la perçois comme un objet en trois dimensions, tangible et présent, parce que je comprends implicitement que je vais voir son dossier si j'en fais le tour, que je peux m'y asseoir ou la soulever, etc., et je comprends de quelle manière mes entrées sensorielles vont être modifiées si j'effectue chacune de ces actions.

Ces explications brèves et schématiques ne représentent que quelques-unes des possibilités qu'offrent les approches éenactives et incarnées de la cognition pour rendre compte du caractère phénoménal de différents types d'états mentaux. L'intérêt des approches éenactives et incarnées de l'intentionnalité vient du fait qu'elles nous donnent une meilleure compréhension d'une large gamme de propriétés phénoménales souvent

¹⁰³ O'Regan (2011, p. 31) appelle élégamment cette caractéristique de notre perception des objets concrets l'insubordination du monde réel.

laissées de côté par les approches plus traditionnelles. Si c'est le cas, cela nous donne des raisons d'adopter à la fois une théorie intentionnaliste de la conscience phénoménale et une conception éactive et incarnée de l'intentionnalité, par opposition à d'autres conceptions plus traditionnelles, sur laquelle fonder cet intentionnalisme¹⁰⁴. Prises ensemble, ces deux théories impliquent que les sujets instancient des propriétés phénoménales en vertu du fait qu'ils instancient des propriétés intentionnelles, comme le veut l'intentionnalisme traditionnel, mais que ces propriétés intentionnelles sont elles-mêmes éactives et incarnées, dépendant donc constitutivement d'interactions dynamiques au sein d'un système comprenant le corps, le cerveau et l'environnement du sujet. Comme je l'ai cependant indiqué plus haut, je n'ai pas la place ici pour développer et défendre un tel argument. Il y a encore beaucoup à faire pour montrer à la fois que les théories éactives et incarnées peuvent être des théories viables de l'intentionnalité et qu'une conception éactive et incarnée de l'intentionnalité permet véritablement d'expliquer à elle seule l'instanciation des propriétés phénoménales. Il faut en ce sens faire preuve de prudence et ne pas nourrir indûment l'engouement contemporain il est vrai parfois exagéré qui entoure les approches éactives et incarnées de la cognition.

Nous pouvons apprécier le pouvoir explicatif des conceptions éactives et incarnées de la cognition, mais il faut également reconnaître qu'elles viennent pour le moment avec certaines limitations significatives. Tout d'abord, malgré quelques tentatives intéressantes¹⁰⁵, elles ne me semblent pas encore offrir d'explication complètement satisfaisante des propriétés phénoménales associées à la perception des couleurs. En effet, la perception des couleurs est généralement conçue comme un phénomène essentiellement passif, à la différence de la perception de formes ou d'autres types de propriétés d'objet.

¹⁰⁴ Un autre avantage potentiel est qu'elle offre une nouvelle perspective de naturalisation de l'intentionnalité et, par conséquent, de la conscience phénoménale. Comme je l'ai noté plus haut, certains défenseurs des approches éactives et incarnées, inspirés par le transcendantalisme husserlien, auront tendance à remettre en question un naturalisme strict. Plusieurs autres, cependant, considèrent que ces approches offrent de nouveaux outils pour comprendre l'apparition de l'intentionnalité dans la nature à partir des interactions dynamiques entre le corps, le cerveau et l'environnement du sujet (voir Hutto et Myin, 2013 et 2017; et plus spécifiquement Hutto et Satnè, 2015).

¹⁰⁵ Voir Noë (2004, chap. 4) et O'Regan (2011, chap. 11) pour une tentative d'explication fondée sur la théorie sensorimotrice présentée plus haut. Selon Noë et O'Regan, notre expérience perceptuelle de la couleur serait constituée par notre compréhension implicite de la manière dont les surfaces colorées changent leur réflexion de la lumière dirigée vers nos photorécepteurs en fonction de nos mouvements.

De plus, à première vue, la couleur particulière qu'a un objet ne semble la plupart du temps pas déterminer directement une possibilité d'action particulière par rapport à l'utilisation qu'on peut faire de cet objet. Si je perçois un arbre en termes d'*affordances* comme un obstacle à contourner ou dans lequel grimper, qu'il soit brun ou magenta à pois jaunes ne semble pas faire une énorme différence quant à la possibilité d'action qu'il m'offre, contrairement à sa forme ou sa texture, par exemple¹⁰⁶. Il reste donc encore beaucoup de travail à faire pour fournir une explication satisfaisante de la perception des couleurs à partir de la cognition éactive et incarnée. Je ne crois cependant pas qu'il y ait une impossibilité de principe à ce qu'une explication de ce genre puisse éventuellement être fournie. Il est également envisageable que les ressources de certaines conceptions plus traditionnelles de la perception de la couleur puissent être utilisées par les approches éactives et incarnées pour produire une telle explication.

Ensuite, il est bien connu que les approches éactives et incarnées sont pour ainsi dire à leur aise lorsqu'il est question de perception et plus généralement d'activité mentale de bas niveau, mais que la cognition dite supérieure, incluant le raisonnement et le langage, leur donne plus de fil à retordre. Il s'agit de ce qu'on appelle le « *scaling up problem* ». En effet, ce genre de capacité semble requérir une activité conceptuelle développée et reposer notamment sur la manipulation de représentations de forme propositionnelle¹⁰⁷. On se trouve manifestement ici très loin du type de contenu orienté vers l'action que j'ai présenté plus haut. Il n'est pour le moment pas clair du tout comment on pourrait rendre compte du langage et de l'activité conceptuelle à partir de la cognition éactive et incarnée¹⁰⁸. Le problème auquel doivent faire face ici les approches éactives et incarnées n'est pas sans

¹⁰⁶ Ce problème semble tirer son origine de l'intuition antifonctionnaliste sur laquelle s'appuyait l'argument du spectre inversé de Shoemaker (1982) mentionné plus haut. Les couleurs de notre environnement pourraient être complètement inversées sans que cela ne fasse de différence par rapport à notre perception de nos possibilités d'action dans celui-ci, de la même manière que le spectre de couleur d'un sujet pourrait être inversé sans qu'il y ait de différences fonctionnelles décelables dans ses dispositions comportementales.

¹⁰⁷ La conception computationnaliste traditionnelle, avec son « langage de la pensée » (Fodor, 1975) productif et systématique, était bâtie sur mesure pour expliquer ce type d'activité cognitive supérieure. On peut dire que les approches éactives et incarnées sont en quelque sorte parties de l'autre direction dans le « spectre » de la cognition, pour ensuite tenter de reconstituer les capacités supérieures à partir de l'activité perceptuelle éactive et incarnée.

¹⁰⁸ Voir cependant Anderson (2014, chap. 7) et Di Paolo et. al. (2018) pour les premières esquisses d'une théorie éactive et incarnée du langage et Gallagher (2017, chap. 10) pour une discussion sur le raisonnement mathématique.

rappeler celui auquel sont confrontées les théories de l'intentionnalité phénoménale lorsqu'elles tentent de dériver l'intentionnalité non phénoménale à partir de l'intentionnalité phénoménale. Un défenseur des approches éactives et incarnées pourrait vouloir adopter ici une stratégie similaire. La théorie interprétationniste décrite plus haut me semble être la mieux à même de permettre ce genre de dérivation. Les contenus conceptuels utilisés lors du raisonnement et conférant une signification aux occurrences linguistiques émergent des pratiques d'interprétation auxquelles s'adonnent les sujets en contexte social. Toute la difficulté, maintenant, est de trouver le moyen de caractériser ces pratiques sans faire appel aux contenus conceptuels qu'elles sont censées générer. Il va sans dire qu'il s'agit d'une tâche colossale à laquelle je ne peux m'attaquer dans le présent mémoire¹⁰⁹.

Une manière de reconnaître les différences entre les types de cognition sous-tendus par l'intentionnalité éactive et incarnée et l'intentionnalité conceptuelle supérieure serait d'adopter ce qu'on appelle la théorie des deux processus (Evans et Frankish, 2009; Stanovich, 2011; Evans, 2012; Evans et Stanovich, 2013), selon laquelle il existe deux modes de raisonnement, et de cognition plus généralement, utilisés par les agents cognitifs humains. Le « processus 1 » est rapide, demande peu d'effort, est phylogénétiquement plus ancien, repose peu sur la mémoire de travail et, ajouterais-je, pourrait tout à fait être interprété comme reposant sur des contenus intentionnels éactifs et incarnés. Le « processus 2 » est plus lent, phylogénétiquement plus récent, demande de l'effort, s'appuie sur la mémoire de travail et, peut-on supposer, opère plutôt sur le genre de contenu conceptuel qui pose problème aux approches éactives et incarnées. La théorie interprétationniste proposée plus haut pourrait constituer une manière de faire le pont entre ces deux types de processus cognitifs.

En somme, je considère que nous pourrions développer une conception plus adéquate de la relation entre l'intentionnalité et la phénoménalité en poursuivant nos

¹⁰⁹ L'intentionnalité éactive de Gallagher (2017, chap. 4), en partie inspirée de l'approche pragmatiste de Brandom, peut être vue comme un premier pas en ce sens. Il y aurait peut-être également lieu de s'inspirer ici des approches simulationnistes de la cognition sociale (Gordon, 1986; Goldman, 1989 et 2006; Gallese et Goldman, 1998), selon lesquelles l'attribution d'états mentaux et l'interprétation d'autrui repose sur la capacité à simuler en soi-même les états mentaux attribués.

recherches dans la direction d'un programme comprenant trois théories : une théorie intentionnaliste de la conscience phénoménale, une théorie éactive et incarnée de l'intentionnalité ainsi qu'une théorie interprétationniste de l'intentionnalité conceptuelle ou de haut niveau, dont les détails resteraient à spécifier. Nous avons vu que l'intentionnalité ne peut dépendre de la phénoménalité, ce qui nous a ensuite redirigés vers l'idée selon laquelle la phénoménalité dépend finalement de l'intentionnalité. La théorie intentionnaliste de la conscience phénoménale basée sur une conception éactive et incarnée de l'intentionnalité permet potentiellement de mieux rendre compte du caractère phénoménal de l'expérience que les théories intentionnalistes concurrentes, et plus spécifiquement de l'aspect subjectif de la conscience phénoménale. C'est la raison pour laquelle je considère que ce genre de conception de l'intentionnalité est relativement plus prometteur que les conceptions intentionnalistes traditionnelles. Il resterait cependant toujours le problème substantiel de rendre compte des capacités cognitives supérieures comme le raisonnement et le langage, et d'expliquer comment ces capacités qui relèvent du « processus 2 » sont liées à l'intentionnalité éactive et incarnée et au « processus 1 ». La théorie interprétationniste complétant cet ensemble théorique aurait en principe cette fonction, reliant l'intentionnalité éactive et incarnée à l'intentionnalité conceptuelle supérieure manifeste dans nos activités de raisonnement et nos pratiques linguistiques.

CONCLUSION

Nos états mentaux sont à la fois dirigés vers des objets ou des états de choses extérieurs à nous et accompagnés d'un « effet que cela fait pour nous » d'être dans ces états. Ces deux caractéristiques de notre vie mentale, que les philosophes appellent l'intentionnalité et la conscience phénoménale, constituent ce que c'est que d'avoir un esprit. La question de savoir quelle est la relation entre les deux apparaît comme cruciale et pressante pour mieux comprendre notre nature d'êtres pensant et percevant. Sous une forme ou une autre, elle a depuis longtemps fait l'objet de nombreuses enquêtes philosophiques, qui ont mis au jour ou défendu différentes conceptions de cette relation. La conception qu'on aura tendance à adopter sera évidemment en grande partie déterminée par la conception qu'on a de chacun de ces phénomènes et de leur importance respective.

Les tenants des théories de l'intentionnalité phénoménale considèrent qu'avoir un esprit signifie avant tout être un être conscient et que la conscience phénoménale se trouve au fondement de l'esprit en général, et en particulier de l'intentionnalité. Selon ces théories, au moins certains états mentaux ont un contenu et ont le contenu déterminé qu'ils ont en vertu du fait qu'ils s'accompagnent d'un caractère phénoménal et du caractère phénoménal déterminé qu'ils ont. Il s'agit de l'intentionnalité phénoménale. S'il y a des états qui ont un contenu sans s'accompagner d'un caractère phénoménal, leur contenu dérive directement de l'intentionnalité phénoménale. Cette conception de l'esprit, qui a connu une forte résurgence ces 15 dernières années, mais qui a probablement une histoire beaucoup plus longue¹¹⁰, tourne somme toute résolument le dos aux approches naturalistes et externalistes qui ont dominé les discussions en philosophie analytique de l'esprit dans les 50 dernières années.

Il se trouve cependant que les théories de l'intentionnalité phénoménale ne parviennent pas à expliquer l'intentionnalité de manière satisfaisante. En effet,

¹¹⁰ J'ai déjà indiqué que les phénoménologues de la tradition husserlienne concevaient l'intentionnalité d'une manière qui peut être considérée comme similaire à plusieurs égards à l'intentionnalité phénoménale. On pourrait cependant peut-être même, en forçant un peu, interpréter les empiristes modernes, construisant les objets de la pensée à partir des sensations, comme les premiers défenseurs de quelque chose comme une proto-théorie de l'intentionnalité phénoménale.

l'intentionnalité implique une forme minimale de normativité, au sens où les états intentionnels peuvent de manière générale être évalués en fonction de leurs conditions de satisfaction. Une croyance sera vraie si et seulement si elle décrit le monde tel qu'il est, un désir sera assouvi si et seulement si le monde est tel que décrit par le désir, une intention sera réalisée si et seulement si l'agent effectue l'action qui est l'objet de l'intention, etc. J'ai avancé que le caractère phénoménal d'un état mental, tel que traditionnellement défini, ne permet pas d'expliquer cette normativité minimale des états intentionnels. Le concept d'un « effet que cela fait » purement qualitatif ne semble pas impliquer l'existence de normes permettant d'évaluer cet « effet que cela fait » comme satisfait ou insatisfait. Même si on accordait aux théories de l'intentionnalité phénoménale que le caractère phénoménal d'un état mental covarie avec son contenu, et détermine donc ses conditions d'identité, on n'aurait toujours pas d'explication de pourquoi cet état mental a un contenu tout court. Ainsi défini, le caractère phénoménal ne détermine pas les conditions d'existence du contenu intentionnel.

Nous avons ensuite vu que ce problème pour les théories de l'intentionnalité phénoménale s'apparente au « hard problem of consciousness », mais qu'il en diffère en ce que, à la différence des zombies philosophiques, les zombies phénoménaux semblent inconcevables. Il y aurait donc des liens conceptuels entre la notion d'intentionnalité et la notion de phénoménalité se manifestant intuitivement, mais que ne permettait pas d'éclairer la conception traditionnelle de phénoménalité adoptée initialement. Ceci nous a mené à formuler une conception modifiée du caractère phénoménal, tenant compte du fait que celui-ci rend toujours ses états automatiquement « assessable for accuracy ». Cependant, cette modification ouvre à nouveau la porte aux conceptions intentionnalistes puisqu'elle est à la fois compatible avec une conception phénoménaliste de l'intentionnalité et une conception intentionnaliste de la phénoménalité. Mais, soutenir à la fois que les états phénoménaux ont intrinsèquement des conditions de satisfaction, autrement dit qu'ils sont intrinsèquement intentionnels, et que les états intentionnels dépendent constitutivement des états phénoménaux ne fournit aucune explication de ce qu'est l'intentionnalité. Cela serait équivalent à vouloir expliquer l'élasticité d'une substance, par exemple, en disant que son élasticité dépend constitutivement de l'instanciation d'une propriété rendant la substance qui la possède intrinsèquement élastique. Cette explication est manifestement

insatisfaisante. Donc, si on considère effectivement que le fait pour un état d'avoir des conditions de satisfaction est un élément crucial de l'intentionnalité, les théories de l'intentionnalité phénoménale doivent jusqu'à preuve du contraire être considérées comme des théories inadéquates de l'intentionnalité puisque soit elles n'expliquent pas ce fait, soit elles le présupposent, ce qui revient à ne pas l'expliquer.

Ce résultat, combiné avec l'idée selon laquelle l'intentionnalité et la phénoménalité sont conceptuellement liées, semble nous inviter à adopter une théorie intentionnaliste, selon laquelle c'est plutôt la phénoménalité qui dépend de l'intentionnalité. Cependant, plusieurs des théories intentionnalistes traditionnellement proposées semblent négliger l'aspect subjectif de la conscience phénoménale. J'ai ensuite tracé les contours d'une théorie intentionnaliste alternative, fondée sur une conception éactive et incarnée de l'intentionnalité, selon laquelle le contenu de l'état intentionnel d'un sujet est fondamentalement lié au corps de ce sujet et à ses capacités d'interagir avec son environnement. Cette théorie semble offrir la possibilité de mieux rendre compte à la fois de l'aspect subjectif de la conscience phénoménale, mais aussi d'un ensemble de propriétés phénoménales variées.

Ce type de théorie intentionnaliste partage certains points communs avec les théories de l'intentionnalité phénoménale. Il s'agit d'une approche globalement « de bas en haut » de l'intentionnalité, c'est-à-dire construisant l'intentionnalité à partir d'états perceptuels et de bas niveau. Ce faisant, elle accorde une place importante aux états intentionnels qui s'accompagnent d'un caractère phénoménaux. On pourrait même défendre l'idée que le phénomène que décrivent les théories de l'intentionnalité phénoménale et qu'elles identifient comme l'intentionnalité phénoménale est en fait l'intentionnalité éactive et incarnée, ou un certain niveau de complexité de celle-ci. La différence vient du fait que pour l'approche éactive et incarnée esquissée ici, la phénoménalité n'est pas à l'origine de l'intentionnalité, mais est plutôt la manifestation d'une forme d'interaction intelligente plus fondamentale d'un organisme avec son environnement, interaction qu'il est possible de décrire en termes intentionnels.

Comme c'est le cas pour les théories de l'intentionnalité phénoménale, cette approche « de bas en haut » pose problème aux approches éenactives et incarnées lorsque vient le temps de rendre compte de l'intentionnalité conceptuelle de haut niveau. Ce problème semble pour le moment affecter sous une forme ou une autre plus ou moins toutes les conceptions globalement naturalistes de l'intentionnalité, mais il paraît tout de même plus particulièrement pressant pour les approches éenactives et incarnées. Leur promesse de nous aider à mieux comprendre l'intentionnalité dans son intégralité n'apparaît alors que comme conditionnelle à des progrès dans notre compréhension de la relation entre l'intentionnalité éenactive et incarnée et l'intentionnalité conceptuelle supérieure¹¹¹.

Finalement, les théories de l'intentionnalité phénoménale sont basées sur l'intuition, correcte à mon sens, que les états intentionnels qui sont phénoménalement conscients doivent être considérés comme cruciaux dans le processus par lequel nous parvenons développer notre compréhension de ce qu'est l'intentionnalité et à fixer la référence du concept que nous en avons (Kriegel, 2011, chap. 1; Mendelovici, 2018, chap. 1), et sont donc à placer au cœur de notre conception de l'intentionnalité. Il s'agit d'un fait que peuvent tout à fait reconnaître les approches éenactives et incarnées de l'intentionnalité. Mais nous avons vu que faire le pas supplémentaire de soutenir que l'intentionnalité émerge en vertu de la phénoménalité ne nous offre pas une meilleure compréhension de ce qu'est fondamentalement l'intentionnalité, bien au contraire.

¹¹¹ Certains croient tout de même que les approches éenactives et incarnées viennent avec de nouvelles ressources théoriques qui nous offrent des raisons d'être optimistes à cet égard (Hutto et Satnè, 2015; Gallagher, 2017, chap. 4).

BIBLIOGRAPHIE

- Adams, F. et Aizawa, K. (2008), *The Bounds of Cognition*, Oxford, Wiley-Blackwell.
- Aizawa, K. (2007), « Understanding the embodiment of perception », *The Journal of Philosophy*, 54, 1, p. 6–25.
- Alter, T. et Nagasawa, Y. (2012), « What is Russellian Monism? », *Journal of Consciousness Studies*, 19, p. 9-10.
- Anderson, M. (2014), *After phrenology: Neural Reuse and the Interactive Brain*, Cambridge, MIT Press.
- Anderson, M. et Chemero, A. (2009), « Affordances and intentionality », *Journal of Mind and Behavior*, 30, 4, p. 301-12.
- Anscombe, G. E. M. (1957), *Intention*, Cambridge, Harvard University Press.
- (1965), « The Intentionality of Sensation: A Grammatical Feature », dans R.J. Butler (dir.), *Analytical Philosophy: Second Series*, Oxford, Basil Blackwell.
- Audi, P. (2012), « Grounding: toward a theory of the *in-virtue-of* relation », *Journal of Philosophy*, 109, p. 685–711.
- Ayer, A. J. (1963), *The Foundations of Empirical Knowledge*, London, Macmillan.
- Ball, D. (2009), « There are no phenomenal concepts », *Mind*, 118, 472, p. 935-62.
- Balog, K. (1999), « Conceivability, possibility and the mind-body problem », *Philosophical Review*, 108, 4, p. 497-528.
- Bayne, T. et Montague, M. (2011), *Cognitive phenomenology*, Oxford, Oxford University Press.
- Block, N. (1978), « Troubles with functionalism », *Minnesota Studies in the Philosophy of Science*, 9, p. 261-325.
- (1986), « Advertisement for a Semantics for Psychology », *Midwest Studies in Philosophy*, 10, p. 615-78.
- (1987), « Functional Role and Truth Conditions », *Proceedings of the Aristotelian Society*, 61, p. 157-181.
- (1990), « Inverted earth », *Philosophical Perspectives*, 4, p. 53-79.
- (2005), « Review of Alva Noë, *Action in perception* », *Journal of Philosophy*, 102, p. 259-72.
- Boghossian, P. (1989), « Content and self-knowledge » *Philosophical Topics*, 17, 1, p. 5-26.

- Bordini, B. (2017a), « Not in the Mood for Intentionalism », *Midwest Studies in Philosophy*, 41, 1, p. 60-81.
- (2017b), « Is there introspective evidence for phenomenal intentionality? », *Philosophical Studies*, 174, 5, p. 1105-26.
- Bourget, D. (2010), « Consciousness is underived intentionality », *Nous*, 44, 1, p. 32-58.
- Brandom, R. (1994), *Making it Explicit: Reasoning, Representing and Discursive Commitment*, Cambridge, Harvard University Press.
- (2000), *Articulating Reasons: an Introduction to Inferentialism*, Cambridge, Harvard University Press.
- Brentano, F. (1874/2008), *Psychologie du point de vue empirique*, trad. par Maurice de Gandillac, Paris, Vrin.
- Breyer, T. et Gutland, C. (2016), *Phenomenology of thinking: philosophical investigations into the character of cognitive experiences*, New York, Routledge.
- Brooks, R. (1991), « Intelligence without representation », *Artificial Intelligence*, 47, 1-3, p. 139-159.
- Bruntrup, G. et Jaskolla, L. (2017), *Panpsychism: Contemporary Perspectives*, Oxford University Press, Oxford.
- Burge, T. (1979), « Individualism and the mental », *Midwest Studies in Philosophy*, 4, 1, p. 73-122.
- (1988), « Individualism and self-knowledge », *Journal of Philosophy*, 85, p. 649-63.
- (1989), « Individuation and causation in psychology », *Pacific Philosophical Quarterly*, 70, 4, p. 303-22.
- Byrne, A. (2001), « Intentionalism defended », *Philosophical Review*, 110, 2, p. 199–240.
- (2004), « What phenomenal consciousness is like », dans Gennaro, R.J. (dir.), *Higher-order theories of consciousness: an anthology*, Amsterdam, John Benjamins, p. 203–226.
- Byrne, A. et Tye, M. (2006), « Qualia ain't in the head », *Nous*, 40, 2, p. 241-55.
- Carruthers, P. (2000), *Phenomenal consciousness*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Chalmers, D. (1995), « Facing up to the problem of consciousness », *Journal of Consciousness Studies*, 2, 3, p. 200-19.
- (1996), *The Conscious Mind: In search of a fundamental theory*, Oxford, Oxford University Press.

- (2003), « Consciousness and its place in nature », dans Stich, S. et Warfield, T. (dir.), *Blackwell guide to the philosophy of mind*, Blackwell.
- (2009), « The two-dimensional argument against materialism », dans McLaughlin, B. et Walter, S. (dir.), *Oxford Handbook to the Philosophy of Mind*, Oxford, Oxford University Press.
- Chisholm, R. (1957), *Perceiving: a philosophical study*, Ithaca, Cornell University Press.
- Chomsky, N. (1965), *Aspects of the Theory of Syntax*, Cambridge, MIT Press.
- Clark, A. (1997), *Being There: Putting Brain, Body and World Together Again*, Cambridge, MIT Press.
- (2008), *Supersizing the Mind: Embodiment, Action, and Cognitive Extension*, Oxford, Oxford University Press.
- Clark, A. et Chalmers, D. (1998), « The Extended Mind », *Analysis*, 58, 1, p. 7-19.
- Correia, F. et Schnieder, B. (2012), *Metaphysical Grounding: Understanding the Structure of Reality*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Crane, T. (1998), « Intentionality as the mark of the mental », *Royal Institute of Philosophy Supplements*, 43, p. 229-51.
- (2003), « The intentional structure of consciousness », dans Smith, Q. et Jolic, A. (dir.), *Consciousness: new philosophical perspectives*, Oxford, Oxford University Press.
- Davidson, D. (1970), « Mental events », dans L. Foster et J. Swanson (dir.), *Experience and theory*, Amherst, University of Massachusetts Press.
- (1973), « Radical Interpretation », *Dialectica*, 27, p. 314–28.
- (1974), « Belief and the basis of meaning », *Synthese*, 27, p. 309-23.
- (1975), « Thought and talk », dans S. Guttenplan, (dir.), *Mind and Language*, Oxford, Oxford University Press.
- (1987), « Knowing one's own mind », *Proceedings and Addresses of the American Philosophical Association*, 60, 3, p. 441-58.
- Davies, M. (1995), « Consciousness and the varieties of aboutness », dans C. Macdonald (dir.), *Philosophy of Psychology: Debates on Psychological Explanation*, Oxford, Oxford University Press.
- Dennett, D. (1971), « Intentional systems », *Journal of Philosophy*, 68, p. 87-106.
- (1981), « True Believers », dans Heath, A. F. (dir.), *Scientific explanation*, Oxford, Oxford University Press.

- (1987), *The intentional stance*, Cambridge, MIT Press.
- Di Paolo, E., Cuffari, E. et De Jaegher, H. (2018), *Linguistic bodies: the continuity between life and language*, Cambridge, MIT Press.
- Dokic, J. (2010), « Perceptual recognition and the feeling of presence », dans Nanay, B. (dir.), *Perceiving the world*, Oxford, Oxford University Press.
- Dretske, F. (1981), *Knowledge and the flow of information*, Oxford, Blackwell.
- (1986), « Misrepresentation », dans R. Bogdan (dir.), *Belief*, Oxford, Oxford University Press.
- (1988), *Explaining behavior: reasons in a world of causes*, Cambridge, MIT Press.
- (1995), *Naturalizing the Mind*, Cambridge, MIT Press.
- (1996), « Phenomenal externalism or if meanings ain't in the head, where are qualia? », *Philosophical Issues*, 7, p. 143-58.
- (2016), « Supervenience and the causal explanation of behavior », dans Horgan, T., Sabatés, M. et Sosa, D. (dir.), *Qualia and mental causation in a physical world: themes from the philosophy of Jaegwon Kim*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Ellis, J. (2010), « Phenomenal character, phenomenal concepts and externalism », *Philosophical Studies*, 147, p. 273-99.
- Evans, J. (2012), « Dual-Process Theories of Deductive Reasoning: Facts and Fallacies », dans K. Holyoak et R. Morrison (dir.), *The Oxford Handbook of Thinking and Reasoning*, Oxford, Oxford University Press.
- Evans, J. et Frankish, K. (2009), *In two minds: dual processes and beyond*, Oxford, Oxford University Press.
- Evans, J. et Stanovich, K. (2013), « Dual-process theories of higher cognition: advancing the debate », *Perspectives on Psychological Science*, 8, p. 223–241.
- Farkas, K. (2008), « Phenomenal Intentionality Without Compromise », *The Monist*, 91, 2, p. 273-93.
- (2013), « Constructing a world from the senses », dans Kriegel, U. (dir.), *Phenomenal Intentionality*, Oxford, Oxford University Press.
- Farrell, J. (2016), « “What it’s like” talk is not technical talk », *Journal of Consciousness Studies*, 23, 9-10, p. 50-65.
- Ferretti, G. (2018), « Visual feeling of presence », *Pacific Philosophical Quarterly*, 99, 1, p. 112-36.

- Fine, K. (2001), « The question of realism », *Philosopher's Imprint*, 1, p. 1-30.
- Fodor, J. (1975), *The language of thought*, New York, Thomas Y. Crowell.
- (1980), « Methodological solipsism considered as a research strategy in cognitive psychology », *Behavioral and Brain Sciences*, 3, p. 63-73.
 - (1987), *Psychosemantics: the problem of meaning in the philosophy of mind*, Cambridge, MIT Press.
 - (1991), « A modal argument for narrow content », *Journal of Philosophy*, 88, p. 5-26.
- Froese, T., et Di Paolo, E. A. (2011), « The enactive approach: Theoretical sketches from cell to society », *Pragmatics & Cognition*, 19, 1, p. 1–36.
- Gallagher, S. (2005), *How the body shapes the mind*, Oxford, Oxford University Press.
- (2012), « Neo-Pragmatism and Enactive Intentionality », dans J. Schulkin (dir.), *Action, Perception and the Brain*, Basingstoke, Palgrave-Macmillan.
 - (2017), *Enactivist Interventions: Rethinking the Mind*, Oxford, Oxford University Press.
- Gallese, V. et Goldman, A. (1998), « Mirror Neurons and the Simulation Theory of Mind-reading », *Trends in Cognitive Sciences*, 2, 12, p. 493–501.
- Gendler, T. et Hawthorne, J. (2002), *Conceivability and Possibility*, Oxford, Oxford University Press.
- Gertler, B. (2012), « Understanding the internalism-externalism debate: what is the boundary of the thinker? », *Philosophical Perspectives*, 26, p. 51-75.
- Gibson, J. (1979), *The Ecological Approach to Visual Perception*, Houghton Mifflin.
- Goff, P. (2017), *Consciousness and fundamental reality*, Oxford, Oxford University Press.
- Goldberg, S. (2015), *Externalism, self-knowledge and scepticism: new essays*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Goldman, A. (1989), « Interpretation Psychologized », *Mind and Language*, 4, 3, p. 161-85.
- (2006), *Simulating Minds: The Philosophy, Psychology, and Neuroscience of Mindreading*, Oxford: Oxford University Press.
- Gordon, R. (1986), « Folk Psychology as Simulation », *Mind and Language*, 1, 2, p. 158-71.

- Gozzano, S. et Hill, C. (2012), *New perspectives on type-identity: the mental and the physical*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Graham, G., Horgan, T. et Tienson, J. (2007), « Consciousness and intentionality », dans Velmans et Schneider (dir.), *Blackwell Companion to Consciousness*, New York, Wiley-Blackwell, p. 468–84.
- Grice, H. P. (1957), « Meaning », *Philosophical Review*, 66, 3, p. 377-88.
- Harman, G. (1987), « (Nonsolipsistic) Conceptual Role Semantics », dans E. Lepore (dir.), *New Directions in Semantics*, Waltham, Academic Press, p. 242-56.
- (1990), « The intrinsic quality of experience », *Philosophical Perspectives*, 4, p. 31-52.
- Hill, C. (2009), *Consciousness*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Hintikka, K. J. J., 1969. « On the Logic of Perception », dans N.S. Care et R.H. Grimm (dir.), *Perception and Personal Identity*, Cleveland, Case Western Reserve University Press.
- Horgan, T. (1993), « From supervenience to superdupervenience », *Mind*, 102, p. 555-86.
- (2013), « Original intentionality is phenomenal intentionality », *The Monist*, 96 2, p. 232-251.
- Horgan, T. et Graham, G. (2009), « Phenomenal intentionality and content-determinacy », dans R. Schantz (dir.), *Prospects for meaning*, Amsterdam, De Gruyter.
- Horgan, T. et Graham, G. (2012), « Phenomenal Intentionality and Content Determinacy », dans R. Schantz (dir.), *Prospects for Meaning*, Berlin, De Gruyter, p. 321–44.
- Horgan, T. et Tienson, J. (2002), « The Intentionality of Phenomenology and the Phenomenology of Intentionality », dans D. Chalmers (dir.), *Philosophy of mind: Classical and contemporary readings*, Oxford University Press, New York.
- Horgan, T., Tienson, J. et Graham, G. (2004), « Phenomenal intentionality and the brain in a vat », dans R. Schantz (dir.), *The externalist challenge: new studies on cognition and intentionality*, Amsterdam, De Gruyter.
- Hurley, S. (1998), *Consciousness in action*, Cambridge, Harvard University Press.
- Husserl, E. (1901/2001), *Logical Investigations*, Vol. 2., trad. par J.N. Findlay, London, Routledge.
- Hutto, D. et Myin, E. (2013), *Radicalizing enactivism: basic minds without content*, Cambridge, MIT Press.
- (2017), *Evolving enactivism: basic minds meet content*, Cambridge, MIT Press.
- Hutto, D. et Satne, G. (2015), « The Natural Origins of Content », *Philosophia*, 43, p. 521-36.

- Kim, J. (2005), *Physicalism, or something near enough*, Princeton, Princeton University Press.
- Kind, A. (2013), « The case against representationalism about moods », dans U. Kriegel (dir.), *Current Controversies in Philosophy of Mind*, Routledge.
- Kriegel, Uriah (2003) « Consciousness as Intransitive Self-Consciousness: Two Views and an Argument », *Canadian Journal of Philosophy*, 33, p. 103–32.
- (2005), « Naturalizing subjective character », *Philosophy and Phenomenological Research*, 71, p. 23-57.
- (2007), « Philosophical Theories of Consciousness: Contemporary Western Accounts », dans M. Moscovitch, E. Thompson and P. D. Zelazo (dir.), *Cambridge Handbook of Consciousness*, Cambridge, Cambridge University Press.
- (2009), *Subjective Consciousness: A Self-Representational Theory*, Oxford, Oxford University Press.
- (2011), *The sources of intentionality*, Oxford University Press, New York.
- (2013), « The phenomenal intentionality research program », *Phenomenal intentionality*, Oxford, Oxford University Press.
- Kripke, S. (1972), « Naming and necessity », dans Davidson, D. et Harman, G. (dir.), *Semantics of natural language*, Dordrecht, Reidel.
- (1982), *Wittgenstein on rules and private language*, Cambridge, Harvard University Press.
- Levine, J. (2001), *Purple haze: The puzzle of consciousness*, Oxford, Oxford University Press.
- Lewis, D. (1974), « Radical Interpretation », *Synthese*, 21, p. 331–44.
- (1995), « Should a materialist believe in qualia? », *Australasian Journal of Philosophy*, 73, 1, p. 140–144.
- Loar, B. (1987), « Subjective Intentionality », *Philosophical Topics*, 15, p. 89-124.
- (2003), « Phenomenal Intentionality as the Basis for Mental Content », dans M. Hahn and B. Ramberg (dir.), *Reflections and Replies: Essays on the Philosophy of Tyler Burge*, Cambridge, MIT Press.
- Ludlow, P. et Martin, N. (1998), *Externalism and self-knowledge*, Stanford, CSLI Publications.
- Lycan, W. (1996), *Consciousness and Experience*, Cambridge, MIT Press.

- (2001), « The case for phenomenal externalism », *Philosophical Perspectives*, 15, p. 17-35.
- (2009), « Giving dualism it's due », *Australasian Journal of Philosophy*, 87, 4, p. 551-563.
- Masrour, F. (2013), « Phenomenal objectivity and phenomenal intentionality », dans Kriegel, U. (dir.), *Phenomenal Intentionality*, Oxford, Oxford University Press.
- (2016), « Revisiting phenomenal intentionality », *Rivista Internazionale di Filosofia e Psicologia*, 7, 1, p. 99-107.
- Matthen, M. (2010), « Two visual systems and the feeling of presence », Gangopadhyay, N., Madary, M. et Spicer, F. (dir.), *Perception, Action, and Consciousness: Sensorimotor Dynamics and Two Visual Systems*, Oxford, Oxford University Press.
- McGinn, C. (1977), « Charity, interpretation and belief », *The Journal of Philosophy*, 74, 9, p. 521-35.
- McKinsey, M. (1991), « Anti-individualism and privileged access », *Analysis*, 51, 1, p. 9-16.
- Mendelovici, A. (2013a), « Intentionalism about moods », *Thought: a journal of philosophy*, 2, 1, p. 126-136.
- (2013b), « Pure intentionalism about moods and emotions », dans U. Kriegel (dir.), *Current Controversies in Philosophy of Mind*, Routledge.
- (2018), *The phenomenal basis of intentionality*, Oxford University Press, New York.
- Mendelovici, A. et Bourget, D. (2014), « Naturalizing intentionality: tracking theories versus phenomenal intentionality theories », *Philosophy Compass*, 9, 5, p. 325-337.
- Merleau-Ponty, M. (1942), *La structure du comportement*, Paris, Presses Universitaires de France.
- (1945), *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard.
- Millikan, R. (1984), *Language, thought, and other biological categories*, Cambridge, MIT Press.
- (1993), *White Queen psychology and other essays for Alice*, Cambridge, MIT Press.
- (1995), « Pushmi-pullyu representations », *Philosophical Perspectives*, 9, p. 185-200.

- Milner, A. D. et Goodale, M. A. (1995), *The visual brain in action*, Oxford, Oxford University Press.
- Nagel, T. (1974), « What it's like to be a bat », *Philosophical Review*, 83, p. 435-50.
- Nida-Rumelin, M. (2018), « The experience property framework: a misleading paradigm », *Synthese*, 195, 8, p. 3361-3387.
- Noë, A. (2004), *Action in perception*, Cambridge, MIT Press.
- (2009), *Out of our heads: why you are not your brain, and other lessons from the biology of consciousness*, New York, Hill et Wang.
- Nuccetelli, S. (2003), *New essays on semantic externalism and self-knowledge*, Cambridge, MIT Press.
- O'Regan, K. (2011), *Why red doesn't sound like a bell: understanding the feel of consciousness*, Oxford, Oxford University Press.
- O'Regan, K. et Noë, A. (2001), « A sensorimotor account of vision and visual consciousness », *Behavioral and Brain Sciences*, 24, 5, p. 883-917.
- Ott, W. (2016), « Phenomenal intentionality and the problem of representation », *Journal of the American Philosophical Association*, 2, 1, p. 131-45.
- Papineau, D. (2002), *Thinking about consciousness*, Oxford, Oxford University Press.
- Pautz, A. (2008), « The interdependence of phenomenology and intentionality », *The Monist*, 91, 2, p. 250-272.
- (2013), « Does phenomenology ground mental content? », *Phenomenal intentionality*, Oxford, Oxford University Press.
- (2014), « The real trouble for armchair arguments against phenomenal externalism », dans Sprevak, M. et Kallestrup, J. (dir.), *New Waves in Philosophy of Mind*, Palgrave Macmillan, p. 153-81.
- Peressini, A. (2018), « There is nothing it is like to see red: holism and subjective experience », *Synthese*, 195, 10, p. 4637-66.
- Pitt, D. (2004), « The phenomenology of cognition, or, what is it like to think that P? », *Philosophy and Phenomenological Research*, 69, 1, p. 1-36.
- Place, U. T. (1956), « Is Consciousness a Brain Process? », *British Journal of Psychology*, 47, p. 44-50.
- Price, H. (1950), *Perception*, London, Methuen.
- Prinz, J. (2007), « All consciousness is perceptual », dans McLaughlin, B. et Cohen, J. (dir.), *Contemporary Debates in philosophy of mind*, Wiley-Blackwell.

- (2011), « The sensory basis of cognitive phenomenology », dans T. Bayne et M. Montague, *Cognitive phenomenology*, Oxford, Oxford University Press, p. 174-193.
- Putnam, H. (1975) « The Meaning of “Meaning” », *Minnesota Studies in the Philosophy of Science*, 7, p. 131-93.
- Quine W. (1960), *Word and Object*, Cambridge, MIT Press.
- Rorty, R. (1992), *The Linguistic Turn: Essays in Philosophical Method*, Chicago, University of Chicago Press.
- Rosen, G. (2010), « Metaphysical Dependence: Grounding and Reduction », dans R. Hale et A. Hoffman (dir.), *Modality: Metaphysics, Logic, and Epistemology*, Oxford: Oxford University Press, p. 109–136.
- Rosenberg, G. et Anderson, M. (2008), « Content and action: the guidance theory of representation », *Journal of Mind and Behavior*, 29, 1-2, p. 55-86.
- Rosenthal, D., (1986), « Two concepts of consciousness », *Philosophical Studies*, 49, p. 329–359.
- (1991), « The independence of consciousness and sensory quality », *Philosophical Issues*, 1, p. 15-36.
- (2005), *Consciousness and mind*, Oxford, Oxford University Press.
- Ross, P. (2018), « Phenomenal externalism’s explanatory power », *Philosophy and Phenomenological Research*, 3, p. 613-30.
- Roy, J-M. (2015), « Anti-cartesianism and anti-brentanism: the problem of anti-representationalist intentionalism », *The Southern Journal of Philosophy*, 53, p. 90-125.
- Russell, B. (1912/1997), *The problems of philosophy*, New York, Oxford University Press.
- Ryle, G. (1949), *The Concept of Mind*, London, Hutchinson.
- Sacchi, E. et Voltolini, A. (2017), « Against phenomenal externalism », *Crítica: Revista Hispanoamericana de Filosofía*, 49, 145, p. 27-50.
- Schlicht, T. (2011), « Non-conceptual content and the subjectivity of consciousness », *International Journal of Philosophical Studies*, 19, 3, p. 491-520.
- Schroer, R. (2009), « Does the phenomenality of perceptual experience present an obstacle to phenomenal externalism? », *Philosophical Papers*, 38, 1, p. 93-110.
- Searle, J. (1983), *Intentionality*, Cambridge, Cambridge University Press.

- (1990), « Consciousness, explanatory inversion and cognitive science », *Behavioral and Brain Sciences*, 13, 1, p. 585-642.
- (1991), « Consciousness, unconsciousness and intentionality », *Philosophical Issues*, 1, 1, p. 45–66.
- (1992), *The rediscovery of the mind*, Cambridge, MIT Press.
- Sellars, W. (1956), « Empiricism and the Philosophy of Mind », dans H. Feigl et M. Scriven (dir.), *Minnesota Studies in the Philosophy of Science*, vol. I, Minneapolis, University of Minnesota Press, p. 253–329.
- Shoemaker, S. (1982), « The inverted spectrum », *Journal of Philosophy*, 79, p. 357-381.
- Siegel, S. (2010), *The contents of visual experience*, Oxford, Oxford University Press.
- (2014), « Affordances and the content of perception », dans Brogaard, B. (dir.), *Does perception have content?*, Oxford, Oxford University Press.
- Siewert, C. (1998), *The significance of consciousness*, Princeton University Press, Princeton.
- (2011), « Phenomenal thought », dans T. Bayne et M. Montague, *Cognitive phenomenology*, Oxford, Oxford University Press.
- Smart, J., (1959), « Sensations and Brain Processes », *Philosophical Review*, 68, p. 141-56.
- Smithies, D. (2013), « The nature of cognitive phenomenology », *Philosophy Compass*, 8, 8, p. 744-54.
- Speaks, J. (2014), « What are debates about *qualia* really about? », *Philosophical Studies*, 170, 1, p. 59-84.
- (2015), *The phenomenal and the representational*, Oxford, Oxford University Press.
- Stampe, D. (1977), « Towards a causal theory of linguistic representation », *Midwest Studies in Philosophy*, 2, p. 42-63.
- Stanovich, K. (2011), *Rationality and the Reflective Mind*, Oxford, Oxford University Press.
- Stich, S. (1978), « Autonomous psychology and the belief-desire thesis », *The Monist*, 61, 4, p. 573-91.
- Strawson, G. (2006), « Realistic Monism – Why physicalism entails panpsychism », *Journal of Consciousness Studies*, 13, p. 3-31.
- Thelen, E. et Smith, L. B. (1993), *A dynamics systems approach to the development of cognition and action*, MIT Press.

- Thompson, E. (2007), *Mind in Life: Biology, Phenomenology, and the Sciences of Mind*, Cambridge, Harvard University Press.
- (2011), « Living ways of sense making », *Philosophy Today*, 55, p. 114–123.
- Tye, M. (1995), *Ten Problems of Consciousness*, Cambridge, MIT Press.
- (2000), *Consciousness, color and content*, Cambridge, MIT Press.
- (2016), « Phenomenal externalism, Lolita, and the planet Xenon », dans Horgan, T., Sabatés, M. et Sosa, D. (dir.), *Qualia and mental causation in a physical world: themes from the philosophy of Jaegwon Kim*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Van Gelder, T. (1995), « What might cognition be if not computation? », *Journal of Philosophy*, 92, 7, p. 345-81.
- (1998), « The dynamical hypothesis in cognitive science », *Behavioral and Brain Sciences*, 21, 5, p. 615-28.
- Varela, F. J., Thompson, E. et Rosch, E. (1991), *The embodied mind: cognitive science and human experience*, Cambridge, MIT Press.
- Veillet, B. (2012), « n defense of phenomenal concepts », *Philosophical Papers*, 41, 1, p. 97-127.
- Yablo, S. (1993), « Is conceivability a guide to possibility? », *Philosophy and Phenomenological Research*, 53, 1, p. 1-42.
- Zahavi, D. (2003), « Intentionality and phenomenality: a phenomenological take on the Hard Problem », *Canadian Journal of Philosophy*, 29, p. 63-92.
- (2005), *Subjectivity and Selfhood: Investigating the First-Person Perspective*, Cambridge, MIT Press.
- (2011), « The Experiential Self: Objections and Clarifications », dans M. Siderits, E. Thompson, et D. Zahavi (dir.), *Self, No Self? Perspectives from Analytical, Phenomenological, and Indian Traditions*, Oxford, Oxford University Press, p. 56–78.
- Zahavi, D. et Kriegel, U. (2015), « For-me-ness: what it is and what it is not », dans D. Dahlstrom, A. Elpidorou et W. Hopp, *Philosophy of mind and phenomenology: conceptual and empirical approaches*, New York, Routledge.